L’Évangile selon Jean

Cycle de douze conférences
faites à Hambourg du 18 au 31 mai 1908

par

Rudolf Steiner

GA 103
Édition de 1935, revue et corrigée en 2006[1]

[1] Le titre de l’édition française de 1935 était l’Évangile de Saint-Jean. (Das Johannes-Evangelium) - GA 103 - Cycle 3.
Cette édition électronique a subi quelques corrections mineures afin de rendre le texte plus compréhensible et plus conforme à l’esprit de l’original allemand.
L’expression " Évangile de saint Jean " a été remplacée par " Évangile selon Jean ". Le mot " Moi " par " Je ". L’orthographe de certains noms propres a été aussi corrigée.

Première édition : Association de la Science Spirituelle, Paris 1935
Seconde édition : Association de la Science Spirituelle, Paris 1950
Troisième édition : comme supplément N°30 de la revue Triades. Paris 1970
Quatrième édition : Editions du Centre Triades, Paris 1979

PRÉFACE

aux études de Rudolf STEINER sur l'Évangile selon Jean
par Marie STEINER

***

Par ce livre nous pénétrons au cœur même de l'activité de Rudolf Steiner. Car son action entière eut pour unique but de frayer pour tous la voie vers le Christ. Le Christ s'est perdu pour nous à l'époque du rationalisme et du matérialisme ; les églises se vidaient désespérément, et, à moins d'avoir encore une âme d'enfant intacte, on n'avait plus dans la tête et le cœur que vide et contradictions. Les paroles de ceux qui représentaient la doctrine chrétienne ne rendaient pas le son de la vérité, n'en portaient pas la conviction. L'Église était imbue de formalisme, de convention, cédant à des compromis à l'égard de la science, sans pouvoir lui opposer une réalité agissante
elle en arrivait peu à peu à réduire ses exigences en matière de foi, car elle ne pouvait opposer au scepticisme des faits suffisants pour transformer la foi en une certitude et en une connaissance. La jeunesse renonçait à poser des questions à ses prêtres, qui se dérobaient manifestement devant les problèmes de la foi ; et jusqu'aux enfants livrés à eux-mêmes, ne rencontrant qu'un vide spirituel, sentaient intérieurement le sol chanceler sous leurs pieds. Les protestants se détournaient de l'église catholique à cause de son manque de liberté et de la frivolité de ses serviteurs, dont tout le comportement tournait souvent en ridicule ce qu'ils auraient dû représenter. Et pourtant, les rites révélaient encore l'esprit qui s'était perdu ; comment le retrouver ? Pas au moyen de la science moderne. Celle-ci fixait d'autorité des limites à la connaissance. Il manquait une vie qui maintînt le tout dans une forme unie ; on pouvait admirer le fini de chacun des fragments, mais il manquait à l'organisme des parties essentielles. Par contre, des tableaux de la religion brahmanique parlaient à l'imagination : par exemple celui de la grande tortue cosmique qui supporte le disque terrestre donnait pour ainsi dire l'impression qu'on était enveloppé des ondes de l'éther universel ; on sentait qu'il y avait plus encore derrière cette image que ce qu'elle était par elle-même, plus qu'un effet mécanique qui met en mouvement un automatisme cosmique auquel peu à peu des hommes apparus non moins automatiquement donnent un sens passager et bientôt disparu.

Il se dégageait de ces religions antiques un souffle substantiel. Lorsqu'on suivait leur route, on avait l'impression d'être élevé d'une conscience d'abord assourdie vers des sphères de pensées toujours plus lumineuses. De grandes civilisations sont nées de ces religions, elles ont donné naissance à des images qui vivent encore jusqu'à notre époque ; l'art et la philosophie s'y sont développés au point de nous avoir laissé des monuments sublimes.

Mais cette route se perdit toujours plus dans des ténèbres mystérieuses. Au seuil des temples antiques, certaines questions étaient posées par le gardien qui punissait de mort celui qui n'avait pas su y répondre. Ces énigmes se sont résumées dans

l’injonction : « Connais-toi toi-même. » Ce sentier perdu, il fallait le redécouvrir ; mais comment ?

Des temples qui s’étaient tus et dont les portes étaient closes s’échappaient des traces vers le dehors. Le sens de ces traces s’exprima dans des civilisations toujours plus florissantes, embrassant une humanité toujours plus nombreuse jusqu’à ce que finalement la personnalité humaine se dégage. Il n’y avait plus un maître inspiré, un guide, un chef, et à côté de lui un peuple obscur, mais l’individu qui n’avait de valeur que par lui-même. C’est au temps de la Grèce qu’on voit le plus clairement le type divin se rapprocher du type humain, le suprasensible se fondre par l’art dans le sensible.

La personnalité mûrissait ; les mystères reculèrent, se dissimulèrent. Leur sens, qui avait jadis été mystérieux, mais sûr et à l’abri du doute, se voila.

La pensée humaine commença son chemin propre ; les écoles de philosophie apparurent ; les sceptiques gagnèrent du terrain ; par là disparut peu à peu la grandeur de ce peuple qui avait vu se former la personnalité humaine. Il perdit sa valeur propre, ses racines profondes, et attendit le « dieu inconnu ».

Or ce Dieu inconnu fut celui qui permit par son sacrifice à la personnalité humaine de s’élever au-dessus d’elle-même, pour qu’après avoir traversé la connaissance, elle retrouve au delà du monde sensible son origine avec une conscience claire, ajoutant aux forces primordiales un nouvel élément élaboré dans les profondeurs de la matière dense.

Ce chemin fut préparé dans le sein du peuple juif qui se développa parallèlement au peuple grec et qui donna aux hommes le sens du dieu un, du dieu-moi, en fait et en principe.

Après l’esclavage et la décadence du peuple grec qui suivirent les campagnes d’Alexandre, quand la louve romaine célébra ses orgies, faisant un dieu de César saisi de la folie des grandeurs, lui édifiant des autels et contraignant les sujets à l’adorer, dans un peuple éloigné et solitaire s’accomplissait ce qui allait sauver l’humanité de l’animalisation menaçante : le sacrifice du Golgotha. Voilà ce qui brisa la puissance de la louve romaine, ce symbole des primautés de l’instinct. Rome s’écroula. Des peuples neufs déferlèrent sur l’empire en décomposition ; une nouvelle substance humaine recueillit ce qui, plus tard, allait aboutir à un nouvel état d’âme.

Ainsi le nouvel élément spirituel reçut l’héritage de cette notion de puissance édifiée par l’empire romain. Le nouveau et frêle apport spirituel reçut l’influence de cette passion du pouvoir qui s’était emparée des formes sociales aux derniers temps de l’empire romain.

Mais ces formes furent en grande partie reprises avec l’esprit déjà décadent qui les avait pénétrées, et avec ce germe de décadence qui aurait dû être alors détruit et ne le fut pas.

Les phases de ce conflit entre une nouvelle spiritualité et les vestiges de l’ancienne composent l’histoire du Moyen Age et des temps modernes : on peut le suivre jusque dans l’organisation de l’Église, dans les confréries secrètes, dans les ordres de moines et de chevaliers, dans les mouvements qu’on a appelés hérétiques, dans l’humanisme de la Renaissance et la Réforme.

Une nouvelle connaissance de la nature parut alors, une conception mécanique de l’univers, la notion des limites de la connaissance, l’ignorabimus. La philosophie

enseigne l'isolement subjectif, la coupure entre l'homme et l'univers : d'un côté les représentations, de l'autre le monde des phénomènes. On enseigna une psychologie qui ne reposait plus sur la connaissance de l'âme et de l'esprit, qui les niait même, prenant son point de départ dans la matière.

La matière triompha sur toute la ligne, et il s'établit alors ce chaos spirituel qui atteint aujourd'hui son maximum, et qui a entraîné dans ses remous l'humanité, aboutissant à cette catastrophe mondiale dont nous supportons encore les conséquences. Nous sommes parvenus à ce point de l'histoire humaine, et nous entendons quelques-uns prophétiser le déclin de l'Occident.

Dans ce monde de ténèbres environnantes rayonne cependant une lumière. Elle nous vient d'un homme qui dépasse toute son époque et répand de la clarté sur l'événement qui s'accomplit au sein de l'humanité lorsque jadis Rome jetait le monde dans les chaînes. Il nous apporte ce dont nous avons besoin pour comprendre le point central de l'histoire humaine sur terre. Il agit parmi nous depuis le début de ce siècle, et avec les forces qui transforment nos ténèbres en clartés spirituelles.

A ceux d'entre nous qui cherchaient le chemin des mystères perdus, ce chemin s'ouvrit. Un homme était là qui avait la connaissance et pouvait servir de guide ; avec réserve tout d'abord, puis nous guidant avec sagesse et prudence, comme l'époque le veut. Nous n'étions pas à la hauteur de ce que nous recevions ; mais nous écoutions, nous recueillions, nous écrivions, sachant qu'une époque viendrait où nous aurions à transmettre ce qui nous était donné avec surabondance. Les hommes mûris par la souffrance et l'épreuve en ont besoin aujourd'hui pour leur salut et leur élévation.
Le moment est venu où nous devons accomplir ce devoir. C'est pourquoi nous ne devons plus le retarder.

Rudolf Steiner a rendu possible à tous l'accès au Christ. Il mit la main au gouvernail des affaires humaines qui vacillaient, et les redressa. Seul, il lutta contre les forces de destruction, redressa la roue d'une main vigoureuse et fit reprendre à l'humanité la longue route ascendante. Mais il allait lentement, car les hommes qui l'entouraient étaient faibles, et la grandeur de ce qu'il avait à leur donner les écrasait presque. Si l'humanité de nos jours avait eu des organes assez réceptifs, une nouvelle ère eût commencé, d'un dynamisme immense, et d'un essor infini. Mais telle qu'elle était, c'est lentement et péniblement que se produisit ce qui devait réveiller des organes endormis. Par un effort incessant, édifiant pierre sur pierre, Rudolf Steiner construisit les fondations d'une compréhension de l'histoire humaine qui devient toujours plus subtile.

Il ne s'épargna jamais la peine de construire dans toutes ses conférences publiques toutes les bases qui lui permettaient ensuite de s'élever d'un pas. Il ne s'est jamais permis de lancer quelque chose qui eût créé une sensation. Il n'a jamais voulu forcer une âme. Chacune de ses conférences était un organisme harmonieux dont les racines plongeaient dans le sol, dans les forces terrestres ; il s'élevait à travers les ondes de l'éther jusqu'à l'esprit vivant, mais ne laissait éclore la brillante fleur terminale d'une nouvelle idée que lorsqu'elle sortait par une nécessité intérieure de toute la structure de l'organisme entier. Toute construction de pensée était une création en même temps qu'une œuvre d'art vivante. On restait émerveillé devant cette

perfection de l'édifice des pensées, mais il vous laissait libre, étonné de la grandeur et de la beauté de ce qui avait été révélé avec une nécessité si lumineuse.

Vers le début du xxe siècle, bien des éléments chaotiques qui se heurtaient aux limites de la vie spirituelle d'alors, vinrent créer des remous au sein de la civilisation matérialiste. Pour y introduire de l'ordre, servir de bouc émissaire, être confondu avec les éléments de chaos, de désordre ou d'anachronisme, comme certains courants de renaissance orientale, il fallait un courage infini et l'indication de la destinée.

Mais le destin, à ce seuil du xxe siècle, exigeait l'accomplissement de cette action capitale : vaincre le matérialisme qui enserrait le monde et menaçait déjà de l'anéantir. La base de cet édifice qu'on avait cru si sûr, s'ébranlait. La grande guerre et les troubles sociaux en sont aujourd'hui le témoignage douloureux et indéniable.
D'autre part, un homme de cœur, portant l'esprit dans son regard profond qui semblait s'être nourri de toutes les énigmes et de toute la détresse de la terre et qui renvoyait avec une sereine douceur l'éclat de la lumière spirituelle ; il savait qu'il devait pénétrer de la lumière, de l'or de la sagesse, les ténèbres terrestres, pour que l'humanité s'élève à un degré plus haut de conscience.

La tâche a été remplie ; l'or de la sagesse est là, efficace, puisé au soleil du Christ pour nous être donné. Il éclaire notre terre, notre pensée lourde, compacte, matérialiste.

Ces connaissances suprasensibles, pénétrant le monde de nos pensées, se transformant en idées capables de dynamiser notre conscience, cette alchimie subtile a créé en nous une nouvelle substance intérieure qui peut agir sur nos organes spirituels endormis et les vivifier. La force de cette vie nouvelle découle du mystère du Golgotha. Mais c'est le travail humain qui doit aller à la rencontre de cette force et s'ouvrir à elle. C'est à la réalisation de ce but que Rudolf Steiner a travaillé parmi nous. Tout ce qu'il a créé, pensé, a eu cet unique mobile de redonner à nos concepts, à nos sentiments, une vie assez haute pour qu'ils puissent s'ouvrir à nouveau à l'impulsion du Christ ; et que notre volonté conçoive l'énergie de s'unir dans tout son être à cette impulsion.

Une œuvre insondable est devant nous, consacrée à cet unique but qui réunit tous les buts particuliers : réunir et fondre ensemble ces trois domaines autrefois associés et maintenant séparés, la science, l'art et la religion. C'est en même temps saisir le sens spirituel que recouvre l'idéal de liberté, d'égalité, de fraternité ; c'est éveiller le « Je » dans l'homme vers la conscience de lui-même et de l'univers auquel il appartient.

Ce but ne peut être atteint que si l'impulsion du Christ vient renforcer l'homme.

Toute la sagesse du monde doit être concentrée pour comprendre le plus grand de tous les mystères que les autres mystères n'ont fait que préparer. Rudolf Steiner a expliqué progressivement quelles en avaient été la nature et l'importance ; tous furent des avant-coureurs de l'événement du Golgotha. Pas à pas, il nous a appris à le comprendre ; la cosmogonie, la théogonie, la connaissance de la terre et de l'homme et les sciences déjà florissantes dans la pensée humaine lui apportèrent leur aide.

Mais il y aura toujours des critiques pour soutenir ce qui correspond à l'esprit d'un dogme ; il y en a même déjà pour affirmer : Certes, dans le génie de Rudolf Steiner, tout n'est pas à rejeter, mais il faut se garder de lui parce qu'il ne reconnaît pas le Christ.

Ceux qui se sont donné la peine d'étudier l'œuvre de Rudolf Steiner avant d'en parler ont vu la chose autrement.

Un groupe de théologiens vint trouver Rudolf Steiner pour lui dire : nos églises se vident ; nos séminaires ne nous donnent pas de quoi nourrir les âmes affamées. Vous seul pouvez nous aider. Voulez-vous nous donner ce qui nous permettra d'aider ensuite les autre au moyen de notre ministère ; sinon nous renoncerons à l'exercer.

Et Rudolf Steiner leur donna ce qu'ils demandaient la clef des Évangiles, le Christ vivant, le Verbe qui devient culte.

Il leur dit : Vous m'avez demandé ce que vous pourrez transmettre à ceux qui ne sont pas encore assez forts pour accéder à la science spirituelle, à la communion spirituelle. Vous voulez les mener par ce moyen aux sources d'une connaissance qui rende les hommes libres, conscients, ainsi que l'exige notre époque. Vous pourrez ainsi aider l'œuvre qui s'accomplit si votre activité n'est pas une fin en soi, si l'esprit de votre église ne l'emporte pas sur l'esprit tout court, si cette route de l'âme aboutit vraiment peu à peu à fortifier le « Je » en lui-même et si l'homme s'unit en toute clarté et liberté au monde divin, au cœur du Christ qui brille dans le soleil et parcourt la terre de ses pulsations. Voilà ce que vous avez voulu et promis ; agissez conformément à votre parole et restez-lui fidèles.

Ils allèrent et fondèrent une communauté pour la renaissance chrétienne, pour le salut de beaucoup d'âmes. Ils mettent en pratique l'enseignement des Évangiles dont Rudolf Steiner a donné la clef.

Dès les premiers temps de son activité, il avait mêlé à son enseignement ce qui conduisit à comprendre la croix et à voir en elle l'arbre de vie. Ses auditeurs lui avaient demandé un cycle de conférences sur l'évangile de Jean. Ce qui leur fut accordé. Voici ces conférences d'après des notes qui, malheureusement, ont bien des lacunes. Beaucoup désirent les avoir, et on en fait tant de copies que nous les donnons aujourd'hui, malgré leur insuffisance.

Mais leur substance remédiera aux lacunes, car un souffle du monde d'où elles viennent plane encore sur elles. Et cette substance, les hommes en ont besoin. Puisse l'esprit de ce livre trouver l'accès des âmes qui ont soif de la vérité, et qui sont de bonne volonté.

I

La doctrine du Logos
Hambourg, le 18 mai 1908

Les présentes conférences sur l'Évangile selon Jean ont un double but : le premier est d'approfondir et d'élargir dans plusieurs directions l'enseignement anthroposophique ; le second est de nous faire mieux pénétrer, à l'aide de cet enseignement, le document capital qu'est l'Évangile de Jean. Je vous prie de vous souvenir de ce double but. Car il ne s'agit pas pour nous de donner simplement une explication de l'Évangile de Jean, mais de pénétrer par lui le profond mystère de l'existence ; et il est essentiel d'établir la méthode qu'adopte l'anthroposophie lorsqu'elle aborde l'un ce ces grands documents historiques que les religions ont donnés au monde.

On pourrait croire notamment qu'en parlant de l'Évangile selon Jean, nous le considérions comme on le fait d'habitude lorsqu'on se sert de lui pour en extraire les vérités qu'on enseigne en s'appuyant sur l'autorité des documents religieux. Mais telle ne pourra jamais être la tâche de l'anthroposophie. Celle-ci est de toute autre nature. Si l'anthroposophie veut vraiment faire son devoir à l'égard de l'esprit humain moderne, elle doit montrer que l'homme, pourvu qu'il sache se servir des ses forces, de ses facultés intérieures, de la perception spirituelle, peut comprendre ces mystères de l'existence que, derrière le monde sensible, les mondes spirituels renferment. Par l'exercice de ces facultés intérieures, l'homme peut atteindre ces mystères et parvenir à une connaissance directe des forces créatrices de l'univers ; voilà ce dont l'humanité doit de plus en plus se pénétrer. Nous pouvons affirmer que les mystères de l'Évangile selon Jean peuvent être découverts indépendamment de toute tradition et de tout document historique. Pour bien faire comprendre cela, poussons-le à l'extrême. Supposons que par suite d'un accident quelconque, tous les documents religieux de l'humanité disparaissent, et que l'être humain ne conserve que les facultés qu'il possède actuellement ; il pourrait encore plonger dans les mystères de l'existence, à l'aide de ces facultés, et atteindre les forces, les entités créatrices qui se trouvent derrière le monde physique. C'est sur ces connaissances tout à fait indépendantes de quelque tradition que ce soit que l'anthroposophie doit s'édifier. Mais lorsqu'on a travaillé ainsi en toute indépendance, et scruté les secrets du monde en dehors des documents de l'antiquité religieuse, on peut ensuite aller vers eux. C'est maintenant qu'on peut en apprécier toute la valeur et reconnaître en eux ce que l'on avait déjà trouvé par soi-même. Pour celui qui les approche par cette voie, soyez sûrs que jamais ces documents ne pourront perdre de valeur ; jamais la vénération qu'ils peuvent inspirer ne pourra disparaître. une comparaison nous le fera mieux comprendre.

Euclide, le géomètre de l'antiquité, a posé les fondements de la géométrie que les écoliers apprennent aujourd'hui. Mais l'étude de la géométrie est-elle absolument liée au livre d'Euclide ? Combien y en a-t-il aujourd'hui qui apprennent la géométrie sans avoir la moindre idée du livre dans lequel Euclide en a fixé les bases ? Ils apprennent la géométrie indépendamment du livre d'Euclide parce qu'elle est le produit naturel d'une faculté humaine. Ensuite, lorsqu'on connaît la géométrie et qu'on prend le livre d'Euclide, on est à même de l'apprécier, car on y retrouve les connaissances acquises, et l'on peut estimer la forme sous laquelle ces connaissances

ont apparu pour la première fois. C'est ainsi que les grands faits cosmiques ou les grands faits décrits par l'Évangile selon Jean peuvent être retrouvés par les forces latentes de l'homme sans qu'il connaisse cet évangile, comme l'écolier apprend la géométrie sans avoir la moindre idée des premiers livres d'Euclide. Lorsqu'on aborde l'Évangile selon Jean avec la connaissance des mondes supérieurs, on se demande quelle en est la signification dans l'histoire spirituelle de l'humanité. Les mystères les plus profonds sont contenus dans ce livre, et celui qui sait de quoi il s'agit peut reconnaître alors que ce livre est vraiment de nature divine. C'est ainsi d'ailleurs qu'il faut, d'une façon générale, aborder les textes anciens qui parlent des choses spirituelles. C'est la manière anthroposophique de les aborder, en comparaison avec une étude qui s'attacherait au sens du point de vue de la langue, de la philologie (et il y a des théologiens qui ne sont au fond, à l'égard de ces livres, que de purs philologues).

Reprenons notre comparaison avec la géométrie d'Euclide. Qui commentera le mieux ? Celui qui saura bien traduire les mots d'après sa science, mais n'aura aucune idée des principes géométriques, ou celui qui, bien qu'étant peut-être un piètre philologue, sait quelles connaissances contient ce livre et en apprécie par conséquent la valeur ? Cette dernière position à l'égard de l'Évangile selon Jean est celle de l'étudiant en science spirituelle. De nos jours, on commente beaucoup cet évangile, à la manière dont un philologue commenterait la géométrie d'Euclide. Mais la science spirituelle ne commente pas, elle fournit elle-même les connaissances que l'on trouve dans cet évangile ; elle nous place à son égard dans la position qu'aurait un géomètre en face d'Euclide ; nous apportons avec nous ce que nous retrouvons dans l'Évangile selon Jean. – Ne nous arrêtons pas à l'objection que de cette façon nous risquons d'introduire dans les documents plus d'un concept qui ne s'y trouve pas en réalité. Nous verrons bientôt que si l'on comprend ce que renferme l'Évangile de Jean, il n'y a rien à ajouter qui ne s'y trouve déjà. Quand on a saisi la nature des explications anthroposophiques, on ne s'arrête guère à cette objection. L'Évangile de Jean ne perd rien de sa valeur et du respect qu'il suscite lorsqu'on en comprend le sens profond. Il apparaît à celui à celui qui a sondé les mystères du monde comme l'un des textes essentiels de la vie spirituelle de l'humanité.

Demandons-nous donc pourquoi ce document qui paraît si important à l'occultiste est placé de plus en plus à l'arrière-plan à l'égard des autres évangiles par les théologiens qui devraient pourtant avoir toute la compétence en ces matières. Il faut répondre à cette première question avant d'aborder l'évangile lui-même.

Vous savez tous que des opinions étranges se sont fait jour à son sujet. Cet évangile fut jadis vénéré comme l'un des documents les plus profonds que nous possédions sur la nature et le sens des actions du Christ sur la terre. Et il ne serait venu à l'idée de personne de douter que cet évangile ait une importance historique capitale pour les événements de Palestine. Les choses ont changé dans les temps modernes, et ceux qui croient se maintenir le plus solidement sur la base de l'investigation scientifique ont contribué le plus à miner l'ancienne façon de voir. Depuis un temps que l'on peut déjà évaluer en siècles, on a relevé les contradictions que présentent les évangiles, et après bien des hésitations, les théologiens ont posé la conclusion suivante : les évangiles présentent entre eux de nombreuses contradictions ; il est impossible d'admettre que tous concordent avec des faits historiques.

Voilà le point de vue qui a peu à peu été adopté, et plus récemment encore l'opinion s'est fait jour qu'on peut trouver une certaine concordance entre les trois premiers évangiles, mais que celui selon Jean s'écarte beaucoup plus du récit que donnent les autres. On peut donc croire davantage les trois premiers en ce qui concerne les faits historiques. Il a même été affirmé peu à peu que l'Évangile selon Jean n'avait pas été écrit dans le même but que les trois évangiles synoptiques. Ceux-ci n'avaient visé qu'à raconter ce qui s'était passé, tandis que l'auteur de l'Évangile de Jean aurait eu une intention toute différente, et, en s'appuyant sur certains raisonnements, on a émis l'opinion qu'il avait été rédigé postérieurement aux autres. Nous aurons à revenir sur ces questions.

Un grand nombre d'historiens pensent que la rédaction de l'Évangile de Jean n'aurait été faite qu'entre les années 130 et 140 après Jésus-Christ, - tout plus 120, - et ils en concluent que cet évangile fut rédigé à une époque où le christianisme avait déjà pris forme et avait déjà rencontré des adversaires. On suppose alors que l'auteur de cet évangile s'est particulièrement appliqué à écrire une œuvre didactique, une sorte d'apologie, quelque chose comme une défense du christianisme contre les mouvements s'opposant à lui. L'intention de l'auteur aurait été alors non point de décrire fidèlement les faits historiques, mais d'établir sa position personnelle à l'égard du Christ. C'est ainsi que beaucoup ne voit dans cet évangile qu'une sorte d'épopée lyrique religieuse où l'auteur aurait traduit son état d'âme afin d'enthousiasmer les esprits pour son idéal. Peut-être n'est-ce pas sous cette forme extrême que cette opinion se traduit, mais si vous étudiez des ouvrages écrits sur la question, vous trouverez que cette manière de voir est très répandue et que beaucoup de contemporains l'acceptent volontiers.

Depuis que l'humanité s'est adonnée de plus en plus au matérialisme, elle a marqué une certaine répugnance à l'égard de toute conception historique du genre que celle qu'expriment les premiers mots de l'Évangile de Jean. Songez que ces mots ne peuvent avoir qu'un sens, c'est que dans la personnalité de Jésus de Nazareth qui a vécu au commencement de notre ère, une entité spirituelle de l'espèce la plus haute a été incarnée. Il est conforme à la nature de l'évangéliste Jean d'introduire dès le début ce qu'il appelle le Verbe, le Logos, pour parler de Jésus. Il dit : ce Verbe était au commencement et tout a été créé par lui. Donnons à ces mots leur pleine signification, et nous dirons alors : l'auteur de cet évangile se voit contraint d'appeler Logos le Principe du monde, le point suprême où puisse s'élever l'esprit humain, et de dire : « Toutes choses ont été faites par ce Logos, cette cause première » ![1] Puis il continue et dit : « Ce Logos s'est fait chair, et il a habité parmi nous. » Cela revient à dire : Vous avez vu celui qui a demeuré parmi vous, vous ne pouvez le comprendre que si vous admettez qu'en lui demeure le principe par lequel a été fait tout ce qui nous entoure, plantes, animaux, et hommes. – Si l'on n'interprète pas ce passage d'une façon artificielle, on doit reconnaître que, d'après ce document, il existe un principe qui est d'essence suprême et qui s'est incarné.

Comparons l'effort que pareille conception exige du cœur humain avec ce que disent bien des théologiens modernes. Nous n'en appelons plus disent-ils, à un principe suprasensible ; nous préférons le Jésus que nous décrivent les trois évangiles synoptiques, l'« homme simple de Nazareth » *qui est semblable aux autres hommes*.

---

[1] Rudolf Steiner, L'Évangile de Jean dans ses rapports avec les trois autres évangiles, GA 112, Kassel 1909

Voilà ce qu'est devenu une sorte d'idéal pour un grand nombre de théologiens ; on tend à mettre autant que possible les événements historiques au niveau des choses humaines ordinaires, et l'on ne supporte pas qu'il y ait eu un homme aussi élevé au-dessus des autres que le Christ présenté par saint Jean. Celui-ci semble avoir été une apothéose de Jésus, « l'homme simple de Nazareth », qui plaît tant à notre époque, parce qu'il permet de dire : il y a des hommes qui se distinguent du niveau habituel comme Socrate, et d'autres grands esprits. C'est pourquoi on aime parler du « simple de Nazareth » pour lui appliquer la mesure commune aux autres hommes. Cette conceptions que nous trouvons aujourd'hui dans maints ouvrages théologiques et travaux d'érudition, est née du sens matérialiste qui n'a cessé de grandir depuis des siècles ; pour elle il ne peut exister que le monde physique ou du moins celui-là seul a de l'importance. Dans les époques passées où le regard de l'humanité s'élevait encore jusqu'aux sphères suprasensibles, on a pu dire : « Une personnalité historique peut sans doute, du point de vue extérieur, avoir l'apparence de « l'homme simple de Nazareth », mais sous le rapport de sa nature spirituelle invisible, ce Jésus de Nazareth est unique ! » Lorsqu'on eut perdu la notion et la vision du monde spirituel, on perdit également le sens de tout ce qui dépassait le niveau moyen de l'humanité ; c'est ce qu'accusa tout particulièrement la conception religieuse de la vie. Il ne faudrait pas se faire une illusion à ce sujet. Le matérialisme a d'abord pénétré la vie religieuse ; et il est infiniment moins dangereux, pour l'évolution spirituelle de l'humanité, de le rencontrer dans les sciences naturelles, que dans la conception des mystères de la religion.

Nous aurons à parler, comme d'un exemple, de la compréhension véritable de la Sainte Cène, la transsubstantiation du pain et du vin en chair et en sang ; et non seulement nous ne perdrons rien par là du sens profond de la Cène, mais nous retrouverons la conception spirituelle qui fut aussi l'ancienne conception chrétienne du temps où l'humanité possédait encore un sens du spirituel, dans la première moitié du Moyen-Age. Nombreux étaient ceux pour qui les mots « Ceci est mon corps, ceci est mon sang », avaient encore le sens que nous leur rendons ici. Mais cette conception spirituelle se perdit fatalement au cours des siècles ; nous verrons pourquoi. Il y eut au Moyen-Age une influence étrange qui pénétra les esprits plus profondément qu'on ne pourrait le croire. L'histoire moderne nous renseigne très mal sur l'évolution intérieure de l'humanité. Vers le milieu du Moyen-Age, les âmes chrétiennes subirent cette grande transformation car l'autorité religieuse imposa certaines interprétations qui matérialisent la conception de la Cène, dans son sens spirituel. Les paroles : Ceci est mon corps, ceci est mon sang, – n'évoquaient plus qu'un phénomène matériel, une transformation matérielle du pain en chair et du vin en sang. Ainsi le matérialisme s'introduisit dans la vie religieuse longtemps avant qu'il n'atteignît les sciences naturelles.

En voici encore un exemple non moins significatif. Ne croyez pas qu'il ait eu un seul commentateur au Moyen-Age, pour attribuer aux six jours de la création la valeur de six journées de vingt-quatre heures, comme on l'a fait plus tard. Pas un théologien n'y aurait songé ; il aurait compris les choses telles qu'elles étaient dans le texte, et aurait encore donné leur vrai sens aux paroles de la Bible[1]. Car qu'est-ce

---

[1] Rudolf Steiner, *Les Mystères de la Genèse*, GA 122

qu'un *jour* ? C'est ce qui résulte de la rotation de la terre autour du Soleil. Nous ne pouvons donc parler de jour qu'à condition que le Soleil et la Terre existent tels qu'ils sont aujourd'hui. Or, dans la Bible, il n'est fait allusion à un rapport entre la Terre et le Soleil qu'à partir de la quatrième période ou quatrième jour de la création. Se les représenter comme nous l'entendons aujourd'hui n'a aucun sens avant cette période. Nous pouvons conclure de cela qu'il ne serait venu à l'idée de personne de parler de jours et de nuits, puisqu'il n'a pu y en avoir que le quatrième « jour ». Mais le temps vint où l'on ne sut plus que ce passage se rapportait à la signification spirituelle du jour et de la nuit ; on devint incapable de se représenter autre chose que des jours physiques. C'est ainsi que pour un homme qui pensait en matérialiste, même pour un théologien, le jour de la création devint identique au jour actuel, parce qu'il ne connaissait que celui-là. Un théologien des anciens temps commentait ces choses autrement. Il se disait avant tout que rien n'est de trop dans la littérature sacrée aux endroits essentiels.

Prenons encore un autre exemple : au deuxième chapitre du premier livre de Moïse, verset 21, [Genèse, 2/1], il est dit « Le Seigneur Dieu fit tomber un profond sommeil sur Adam, et il s'endormit. » Les anciens exégètes donnaient à ce passage une importance particulière. Ceux d'entre vous qui se sont un peu occupés de l'évolution des facultés spirituelles de l'homme savent qu'il existe différents états de conscience. Ce que nous appelons aujourd'hui chez l'homme normal le « sommeil » n'est qu'un état de conscience provisoire qui se transformera plus tard (c'est déjà le cas pour les initiés) en un autre état où l'homme, libre de son corps, verra le monde spirituel. C'est pourquoi le commentateur disait : « Dieu fit tomber Adam dans un sommeil profond, et il put alors percevoir ce que ses sens physiques ne lui permettaient pas de voir ». C'est d'un sommeil clairvoyant qu'il est question, et il est parlé ensuite des expériences que l'on fait dans un état de conscience supérieur ; voilà pourquoi Adam tombe dans un sommeil profond. Telle était l'ancienne explication. On pensait qu'un document religieux ne mentionnerait pas le fait que « Dieu fit tomber un sommeil profond sur l'homme », s'il avait déjà connu le sommeil auparavant. Il s'agit donc du sommeil primitif, d'un état de conscience où l'homme a pu percevoir constamment les choses de l'esprit.

Nous voudrions faire comprendre que des explications parfaitement spirituelles de la Bible ont existé jadis ; et que l'esprit matérialiste, lorsqu'il apparut, introduisit alors dans les textes ce qu'il est le premier à y combattre le plus actuellement. C'est le matérialisme qui a créé lui-même ce qu'il combat aujourd'hui. Il a détruit la compréhension exacte, véridique, complète, des textes sacrés. Et si la science spirituelle remplit sa mission, si elle montre aux hommes quels sont les mystères que recouvre l'existence physique, on retrouvera le sens caché de ces textes. Le matérialisme, sous cette forme grossière qu'on tient aujourd'hui pour la plus dangereuse, n'est que l'ultime phase du sens matérialiste dont je viens de parler. La chose a commencé par une interprétation matérialiste de la Bible, et le germe déposé aux XIVe et XVe siècles dans le domaine religieux a porté ses fruits au XIXe dans les sciences naturelles. C'est ce qui a rendu impossible de comprendre l'Évangile selon Jean et, par là, d'en reconnaître la valeur. Si on l'a vu sous le jour que nous mentionnons plus haut, c'est qu'on était soi-même atteint par le matérialisme. Une comparaison très simple montrera en quoi il diffère des trois autres.

Supposez une montagne sur les pentes de laquelle trois personnes se tiennent à des hauteurs différentes, dessinant ce qu'elles voient en dessous d'elles. Chaque dessin diffère selon la place occupée, et il est pourtant fidèle au point de vue. La personne qui se tient au sommet et qui décrit ce qu'elle voit fait également un tableau différent. Tel est le point de vue des trois évangélistes synoptiques, saint Matthieu, saint Marc, saint Luc, par rapport à saint Jean, qui décrit les choses d'un autre point de vue. Quelles explications les exégètes n'ont-ils pas introduites dans cet Evangile pour le rendre intelligible ! Il y a vraiment souvent lieu de s'étonner de ce qu'affirment les érudits, et qu'il serait si facile de percer à jour si notre époque n'avait pas une crédulité aveugle à l'égard de toute autorité. La foi en l'érudition a de nos jours atteint son apogée !

Le début de l'Évangile selon Jean présente immédiatement des difficultés pour les théologiens à tournure matérialiste. La doctrine du Logos, du Verbe, les a fort embarrassés. Ils aimeraient tellement mieux que tout soit simple et clair, et voilà que cet évangile introduit les plus hauts concepts philosophiques, le Logos, la Vie, la Lumière. L'exégète a pour habitude de se demander toujours quelle est l'origine des choses ; il fait de même avec les œuvres modernes. Lisez ce qu'on a publié sur le Faust de Gœthe ; partout sont indiquées les sources de tel ou tel motif ; on a fouillé des livres vieux de plusieurs siècles pour trouver où Gœthe avait pris le sens qu'il donnait aux mots.

On se demande de même où Jean a pris l'idée de « Logos ». Les autres évangélistes, dit-on, se sont adressés au simple bon sens et ne se sont pas exprimés avec tant de personnalité. Mais l'auteur de l'Évangile selon Jean a eu une formation grecque ; Philon d'Alexandrie a également parlé du Logos. On en conclut que dans les milieux très cultivés de la Grèce, quand on voulait parler d'un principe élevé, on parlait de Logos ; c'est pour cette raison que Jean aurait adopté cette expression. On considère cela comme une preuve que son évangile ne se fonde pas sur les mêmes données que les autres, mais dénote l'influence de la civilisation grecque, ce qui l'a porté à déformer les faits. Ces mots du début : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu » démontrent justement que l'idée de Philon sur le Logos a pénétré dans l'esprit de l'évangéliste Jean et l'a influencé !

On aimerait pouvoir opposer à ces exégètes le début de l'évangile de saint Luc : « Après que plusieurs ont entrepris de composer une relation des choses qui se sont accomplies parmi nous, suivant ce que nous ont transmis ceux qui les ont vues eux-mêmes dès le commencement, et qui ont été les ministres du Verbe, il m'a paru bon, à moi aussi, après m'être soigneusement informé de tout depuis l'origine, de les exposer par écrit d'une manière suivie, excellent Théophile, afin que tu reconnaisses la vérité des paroles que l'on t'a enseignées. »

Dès le début, il dit clairement que ce qu'il va raconté lui a été transmis par ceux qui furent les témoins oculaires et les ministres du « Verbe ». Il serait étrange que saint Jean ait reçu ce mot de la civilisation grecque, et que saint Luc, qui passe pour avoir été un homme simple et naïf, parle aussi du Logos ! Ces choses devraient attirer l'attention de ceux qui ont une foi aveugle dans l'autorité des érudits, et leur montrer que ce ne sont pas des raisons véritables qui conduisent aux résultats obtenus par ceux-ci, mais des préjugés ; ce sont les lunettes du matérialisme qui déforment l'Évangile selon Jean, au lieu de lui assigner à côté des autres évangiles cette place élevée dont nous parlions. D'après les récits de ceux qui furent les témoins oculaires et les

ministres du Logos, nous pouvons aisément conclure que le mot Logos eut autrefois un sens que tout le monde comprenait. Et c'est ce sens que nous devons étudier maintenant pour pouvoir pénétrer plus avant dans le début de l'Évangile selon Jean. Que désignait-on en ce temps-là lorsqu'on employait le mot Logos ou Verbe ? De qui parlait-on ?

Ce ne sont pas des explications théoriques, des analyses intellectuelles qui vous feront parvenir à une compréhension du Logos. Il faut que vous entriez par le cœur dans la vie intérieure de tous ceux qui parlèrent ainsi du Logos.[1] Eux aussi ont vu comme nous tout ce qui les entourait ; mais il ne suffit pas de voir ce qui nous entoure ; ce qui importe, ce sont les sentiments intérieurs que nous y rattachons, la valeur que nous donnons aux choses. Ce qui nous entoure aujourd'hui, ce sont les minéraux, les plantes, les animaux ; nous appelons l'homme la créature la plus parfaite, et le minéral la moins parfaite. Nous distinguons au sein des règnes naturels des êtres plus ou moins développés. Mais le sentiment qu'on a de ces choses a beaucoup varié avec les époques. C'est ainsi qu'on distingua autrefois un caractère proprement humain et qui semblait essentiel : qu'on aille de l'animal à l'homme, on s'en rend compte très nettement. Et les admirateurs du Logos l'exprimaient en disant : ce qui témoigne le mieux de la supériorité de l'homme sur les êtres inférieurs, c'est la faculté de faire résonner au dehors par la *parole* ce qui vit en lui, de communiquer au monde extérieur par le Verbe sa pensée. Voyez l'animal inférieur ; il est muet ; il n'exprime ni sa douleur ni sa joie. Voyez les bêtes qui bruissent ou produisent d'autres sons, il n'en résulte qu'un frottement d'organes physiques. Plus nous nous élevons, plus la vie intérieure arrive à se manifester par le son. Voilà pourquoi, disait-on, l'homme se trouve si élevé au-dessus des autres êtres, non seulement parce qu'il est capable d'exprimer en parole sa joie et sa peine, mais aussi parce qu'il peut exprimer par ses pensées et ses mots ce qui dépasse sa vie personnelle, ce qui est de nature spirituelle. Il y eut un temps où l'homme n'a pas possédé la forme qu'il a actuellement et qui lui permet de faire retentir au dehors dans ses paroles ce qui vit dans son for intérieur. Des époques ont précédé la nôtre. Il a fallu beaucoup de temps pour que notre Terre se développât jusqu'à sa forme actuelle. Si nous examinons ces phases antérieures, nous n'y voyons pas encore l'homme sous son aspect actuel, ni aucun être non plus qui puisse exprimer du dedans vers le dehors ce qu'il ressentait. Notre monde commence avec des êtres muets, et ce n'est que peu à peu qu'apparaissent des êtres capables d'exprimer ce qu'ils ressentent, de posséder le Verbe. Toutefois, se disaient ceux qui connaissent la doctrine du Logos, ce qui est ainsi venu dans l'homme comme un couronnement existait en son principe dans le monde avant tout autre chose. Dans les stades antérieurs de la Terre, l'homme existait, bien que sous une forme imparfaite, muette, et il s'est développé peu à peu jusqu'au Logos, jusqu'au niveau d'un être doué de parole. S'il a pu le faire, c'est parce que le principe créateur apparu en dernier lieu chez lui a existé dans sa réalité suprême depuis le commencement : le Verbe qui s'exhale hors de l'âme en paroles a existé dès l'origine, et il a conduit l'évolution de manière à ce qu'un être puisse finalement naître, en qui lui aussi, il se manifeste. Ce qui apparaît donc en dernier lieu dans le temps et dans l'espace, a existé à l'origine

[1] Rudolf Steiner, L'Évangile de Jean dans ses rapports avec les trois autres évangiles, GA 112, Kassel 1909 et L'Ésotérisme chrétien, GA 94, Paris 1906

dans l'esprit. Si vous voulez une comparaison qui vous le rende plus clair, vous pouvez vous dire :

Voici une fleur devant moi ; cette corolle, qu'était-elle il y a quelque temps ? Une petite graine. Cette blanche corolle était contenue en puissance dans la graine ; sinon, elle n'aurait pu naître. Et d'où vient à son tour la graine ? D'une corolle. Et la fleur précède la graine ; ainsi la graine, dont cette fleur est issue, naquit d'une plante semblable. C'est ainsi que la doctrine du Logos considérait l'homme et disait : Si nous remontons à travers l'évolution, nous trouvons des périodes passées que l'homme, muet encore, ne possède pas le Verbe ; mais comme la graine est née de la fleur, ainsi l'homme muet est issu à l'origine du Dieu parlant, du Verbe. Le muguet produit la graine, qui à son tour donnera le muguet ; ainsi le Verbe divin et créateur a produit le germe humain muet ; mais quand ce Verbe a pénétré au cœur du germe pour y refleurir, de ce germe humain a retentit la parole créatrice des origines. Au début de l'évolution l'homme est un être incomplet, mais le sens de toute évolution, c'est qu'à la fin le Logos ou Verbe, fleurit du sein de l'âme humaine. L'homme muet des origines n'est au début qu'une semence de celui qui sera doué de parole par la force du Verbe dont il est issu. Et bien que ce germe au début soit muet, *au commencement était le Logos ou Verbe*. C'est ainsi que, lorsqu'on connaît la doctrine du Logos, on parvient au Verbe divin et créateur qui fut dans les origines, et dont parle l'évangéliste Jean lorsqu'il dit : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et un Dieu était le Verbe. »

Mais pour un croyant de ces anciens temps, où est désormais le Verbe ? Il est en l'homme, et le Verbe s'est fait homme ! L'auteur de cet évangile rattache ainsi l'homme à Dieu, et nous entendons véritablement retentir au commencement de cet Évangile selon Jean un enseignement aisément accessible à tout cœur humain.

Dans cette conférence d'introduction, je n'ai voulu que décrire plutôt du point de vue du cœur comment ceux qui connaissaient la doctrine du Logos ressentaient les paroles de l'Évangile selon Jean. Et après nous être ainsi pénétrés de la mentalité qui régnait lorsque pour la première fois ces paroles furent entendues, il nous sera d'autant plus facile de percer le sens profond sur lequel repose cet évangile.

Nous verrons ensuite comment ce que nous appelons la science spirituelle peut donner une interprétation véritable de l'Évangile selon Jean et donner la faculté de le comprendre intégralement.

II

L'ésotérisme chrétien

Hambourg, le 19 mai 1908

Les premières paroles de l'Évangile selon Jean abordent immédiatement les plus profonds mystères de l'univers. On s'en rend compte lorsqu'on considère quelles sont les vérités spirituelles sur lesquelles il repose ; il faut pénétrer profondément dans la connaissance de ces vérités pour comprendre ces paroles dans leur vraie lumière. Bien des points que la plupart d'entre vous connaissent déjà, grâce à la science spirituelle, vont avoir à repasser assez brièvement devant votre mémoire. Puis nous allons faire entrer dans les vérités élémentaires de l'anthroposophie des vues plus larges encore qui se rapportent à certains mystères de l'existence. Résumons d'abord rapidement la nature de l'homme telle que l'occultisme nous la fait voir à travers le cours de la journée, depuis le réveil jusqu'au moment où vient le sommeil.

Nous savons que la nature humaine se compose du corps physique, du corps éthérique ou vital, du corps astral et du « Je ». Ces quatre éléments de la nature humaine ne sont dans le rapport que nous leur connaissons que pendant l'état de veille. Il est particulièrement important de se rappeler que l'homme est un être tout différent pendant la veille ou pendant le sommeil. Car ces quatre éléments ont entre eux un rapport tout autre. Quand on dort, le corps physique et le corps éthérique restent étendus ; le corps astral et le « Je » sont délivrés en un certain sens du lien qui les rattachait à eux ; ils sont, si nous ne prenons pas ce mot dans un sens purement spatial mais aussi dans un sens spirituel comme sortis du corps physique et du corps éthérique.[1] Durant la nuit, l'être humain est donc une entité composée de deux parties détachées l'une de l'autre ; or ce qu'il faut comprendre, c'est que la nuit, pendant le sommeil, si le corps physique et le corps éthérique étaient complètement abandonnés par le corps astral et le « Je » qui s'y unissent pendant la journée, ils ne pourraient plus du tout subsister. C'est ici qu'il faut entrer un peu plus avant dans les mystères du monde. En observant le corps physique, rappelons-nous que ce corps que nos yeux voient, que nos mains touchent, a derrière lui une longue évolution. Il l'a parcourue au cours du développement de notre planète. Vous savez que notre Terre a traversé des états antérieurs. Comme l'homme passe d'incarnations en incarnations, notre Terre aussi, avant d'atteindre l'état dans lequel elle se trouve aujourd'hui, a subi des métamorphoses.[2] Une planètes a des incarnations successives tout comme un être humain. Dans le macrocosme comme dans le microcosme, tout est soumis à la loi de réincarnation ; et notre planète, avant d'être la Terre actuelle, a traversé un état que nous appelons l' « ancienne Lune », car la planète actuelle de la Lune n'est qu'un déchet de cette ancienne planète. Ce n'est donc pas de la Lune actuelle que nous parlons lorsque nous disons l' « ancienne Lune », mais d'une planète qui a précédé la Terre actuelle. – Or, de même qu'entre une incarnation et une nouvelle naissance, il s'écoule un espace de temps, il y a un intervalle entre l'incarnation de notre planète Terre et celle que nous appelons Lune. Et il en est de même pour la planète qui

---

[1] Rudolf Steiner, La Science de l'Occulte, GA 13, chap. III.
[2] Rudolf Steiner, La Science de l'Occulte, GA 13, chap. IV.

précéda l'état lunaire, que nous appelons l' « ancien Soleil », et celle qui lui fut encore antérieure, l' « ancien Saturne ». Nous suivons donc notre planète dans ses trois états antérieurs.

Le tout premier rudiment de notre corps physique date de l'ancien Saturne. Il va sans dire qu'il était tout à fait différent de ce qu'est ce corps aujourd'hui. Ce qui constitue l'homme aujourd'hui, en dehors du corps physique, n'existait pas sur l'ancien Saturne. Mais lorsque celui-ci se transforma en Soleil, à la seconde phase de notre évolution planétaire par conséquent, le corps éthérique s'ajouta au corps physique et l'imprégna. Quelle en fut la conséquence ? C'est que le corps physique subit une transformation et parvint à un autre mode d'existence. Durant l'incarnation solaire, ce corps physique en est donc à son second degré de vie. Comment l'a-t-il atteint ? En devenant sur le Soleil un corps doué de vie intérieure, tandis qu'il était mû du dehors, machinal, sur l'ancien Saturne. Le corps éthérique, en le pénétrant, le transforma. Sur la Lune, le corps astral pénétra dans ce composé physique et éthérique. Le corps physique subit alors une troisième transformation, et le corps éthérique une seconde. Sur la Terre finalement, le « Je » s'ajouta aux corps physique, éthérique et astral, et il transforma une quatrième fois le corps physique qui devint ainsi le composé qu'il est aujourd'hui. Ainsi ce corps physique, tel que vous le voyez, a passé par maintes transformations auxquelles il doit sa complexité actuelle.

Quand nous disons du corps physique qu'il est composé des mêmes éléments et des mêmes forces que le sont dans l'univers les minéraux, rendons-nous bien compte qu'entre ce corps et les minéraux il existe cependant une immense différence. Nous pouvons caractériser en gros cette différence de la façon suivante : un cristal de roche par exemple, à moins qu'il ne soit détruit par une cause extérieure, conserve sa forme ; quant au corps physique, il ne peut pas de lui-même conserver sa forme ; il la doit au corps éthérique, astral, au « Je », et ne la conserve qu'aussi longtemps que ceux-ci sont en lui. A l'instant, où ils s'en séparent, le corps physique s'altère profondément ; il subit la loi des éléments physiques et chimiques, et il se désagrège, tandis que le corps physique du minéral se maintient. Le corps éthérique subit un sort analogue. Après la mort, le corps éthérique, le corps astral et le « Je » se séparent du corps physique. Après un certain temps le corps éthérique brise à son tour le lien qui l'attachait au corps astral et au « Je », et se dissout dans l'éther cosmique, comme le corps physique dans la terre. Il ne reste alors du corps éthérique que cet extrait dont nous avons souvent parlé, et qui reste uni à l'entité humaine. Nous pouvons donc dire que le corps physique de l'homme a certes, sous certains rapports, la valeur du règne minéral qui nous entoure ; mais nous ne devons pas oublier la grande différence qui les sépare.

On pourrait faire cette objection : Vous venez de dire que sur Saturne le corps physique n'était pas encore pénétré d'un corps éthérique, d'un corps astral, ni d'un « Je », puisque ceux-ci n'apparurent respectivement qu'avec le Soleil, la Lune et la Terre ; ce corps physique pourrait alors être identifié à un minéral. Mais nous avons montré que cet ancien état du corps physique fut suivi de trois autres. Le minéral actuel, sous la forme inanimée qu'il nous offre, ne pourrait, lui non plus, subsister, s'il n'était composé que d'un corps physique. Rendez-vous bien compte qu'il est exact, au point de vue du monde physique, de dire que le minéral n'a qu'un corps physique. Ici, dans ce monde, c'est vrai, mais ce pas vrai de façon absolue. Exactement comme le corps physique que nous voyons porte en lui un corps éthérique, un corps astral et un

« Je », le minéral a, lui aussi, un corps éthérique, un corps astral et un « Je ». Seulement, ces parties de son être se trouvent dans des mondes supérieurs. Le corps éthérique du minéral se trouve dans ce que nous appelons le monde astral ; son corps astral se trouve dans ce que nous appelons le monde dévachanique ou céleste ; et son « Je » réside dans un monde plus élevé encore, le monde spirituel proprement dit. Le corps physique de l'homme diffère donc de celui d'un minéral en ce qu'il possède en lui son corps éthérique, son corps astral, et son « Je » à l'état de veille dans le monde physique, tandis que le minéral ne les a pas en lui-même. Car nous savons qu'en dehors de notre monde, il en existe d'autres encore. Ce monde que nous percevons avec nos sens est pénétré par le monde astral, et celui-ci à son tour par le monde dévachanique, qui se divise en dévachan inférieur et dévachan supérieur.[1]

L'homme est au-dessus du minéral parce qu'à l'état de veille il a en lui ses trois autres éléments, ce que n'a pas le minéral, qu'il faut se représenter comme incomplet sur le plan physique. Représentez-vous un ongle humain ; vous m'accorderez qu'on ne pourrait trouver nulle part dans la nature un ongle à l'état libre, indépendant ; car pour pouvoir pousser, il lui a fallu le reste de l'organisme. Imaginez maintenant qu'un être bizarre ait des yeux qui ne puissent voir que les ongles de vos mains sans distinguer le reste de l'organisme. A travers tout l'espace, il ne verrait que ces ongles. C'est ainsi que les minéraux ne sont ici que comme les ongles d'un organisme que l'on ne voit complètement qu'en s'élevant dans les mondes supérieurs ; c'est là qu'ils ont leur corps éthérique, leur corps astral ; ici, ils n'ont que leur corps physique. Retenons bien tout cela pour comprendre qu'à un degré spirituel plus élevé, il ne peut y avoir d'être qui ne possède à sa façon corps éthérique, corps astral et « Je ». Nul être physique ne peut subsister sans ces éléments.

Mais une sorte de contradiction se dégage de ce que nous venons de dire. Nous avons vu que la nuit, quand l'homme dort, il est tout différent de ce qu'il est le jour lorsqu'il veille. L'homme qui dort, et qui n'est composé que du corps physique et du corps éthérique, semble être en contradiction avec ce que nous avons décrit, puisqu'il serait au fond abandonné par le corps astral et le « Je ». La pierre ne dort pas ; son corps éthérique, son corps astral et son « Je » ne l'imprègnent point, mais demeurent constamment reliés à elle dans un rapport constant. Chez l'homme, le corps astral et le « Je » se séparent chaque nuit des autres corps ; abandonnant à eux-mêmes les corps physique et éthérique. On ne réfléchit pas toujours assez exactement à ce fait. Chaque nuit, cette métamorphose se produit ; l'être de nature spirituel délaisse les corps physique et éthérique. Or ceux-ci ne peuvent subsister seuls ; la pierre elle-même doit être imprégnée de ses éléments supérieurs pour exister ; vous comprenez par conséquent qu'il est impossible aux corps physique et éthérique de subsister pendant la nuit s'il n'y a pas en eux un principe astral et un « Je ». Que ce passe-t-il donc pendant que nous dormons ? – Le corps astral et le « Je » ont quitté les corps physique et éthérique, mais ils sont remplacés par un autre « Je » et un autre corps astral ! C'est ici que l'occultisme nous permet de surprendre la vie divine, la vie des entités spirituelles. Tandis que pendant le sommeil, notre corps astral et notre « Je » ont abandonné nos corps physique et éthérique , des entités supérieures y descendent ; et voici à quoi cela tient.

---

[1] Rudolf Steiner, Théosophie, GA 9

Si vous considérez toute la suite de l'évolution humaine depuis l'ancien Saturne en passant à travers les phases du Soleil et de la Lune jusqu'à la Terre, vous remarquerez que sur Saturne il n'existait encore que le corps physique. Mais celui-ci ne pouvait pas plus exister par lui-même que ne le peut la pierre aujourd'hui ; il ne pouvait exister que parce que le corps éthérique, le corps astral et le « Je » d'entités divines le pénétraient. Ces entités avaient en lui leur siège. Et lorsqu'un corps éthérique personnel pénétra dans le corps physique, à l'étape solaire, ce corps éthérique humain se mêla au corps éthérique des entités spirituelles. Ils en avait déjà été de même sur Saturne à l'égard du corps physique.

Si nous avons bien saisi cela, nous allons pouvoir mieux comprendre l'homme actuel, et mieux comprendre aussi ce que l'ésotérisme chrétien a toujours enseigné à ce sujet. Car l'ésotérisme chrétien n'a jamais cessé d'être cultivé à côté de l'enseignement exotérique. J'ai souvent dit que Paul, le grand apôtre du christianisme, employa sa parole ardente à enseigner le christianisme aux peuples, mais qu'il fonda aussi une école ésotérique, dont le chef fut Denis l'Aréopagite qui est mentionné dans les Actes des Apôtres. Dans cette école d'ésotérisme chrétien à Athènes, fondée par Paul lui-même, la science spirituelle la plus pure fut enseignée ; tournons-nous maintenant vers ces enseignements après avoir rassemblé les matériaux nécessaires pour les comprendre.

Cette école disait, elle aussi : Si l'on considère l'homme à l'état de veille, on le voit composé d'un corps physique, d'un éthérique, d'un astral et d'un « Je » (ce n'était pas les mêmes termes, mais ce n'est pas actuellement ce qui importe). On indiquait également à quel point de son évolution l'homme se trouve. Cet homme, composé de quatre principes différents, ne fut pas toujours tel qu'il nous apparaît. Pour le trouver composé purement de ces quatre principes, il ne faut plus le voir comme il est aujourd'hui, mais remonter dans l'évolution jusqu'à l'époque lémurienne. C'est alors que le « Je » s'est ajouté aux trois autres corps antérieurs. On peut vraiment dire alors que l'être humain se composait du corps physique, du corps éthérique, du corps astral et du « Je ». Depuis lors, chaque homme a traversé plusieurs incarnations. Or, quel est le sens de cette évolution à travers les vies successives ? Ce sens est qu'ainsi le « Je » travaille sur lui-même et transforme les éléments de sa nature.

Il modifie tout d'abord son corps astral.[1] Il n'y a pas un homme normal chez qui le corps astral soit encore ce qu'il était avant que le « Je » n'y ait travaillé depuis la première incarnation terrestre. Depuis lors, le « Je » a transformé du dedans vers le dehors les images, les sensations et passions que l'homme avaient reçues de l'extérieur à l'origine ; et cette action du « Je » se poursuit de vie en vie. Si bien que nous pouvons dire aujourd'hui que l'homme n'est pas simplement composé de quatre éléments, mais que le travail du « Je » a formé en outre dans le corps astral un élément nouveau qui est sa création. En tout homme le corps astral comporte deux parties : celle que le « Je » a déjà transformée, et celle qui ne l'est pas encore. Cette métamorphose se poursuit sans cesse. Un jour viendra où le corps astral tout entier aura été recréé par le « Je ». Dans la terminologie orientale, on a coutume d'appeler Manas la partie déjà transformée du corps astral, soit dans notre langage le « Je spirituel ». En ce sens, l'homme se compose toujours de quatre éléments, mais nous pouvons maintenant distinguer cinq parties, car il comprend aussi ce Manas ou « Je »

[1] Rudolf Steiner, Théosophie, GA 9

spirituel, produit, créé par le « Je ». Et l'être humain continuera à travailler sur lui-même. La Terre passera par d'autres incarnations. L'homme acquerra peu à peu la faculté qui est déjà l'apanage des initiés, celle de travailler sur le corps éthérique ; il commence même a y travailler actuellement, et dans la mesure où ce corps éthérique est métamorphosé par le « Je », nous l'appelons Bouddhi ou « Esprit de vie ». Finalement l'homme parviendra à transformer son corps physique sous l'action du « Je » ; le résultat de ce travail, nous l'appelons Atma ou « Homme-Esprit ».

Prolongeons nos regards vers un avenir très lointain, celui de la Terre, lorsqu'elle aura traversé d'autres formes planétaires, d'autres incarnations, et qu'elle aura atteint ce qu'en occultisme on appelle l'état de Jupiter, puis l'état de Vénus, enfin l'état de Vulcain. Le corps astral de l'homme sera alors tout entier transmué en Manas ou « Je » spirituel, son corps éthérique en Bouddhi ou Esprit de vie, son corps physique en Atma ou Homme-Esprit.

Comparons cet être à ce qu'était l'homme dans les origines. Seul le corps physique était créé, pénétré d'un corps éthérique, d'un corps astral et d'un « Je » appartenant à des entités supérieures de nature divine ; elles ne faisaient qu'habiter ce corps. A la fin de l'évolution terrestre, l'être humain sera pénétré de son « Je », et ce « Je » demeurera lui-même dans le corps astral lorsqu'il l'aura imprégné, qu'il en aura fait un Manas, un « Je » spirituel, lorsqu'il aura fait de son corps éthérique un Bouddhi ou Esprit de vie, et de son corps physique un Atma ou Homme-Esprit. Il y a une différence totale entre l'homme des origines et celui de la fin de l'évolution. Et si nous nous rendons bien compte de cette différence, nous voyons se résoudre la contradiction que j'ai mentionnée à dessein, celle que présente l'état de sommeil. Par la forme même que le christianisme ésotérique a donnée à ses explications, l'énigme s'éclaircit.

Que sera le corps physique quand la Terre aura atteint le but de son évolution ? Sera-ce celui que nous connaissons ? Certes non ! Ce sera ce que le « Je » en aura fait. Il sera complètement spiritualisé, ainsi que les corps éthérique et astral. Mais ne l'étaient-ils pas déjà avant que le « Je » ne commençât à travailler sur eux ? – La pierre elle-même, avons-nous dit, est emplie d'esprit par un corps éthérique, un corps astral et un « Je » qui lui appartiennent dans les mondes supérieurs. Nous comprenons donc que l'ésotérisme chrétien a raison de dire : Ce corps physique tel qu'il existe actuellement, l'homme n'en n'est pas encore le maître, car il n'a pas encore atteint la fin de son évolution, le temps où l'action du « Je » se fera sentir jusque dans le corps physique. Il ne peut pas non plus maîtriser son corps éthérique ; il ne le pourra que lorsque la Terre passera dans l'état de Vénus. Il ne dominera ses corps physique et éthérique que lorsqu'il en aura fait Bouddhi et Atma.

Mais il faut que ce que l'homme pourra donner un jour aux corps physique et éthérique soit déposé en eux dès maintenant. Les germes spirituels que le « Je » développera doivent être donnés à ces corps. Ces germes ont déjà existé dans le corps physique lorsqu'il se trouvait sur Saturne, et de même lorsqu'il fut sur le Soleil ; ils sont demeurés en lui. L'ésotérisme chrétien dit donc avec raison : dans le corps physique de l'homme se trouve déjà ce qui se manifestera en lui lorsqu'il aura atteint le sommet de son évolution ; mais actuellement cet Atma est de nature divine, c'est une entité spirituelle ; et dans le corps éthérique se trouve déjà Bouddhi, mais c'est un Esprit de vie divin ; quant au corps astral de l'homme, nous avons vu qu'il se

composait de deux parties, l'une qui est déjà élaborée, et l'autre qui ne l'est pas encore. Qu'y a-t-il dans cette dernière ? Un « Je » spirituel certes, mais de nature divine. Le « Je » spirituel humain ne se trouve encore que dans cette partie du corps astral où le « Je » a déjà agi depuis la première incarnation. Ainsi en est-il de l'homme.

Observons-le maintenant à l'état de veille. Le corps physique n'en est que l'aspect extérieur ; intérieurement il s'agit de cette entité que nous appelons Atma ; intérieurement, il est de nature divine, c'est-à-dire imprégné par une entité divine. Il en est de même pour le corps éthérique. Extérieurement, il est ce qui assure la cohésion du corps physique ; intérieurement c'est un Esprit de vie, d'origine divine. Le corps astral lui-même est pénétré d'un « Je » spirituel divin. Seule la partie du corps astral déjà métamorphosée par le « Je » a été individualisée au sein de cet ensemble.

Chez l'homme endormi, cette contradiction cesse aussitôt. Si le corps astral et le « Je » abandonnaient le corps physique sans qu'un principe divin en prenne soin, il retrouverait au matin ce corps physique détruit. Mais dans les corps physique et éthérique endormis, il subsiste des éléments physiques spirituels, éthériques spirituels qui les pénètrent d'un Atma et d'un Bouddhi divin.

Revenons maintenant au début de l'évolution terrestre, lorsque le « Je » n'avait pas encore travaillé sur l'être humain. Quand l'homme se trouva au seuil de sa première incarnation, le « Je » n'avait pas encore été uni aux trois autres corps inférieurs.[1] Ceux-ci avaient passé par l'évolution lunaire ; ce n'est que sur Terre que le « Je » y pénétra. Par contre, un « Je » divin vivait en eux ; ils n'auraient pu exister si ce « Je » divin ne les avait entièrement imprégnés. Précédemment encore, tout à fait au début, sur Saturne, l'Esprit de vie, qui demeure encore actuellement dans l'homme lorsqu'il dort la nuit, était d'une telle nature qu'il put donner au corps physique une forme minérale. Sur le Soleil il lui donna une forme végétale ; sur la Lune il put en faire un être capable de ressentir la joie et la douleur, mais encore impuissant à ce dire « moi » à lui même.

A notre présente incarnation terrestre, le corps physique de l'homme devait se perfectionner encore avec ce nouveau stade d'évolution. Quelle possibilité lui avait-il manqué auparavant ? Qu'est-ce que l'esprit divin avait retenu, qu'est-ce qu'il n'avait pas encore confié au corps humain ? – La faculté de faire résonner son âme du dedans vers le dehors. Il était muet sur la Lune, lorsqu'il était encore dans un corps du niveau de l'animal. La faculté d'exprimer au dehors ce qu'on ressent en soi, reposait encore en Dieu. Elle n'avait pas encore été donnée. Il y a certes des animaux qui produisent des sons actuellement ; mais c'est une autre chose. Ils émettent des sons, mais non point personnels ; c'est la divinité qui résonne à travers eux. Le don d'exprimer la vie intérieure par des paroles ne fut accordée à l'homme que sur la Terre. Auparavant l'homme était muet. Ce don est donc lié à l'existence terrestre.

Si nous récapitulons tout ce que nous avons vu aujourd'hui, nous dirons : Toute l'évolution a été conduite de telle sorte que la faculté de parler, le Verbe, fut à l'origine en Dieu, et que Dieu a créé les conditions pour que l'appareil physique de l'homme fasse un jour retentir des sons vers le dehors. Tout a été conduit dans ce sens. Comme la fleur dans sa graine, ainsi l'homme doué du Verbe était déjà en germe sur Saturne. Mais la faculté de résonner était cachée dans le germe ; elle se développa et sortit peu à peu, comme toute la plante est cachée dans la graine, se développe et sort. – D'où

---

[1] Rudolf Steiner, L'Évangile de Jean dans ses rapports avec les trois autres évangiles, GA 112, Kassel 1909

vient donc le corps physique de l'homme, tel qu'il nous apparaît à l'origine, sur Saturne ? Quelle est sa suprême origine ? Quelle est la condition indispensable sans laquelle il n'y aurait pas eu pour lui d'évolution ?

Il vient du Logos ou du Verbe. Car dès l'époque de Saturne, il fut conduit pour être un jour doué de parole, témoin du Logos. Si votre corps a aujourd'hui la forme qu'il possède, c'est parce qu'à l'origine de tout le plan de l'évolution terrestre, était le Logos. C'est le Logos, le Verbe qui a édifié le corps humain tout entier et qui l'a dès le principe disposé de telle sorte que finalement la parole puisse en jaillir. Et quand l'ésotérisme chrétien se demande, au sujet du corps physique : Quel en est l'archétype originel, quel en est le modèle ? Il voit que le corps physique humain a pour archétype le Verbe, qui a agi sur lui dès l'origine, comme il le fait encore aujourd'hui quand le corps repose, abandonné par le « Je » ; le Logos divin agit alors au sein de ces enveloppes abandonnées par l'homme. L'origine du corps physique, c'est le Logos, le Verbe.

Vous vous souvenez que Saturne s'est transformé en Soleil ; le corps vital ou éthérique fut ajouté au corps physique ; mais que fallait-il pour que cette évolution puis se produire comme elle l'a fait ? Tandis que sur Saturne le corps humain avait été une sorte de machine complètement pénétrée et soutenue par le Logos, le corps vital s'y joignit sur le Soleil et en lui agit l'Esprit de vie de nature divine. Sur Saturne, le corps humain est une expression du Logos, le corps vital s'y joignit sur le Soleil et en lui agit l'Esprit de vie de nature divine. Sur Saturne, le corps humain est une expression du Logos. Saturne disparaît ; le corps humain se réincarne sur le Soleil ; là, le corps de vie se joint au corps physique et il est imprégné de l'Esprit de vie. Le Logos devient Vie sur le Soleil en élevant l'homme d'un degré. Le Logos est Vie sur le Soleil ! Allons plus loin. – Sur la Lune, le corps astral vient s'ajouter à l'être humain. Qu'est-ce que le corps astral ? Il apparaît aujourd'hui encore à la conscience clairvoyante comme une aura qui enveloppe l'homme. C'est un corps de lumière qui ne peut pas être vu par la conscience actuelle ; mais pour la conscience clairvoyante, c'est une lumière spirituelle, tandis que la lumière physique n'est qu'une métamorphose de la lumière spirituelle. La lumière physique du Soleil n'est elle même que l'incarnation de la lumière spirituelle cosmique. Il existe dans notre univers actuel une lumière qui descend du Soleil vers l'homme. Mais il y en a une aussi qui rayonne de son âme. Sur la Lune le corps astral de l'homme brillait, éclairant tout ce qui l'entourait.

Ainsi, dès Saturne, le corps physique est l'expression du Logos ; sur le Soleil, le corps éthérique vient s'y ajouter et exprime l'Esprit de vie : «Et le Verbe était Vie ». Sur la Lune apparaît le corps astral, corps de lumière : « Et la Vie était la Lumière. » Telle est la généalogie du corps humain.[1] Quand l'homme vint sur la Terre, c'était une créature des entités divines. En ce temps-là, son existence était le fruit était le fruit du Logos qui devint Vie, puis Lumière à travers lui. Qu'arrivera-t-il sur la Terre ? Pour l'homme et en l'homme, le « Je » vint s'ajouter à cet ensemble. L'être humain put non seulement vivre dans la lumière, dans la vie, mais encore observer tout cela du dehors, se ressentir lui-même en face du Verbe, de la Lumière et de la Vie. Mais par là cet univers devint matériel, prit un aspect matériel. – Nous pouvons ici nous arrêter sur

[1] Rudolf Steiner, L'Évangile de Jean dans ses rapports avec les trois autres évangiles, GA 112, Kassel 1909 et Apocalypse – GA 104.

cette pensée d'où nous repartirons la prochaine fois pour montrer comment l'homme actuel, doué d'un « Je », est en réalité sorti de l'homme enfanté par la divinité. Ce qui l'a précédé, c'est son ancêtre divin. Chaque nuit, lorsqu'il dort, il détache de ses corps physique et éthérique les parties de sa nature qu'il a déjà conquises, ce qui fut toujours y demeure et prend soin des corps physique et éthérique cependant que l'homme les abandonne. Dans la partie ainsi délaissée, la divine entité des origines veille.

Ce que nous venons d'exposer, en nous servant des explications de l'ésotérisme chrétien, était connu de ceux qui furent « les serviteurs du Verbe dans les premiers temps », et c'est ce que l'Évangile selon Jean résume en quelques principes lapidaires et évidents. Il faut seulement savoir les traduire avec exactitude. Bien traduits, ces mots retracent l'état de fait que nous venons d'exposer. Récapitulons-le une dernière fois pour en bien comprendre toute la valeur.

Au commencement était le Verbe, archétype du corps physique de l'être humain : et il était le fondement de toutes choses. Les animaux, les plantes, les minéraux sont apparus plus tard ; sur Saturne, il n'existait en réalité que l'être humain. Sur le Soleil, le règne animal s'y ajouta, sur la Lune le règne végétal et sur Terre le règne minéral. Le Logos se fit Vie sur le Soleil et Lumière sur la Lune. Lorsque l'être humain fut doué du « Je », tout cela lui apparut. Mais l'être humain devait apprendre à reconnaître ce qu'était le Logos, quel est le but de sa manifestation. Au début, fut le Logos, puis la Vie, puis la Lumière, et cette lumière brille dans le corps astral. Dans l'intérieur de l'homme où il n'y avait que ténèbres et ignorances pénétra la lumière. Et il dut apprendre à la percevoir, à triompher intérieurement des ténèbres : c'est là le sens de l'existence terrestre.

Les premières paroles de l'Évangile selon Jean sont lapidaires, pour beaucoup difficiles à comprendre. Mais devait-on exprimer en paroles banales ce qu'il y a au monde de plus profond ? On admet bien que pour comprendre un travail scientifique, il faille en pénétrer profondément le sujet ; et pour comprendre le divin dans le monde, l'entendement simple et naïf devrait suffire ? Il est triste pour l'humanité actuelle qu'à celui qui indique la profondeur des textes religieux on réponde : Pourquoi tant de complications ? tout doit être simple ici ! Non, seul celui qui a le désir et la bonne volonté de se plonger dans les grands faits cosmiques pénétrera les paroles essentielles de l'Évangile selon Jean. Celles-ci disent en d'autres termes ce que nous avons vu aujourd'hui.

> « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était près de Dieu, et un Dieu (ou divin) était le Verbe. Il était au commencement en Dieu. Tout est advenu par lui, et rien de ce qui existe n'est advenu sans lui. En lui était la Vie, et la Vie devint la Lumière des hommes. Et la Lumière brilla dans la ténèbre, mais la ténèbre ne l'a point saisie. »

Comment les ténèbres arriveront peu à peu à comprendre, c'est ce que décrit par la suite l'Évangile selon Jean.

III

La mission de la Terre
Hambourg, le 20 mai 1908

Nous avons vu hier quel sens profond est contenu dans les premiers mots de l'Évangile selon Jean. Ils évoquent la formation originelle de l'homme dans un passé très reculé ; ils indiquent comment, au sens de l'ésotérisme chrétien, toute chose ramène au Verbe ou Logos, dont l'action créatrice se fait sentir dès l'ancien Saturne, qui se fait Vie à la période solaire de notre globe, et Lumière pendant l'époque lunaire. Quand la Terre fut devenue la planète qu'elle est aujourd'hui, le « Je » humain pénétra dans l'homme qu'avaient constitué les puissances divines au cours des trois étapes précédentes. Le corps physique de cet être était issu de la parole divine ; son corps éthérique, de la vie divine ; son corps astral, de la lumière divine ; c'est cette graine qui passa de l'ancienne Lune à la Terre.

Alors la lumière du « Je » commença à s'allumer en cet être ; la triple enveloppe acquit peu à peu le pouvoir de dire « Je suis » dans l'homme. Cette faculté d'être conscient de soi-même n'est apparue que très lentement au cours de l'évolution de l'humanité sur Terre. Il faut s'en rendre bien compte.

Il est une époque de notre évolution terrestre que nous appelons époque *lémurienne.* C'est la plus ancienne époque où l'on puisse distinguer, au sein de l'existence terrestre, la forme de l'être humain actuel. Pour la dernière fois alors, le « Je », l'essence véritable de l'homme, commence à s'incarner dans les trois corps physique, éthérique, et astral. Vient ensuite l'époque atlantéenne ; la plus grande partie de l'humanité habite à ce temps un continent un continent qui forme aujourd'hui le fond de l'Océan Atlantique, ayant été englouti par le grand déluge dont le souvenir s'est conservé chez presque tous les peuples. Toute entité humaine a traversé jusqu'à nos jours toute une suite d'incarnations depuis le temps où, à l'époque lémurienne, les âmes entrèrent pour la première fois dans l'homme constitué des trois corps que nous avons étudiés. Il faut donc remonter bien loin en arrière pour avoir la compréhension du développement qui aboutit à l'état actuel et qui résume de longues étapes évolutives. Qu'appelons-nous en occultisme, du point de vue de la science spirituelle, l'existence actuelle de l'homme ?

C'est pour nous l'état de conscience qui est le nôtre depuis le matin jusqu'au soir, tant que nous sommes éveillés. Nous percevons alors, au moyen des sens extérieurs, les objets qui nous entourent. Nous percevons alors au moyen des sens extérieurs, les objets qui nous entourent. Tandis que, pendant notre sommeil, nous ne les voyons pas. Pourquoi en est-il ainsi ? – Parce que dans les conditions actuelles d'évolution la véritable essence humaine (« Je » et corps astral) se trouve unie sur le plan physique aux corps physique et éthérique. Cette essence peut alors percevoir, entendre, voir, à l'aide des organes physiques. Quand l'homme est endormi, le « Je » et le corps astral sont détachés du monde physique et ne peuvent percevoir ce qui les entoure. Cette alternance de la veille et du sommeil ne s'est établie que lentement, progressivement. Elle n'existait pas encore à l'époque lémurienne, quand, pour la première fois, l'homme traversa une incarnation physique. Il n'était alors que durant

un temps très court de la journée uni à son corps physique. Il en résulta que la vie eut à ce moment-là un tout autre aspect. Il n'existait pas encore cet état d'inconscience totale qui est celui de l'homme pendant son sommeil, à moins qu'il ne rêve. Les hommes de l'époque lémurienne avaient tous encore une sorte de clairvoyance confuse. Pendant la nuit quand ils étaient hors du corps physique, ils percevaient le monde spirituel où ils se trouvaient, bien qu'avec moins de clarté que nous ne percevons aujourd'hui les objets physiques. Il ne faut pas comparer simplement cette perception vague au rêve actuel ; celui-ci n'est qu'un dernier vestige dégénéré de cette ancienne clairvoyance. Certes, ce qu'on percevait alors ressemblait bien aux images que nous voyons aujourd'hui en rêve ; mais ces tableaux avaient une réelle signification. Expliquons-nous sur ce point.

Quand l'homme vivait jadis dans sa conscience de veille, – une partie relativement courte de la journée, – il ne discernait les objets physiques que d'une façon vague et les voyait comme enveloppés de brume. On arriva que très lentement à voir les objets comme on les voit aujourd'hui. Les premiers rudiments des corps apparaissaient de jour comme baignés dans une buée, comme par les soirs de brouillard nous voyons les réverbères auréolés d'un halo lumineux. Et quand l'être humain s'endormait, il ne perdait pas tout à fait conscience ; mais des images lui apparaissaient, des formes, des couleurs. Un monde l'environnait à côté duquel le rêve le plus vivant n'est qu'un vague reflet. Ces tableaux exprimaient tout ce que disaient l'esprit et l'âme du monde environnant. Lorsqu'à cette époque de ses premiers pas sur terre, l'homme s'approchait par exemple d'un être nuisible, il ne le voyait pas physiquement comme nous le faisons aujourd'hui. Il n'aurait pas vu un lion comme un lion, mais comme une forme colorée qui l'aurait instinctivement averti qu'il y avait là pour lui un danger à éviter. Des images réelles de ce qui se passaient dans les âmes et les esprits qui l'entouraient étaient perçues par lui.

L'évolution se poursuivant, l'homme descendit de plus en plus dans son corps physique, y séjourna plus longtemps. Les nuits raccourcirent et les jours s'allongèrent ; à mesure que l'homme s'acclimatait à son corps physique, les images nocturnes disparaissaient, et la conscience que nous connaissons s'affermissait. Il fallait gagner cette conscience de veille qui caractérise l'existence terrestre, et cela au prix de la descente dans le corps physique. Jadis l'homme ne s'était jamais senti un être indépendant ; il était confondu dans la divinité dont il était issu. Comme la main ne fait qu'un avec l'organisme, l'homme, au temps de cette clairvoyance passée, se sentait uni au « Je » divin. Il n'aurait pas pu dire « Je suis », mais « Dieu est – et moi en lui ».

Or , une mission particulière était réservée à la Terre, après l'évolution antérieure des trois étapes préparatoires, celles de Saturne, Soleil, Lune. Il serait faux de se représenter que ces étapes planétaires aient eu la même valeur. Il ne se produit jamais dans la création divine la simple répétition de ce qui a déjà été. Toute existence planétaire a un rôle bien caractérisé. La mission de notre Terre réside en ce que des êtres doivent y produire par leur travail l'épanouissement de l'élément Amour.[1] L'Amour devra imprégner complètement la Terre quand celle-ci aura atteint le terme de son évolution. – Expliquons ce que signifient ces mots : la Terre est la planète qui a pour rôle l'évolution de l'Amour.

---

[1] Rudolf Steiner, La Science de l'Occulte, GA 13, dernier chapitre

La science spirituelle enseigne que la Terre fut précédée de l'ancienne Lune. Celle-ci eut aussi sa mission. Elle eut pour tâche d'être un Cosmos de Sagesse. Avant notre état terrestre, la planète actuelle a donc traversé l'étape de la Sagesse. Une simple réflexion logique peut vous l'indiquer. Considérez autour de vous toutes les choses de la nature ; et cela non seulement avec votre entendement, mais avec les forces de votre cœur, avec vos sentiments, et vous trouverez partout que la nature est profondément imprégnée de Sagesse. A sa base se trouve comme une sorte de substance spirituelle qui est cette Sagesse sur laquelle repose toute chose. Examinez n'importe quoi, par exemple le fémur ; vous verrez que ce n'est pas une structure grossière, mais une fine rangée de petites poutrelles ordonnées en un merveilleux échafaudage. La loi qui a permis cette construction est celle qui permet aussi de concentrer le plus de force sur le moins de matière possible, pour supporter le haut du corps. L'art de nos ingénieurs n'est pas encore capable d'édifier une structure comme celle qu'on doit à la sagesse immanente de la nature. L'homme ne pourra que plus tard acquérir une sagesse analogue et se joindre peu à peu à la Sagesse divine qui imprègne toutes choses créées ; il saura alors retrouver par lui-même les trésors que la sagesse a enfermés dans la Terre. Ainsi que la Lune a eu cette mission de déposer la Sagesse dans le monde, la Terre a pour but d'élaborer l'Amour. Avant l'ancienne Lune, les choses ne contenaient aucunement cette sagesse ; il a fallu toute l'évolution lunaire pour les en pénétrer, les régler. Quand la Lune eut terminé son évolution, tout fut saturé de Sagesse.

Quand à la *sagesse intérieure*, c'est par l'homme par le « Je » qu'elle pénètre sur Terre ; mais elle doit encore être développée. Comme la Sagesse développée sur la Lune peut maintenant vivre dans les choses, ainsi maintenant se développe l'Amour. Il est apparu tout d'abord sous la forme la plus basse, la plus sensuelle ; mais au cours de l'existence terrestre, il se spiritualise progressivement, et à la fin de l'évolution terrestre l'existence entière sera pénétrée d'amour, si les hommes ont su remplir leur mission. La Terre pourra passer alors à l'étape suivante que nous appelons Jupiter. Sur Jupiter, les humains sentiront la force de l'amour rayonner de tout ce qui existera. Ce sera le résultat de leur travail durant l'existence terrestre. L'amour sera pour ainsi dire assimilé à toutes choses, comme le sont aujourd'hui les lois de la sagesse. Le grand Amour universel qui a commencé son existence avec la Terre pénétrera tout.

La science matérialiste ne croit pas à la Sagesse cosmique ; elle ne croit qu'à la sagesse de l'homme. Si vous considériez sans parti pris le cours de l'évolution, vous verriez que la Sagesse cosmique en était pourtant dès le début de la Terre au point de perfection que la sagesse humaine n'atteindra qu'à la fin. Au temps où l'on mettait plus de précision dans les termes que l'on ne le fait aujourd'hui, sagesse ne signifiait jamais quelque chose d'humain. La sagesse subjective de l'homme s'appelait intelligence, par opposition à la Sagesse cosmique. Nous ne nous rendons pas compte que ce que nous découvrons au cours de la vie terrestre, les entités divines l'ont acquis déjà durant l'existence lunaire, et l'ont incorporé à la terre. En voici un exemple :

On enseigne aux enfants que l'invention du papier a fait accomplir un grand progrès à l'évolution. Or, depuis des milliers d'années, les guêpes fabriquent du papier. En effet, la substance qui sert à la construction de leur nid est exactement celle du papier, et se fabrique de la même manière, sauf que c'est alors un processus vital. L'esprit des guêpes, leur âme-groupe, qui est une partie de la substance divine, fut

l'inventeur du papier bien avant l'homme. C'est ainsi qu'à tâtons, l'homme retrouve les traces de la sagesse du monde. En principe, tout ce que l'homme découvre se trouve déjà dans la nature ; mais ce qu'il donnera véritablement à la Terre, c'est l'amour, cette force qui doit évoluer depuis les formes les plus grossières jusqu'aux plus spirituelles. Telle est la tâche de l'évolution terrestre. La Terre est le Cosmos de l'Amour.

Qu'est-ce qui est donc nécessaire à l'amour ? Que faut-il pour qu'un être puisse en aimer un autre ? – Il faut que cet être ait pleine conscience de lui-même, qu'il soit indépendant. Aucun être ne peut en aimer un autre au sens total du mot s'il ne fait pas de lui même un don libre à autrui. Ma main n'aime pas mon organisme. Seul un être indépendant de l'être aimé peut ressentir l'attrait de l'amour ? Que faut-il pour qu'un être puisse en aimer un autre ? – Il faut que cet être ait pleine conscience de lui-même, qu'il soit indépendant. Aucun être ne peut en aimer un autre au sens total du mot s'il ne fait pas de lui un don libre à autrui. Ma main n'aime pas mon organisme. Seul un être indépendant de l'être aimé peut ressentir l'attrait de l'amour. Il fallait pour cela que l'homme devînt un individu, et dans ce but le « Je » devait pénétrer au sein des corps physique, éthérique et astral. Vous comprenez par là pourquoi l'ésotérisme chrétien enseigne que, de même que d'autres forces ont été données par les dieux durant l'existence lunaire, l'amour pénètre l'évolution terrestre ; vous comprenez aussi pourquoi le porteur de l'amour ne peut être qu'un « Je » indépendant.

Mais l'homme ne se prépare que lentement à toutes choses ; il n'a conquis que graduellement son état de conscience actuel. Supposons qu'il ait plongé dans son corps physique dès les anciens temps lémuriens ; il aurait dès lors perçu la réalité extérieure. Mais la rapidité de cette évolution n'eut pas permis à l'amour de s'implanter en lui.

Il dut être amené peu à peu à sa mission terrestre, alors qu'il n'avait pas encore la pleine conscience de soi, et qu'il ne pouvait distinguer comme il le fait aujourd'hui le monde qui l'entoure ; c'est dans une conscience obscure qu'il reçut le premier enseignement de sa mission d'amour. Aussi nous voyons que durant tout le temps où l'homme posséda l'ancienne clairvoyance de rêve, l'amour descendit en lui dans un état ténébreux qui n'avait pas encore atteint la pleine conscience de soi.

Représentons-nous bien cet homme d'autrefois : lorsqu'il s'endort, il n'y a pas de transition brusque de la veille au sommeil. Il surgit des images vivantes qui le font vivre durant la nuit dans le monde spirituel. L'esprit divin lui verse alors goutte à goutte, dans cet état d'obscure conscience, les premières impulsions de l'amour. C'est pendant le sommeil qu'il en a la révélation tout d'abord. Le Dieu qui apporte sur terre la véritable mission terrestre s'est manifesté d'abord dans cet état nocturne de clairvoyance obscure, avant de se révéler à la claire conscience de veille. Ensuite, lentement, progressivement, viennent les temps où l'homme demeure de moins en moins longtemps dans cet état d'obscure clairvoyance ; la conscience de veille s'allonge, l'auréole qui baigne les choses diminue, laissant s'accuser des contours plus nets. Auparavant, le Soleil, la Lune, apparaissaient entourés d'un grand halo. Lentement le regard se précise, les objets se délimitent. Pendant que le Soleil éclaire la Terre, et lui révèle par la lumière visible toute la vie terrestre des minéraux, des plantes, des animaux, l'homme éprouve la sensation de voir Dieu se manifester autour de lui.

Ce que l'on peut voir ainsi dans la claire conscience du jour, qu'est-ce donc, au sens de l'ésotérisme chrétien ? C'est la révélation matérielle de l'esprit qui vit en nous. Quand vous tournez votre regard vers le Soleil ou vers les objets terrestres, c'est une révélation du divin que vous contemplez. Ce divin, cet invisible, qui parle derrière tout ce monde visible, l'ésotérisme chrétien l'appelle le Logos, le Verbe.

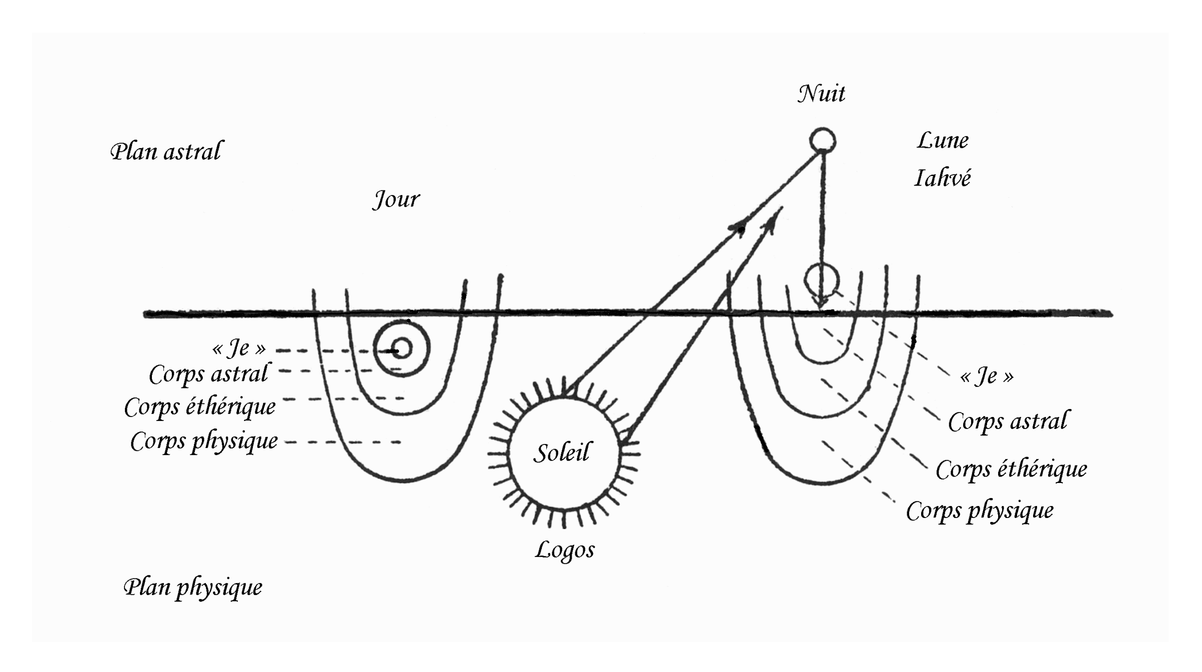
Aussi vrai que la suprême conquête de l'homme est la parole, il est vrai que le règne animal, le règne végétal, le règne minéral sont tous issus du Logos. Tout est une incarnation du Logos, et de même que votre âme règne invisiblement en vous et s'est formé un corps pour s'exprimer extérieurement, ainsi dans le monde tout élément spirituel se crée le corps physique par lequel il s'exprime. Où donc est le corps physique du Logos dont parle l'Évangile selon Jean ? Sous sa forme la plus pure, il vit dans la lumière extérieure du Soleil. Celle-ci n'est pas seulement de la lumière matérielle, mais elle est aussi le vêtement du Logos, comme votre corps physique est le vêtement de votre âme. Si vous aviez le même point de vue à l'égard d'un être humain qu'on a en général à l'égard du Soleil, vous ne connaîtriez pas grand chose de cet être. Vous n'admettriez ni sa pensée, ni ses sentiments, ni ses volontés, mais uniquement son corps physique. Pour pénétrer jusqu'au principe spirituel de la lumière solaire, il faut la considérer comme on le fait d'un être humain qu'on cherche à comprendre d'après son aspect extérieur. La lumière solaire est au Logos ce que votre corps est à votre âme. Par elle, une force spirituelle se déverse sur la Terre. Si nous sommes capables de saisir cette force, qui est non le corps du Soleil, mais l'esprit du Soleil, nous voyons en elle l'amour qui se déverse sur la Terre. La lumière physique n'apporte pas seulement aux plantes la vie, si bien qu'elles périraient si cette lumière n'agissait pas sur elles ; la lumière physique du Soleil déverse avec elle l'amour ardent de la divinité sur terre ; et les hommes sont là pour recueillir cet amour et y répondre. Mais ils ne peuvent le faire qu'en devenant des êtres conscients. Alors seulement ils peuvent répondre à l'amour.

Quand la vie du jour commença à s'allonger, à l'époque lémurienne, les hommes ne pouvaient pas encore percevoir la lumière ; celle-ci brilla dans les ténèbres, mais les ténèbres ne pouvaient pas encore la saisir ; et si cette lumière qui était en même temps l'amour du Logos n'avait pas été révélée aux hommes autrement qu'aux heures de jour, ils n'auraient eu aucun moyen de saisir cette lumière d'amour. Cependant dans l'obscure clairvoyance de rêve, l'amour pénétra en eux. Plongeons de ce point de vue nos regards dans l'un des grands mystères de l'existence.

Il faut se rendre compte que l'amour a influencé inconsciemment l'homme et l'a préparé intérieurement à sa mission de veille. De nos jours, la Terre est éclairée par le Soleil. Ce Soleil lui-même est occupé par des êtres supérieurs à l'homme. La mission d'un habitant de la Terre, c'est de s'assimiler l'amour pendant l'époque terrestre. Celle d'un habitant du Soleil, c'est d'éveiller l'amour sur Terre, pendant cette même époque, de donner l'amour. La mission des habitants de la Terre ne pourrait s'accomplir si les habitants du Soleil n'envoyaient pas dans les rayons solaires le fruit de leur sagesse. Cette sagesse déversée sur la Terre permet à l'amour d'y germer. C'est là une vérité, un fait. Les êtres qui peuvent ainsi allumer l'amour, ont le Soleil pour champ d'activité. Lorsque la Lune eut terminé son évolution, ces êtres étaient au nombre de sept. Nous abordons ici un profond mystère de la science occulte.

Sept entités de lumière purent donc se développer sur le Soleil et être en même temps les dispensateurs de l'amour. Mais six d'entre eux seulement s'y établirent ; et la lumière que le Soleil nous envoie physiquement contient la force de leur esprit. Le septième se sépara de ces six esprits de lumière, ou Elohim, dont parle la Bible, et fixa sa demeure non sur le Soleil, mais sur la Lune. Cet esprit unique renonça pour ainsi dire librement à l'existence solaire ; c'est lui que l'ancien Testament appelle Iahvé ou Jéhovah.[1] C'est lui qui dirigea de la Lune la sagesse sur Terre et qui prépara les âmes à l'amour. Suivez à présent ce mystère révélé dans ces choses.

La nuit appartient à la Lune, et elle lui appartenait dans une mesure bien plus grande encore quand l'homme ne pouvait pas encore recevoir du Soleil la force de l'amour. Ce qu'il recevait alors, c'était la force de la sagesse reflétée dans la lumière lunaire. Il la recevait dans sa conscience nocturne. C'est pourquoi Iahvé peut être appelé le régent de la nuit ; il prépara l'homme à l'amour qui devait naître plus tard durant la pleine conscience du jour. Les corps célestes, le Soleil d'une part, et de l'autre la Lune, ne sont que le symbole de ces faits spirituels. (voir dessin ci-contre)



Ce dessin est l'indication schématique de l'état de l'homme pendant la veille, alors que le « Je » et le corps astral sont unis aux corps physique et au corps éthérique ; du dehors, l'être entier de l'homme est éclairé par le Soleil. Pendant la nuit, qui était alors beaucoup plus longue et plus agissante, le corps astral et le « Je » sont détachés des corps physique et éthérique. Le « Je » est entièrement dans le monde astral. Le corps astral est envoyé du dehors vers le corps physique, mais il repose encore au sein des forces divines. Le Soleil n'éclaire pas directement le corps astral et peut éveiller en lui la force de l'amour. Sa lumière n'arrive que reflétée par la Lune, par Iahvé ou Jéhovah. Ce dessin pourra vous révéler, si vous méditez sur lui, quelles profondes vérités s'y expriment, et vous faire ressentir comment, pendant la nuit, Iahvé a jadis fait pénétrer dans l'homme la force de l'amour d'une manière inconsciente, le

[1] Rudolf Steiner, Les Mystères de la Genèse, GA 122

préparant ainsi à ressentir par lui-même le Logos. Comment l'homme y parvint-il ? C'est là l'autre face du mystère que nous allons étudier maintenant.

Pour que l'homme puisse devenir sur Terre un porteur conscient de l'amour, il lui fallait un guide, un maître durant la claire conscience de veille. Si l'amour avait été implanté en lui à l'état nocturne, il fallait qu'en toute objectivité l'homme rencontre extérieurement, physiquement, l'expression de l'amour. Cette rencontre n'était possible que si l'amour divin, le Logos, prenait corps sur Terre, se faisait chair, afin que l'homme puisse le percevoir avec ses sens.

Le chemin de l'humanité s'engageant dans le champ des perceptions sensibles, le Logos dut lui-même se rendre sensible et apparaître dans un corps de chair. C'est ce qui arriva quand le Christ s'incarna. Les forces des six Elohim, du Logos, s'incarnèrent alors en Jésus de Nazareth. Le Dieu se révéla sur Terre à la conscience sensible comme un être vivant, concret, une forme corporelle, un objet de perception. L'entité qui descend dans le corps de Jésus au début de notre ère est véritablement bien l'incarnation des six Elohim. ; le septième le Dieu Iahvé, n'a fait que les précéder, les annonçant en quelque sorte. Et cette figure unique de Jésus de Nazareth en qui s'est incarné le Christ ou Logos, apporte jusque dans la vie humaine, dans l'histoire même de l'humanité, la force qui n'avait fait jusqu'alors que se déverser sur Terre à travers la lumière solaire.[1]

« Le Verbe s'est fait chair ! » Voilà le fait auquel l'Évangile selon Jean attache la plus grande valeur. Et celui qui écrivit cet évangile devait insister avant tout sur ce fait. Car une chose est certaine : quand quelques disciples initiés du Christ l'eurent compris, il en vint d'autres qui ne purent en saisir toute la portée. Certes ils comprenaient que l'esprit était la base de toute substance, mais ce qu'ils ne pouvaient saisir, c'est que dans un seul et même être humain, le Logos lui-même se soit incorporé pour le monde physique. C'est ce qui distingue la Gnose des premiers siècles chrétiens du véritable christianisme ésotérique. L'auteur de l'Évangile selon Jean affirme avec force : « Non, il ne faut pas considérer le Christ comme un être qui demeure supra-sensible, invisible, derrière toute substance ; il faut s'attacher au fait que le Verbe s'est fait chair et a demeuré parmi nous.» Voilà la nuance qui existe entre le christianisme ésotérique et la Gnose primitive. Celle-ci connaît aussi bien le Christ que le christianisme ésotérique, mais voit en lui seulement l'entité spirituelle, et en Jésus de Nazareth tout au plus une expression apparentée à cette entité. Elle en reste au Christ demeurant invisible. Par contre, le christianisme ésotérique a toujours été celui de l'Évangile selon Jean qui se fonde solidement sur cette parole : « Et le Verbe s'est fait chair, et il a demeuré parmi nous. » Celui qui vint dans le monde visible fut une véritable incarnation des six Elohim du Logos !

La mission de la terre n'a donc commencé à se réaliser qu'avec les événements de Palestine. Tout ce qui les précède n'a été qu'une préparation. Comment le Christ qui vécut dans le corps de Jésus de Nazareth se désigne-t-il lui-même ?

Celui qui apporte et vivifie l'être intérieur et libre de l'homme. Résumons cet enseignement vivant du Christ en quelques phrases lapidaires. La Terre a pour but de donner à l'homme la pleine conscience de soi, le *Je suis*. Tout ce qui fut auparavant en a été la préparation, et le Christ a donné l'impulsion nécessaire pour que chaque être

---

[1] Rudolf Steiner, L'Évangile de Jean dans ses rapports avec les trois autres évangiles, GA 112, Kassel 1909 – 3e et 13e conférence. Voir aussi : De Jésus au Christ, 10e conférence, GA 131

humain puisse arriver à ce *Je suis*. De lui part la puissante impulsion qui fait accomplir à la Terre son plus grand progrès. On le ressent en comparant le christianisme avec ce qu'enseigne l'ancien Testament. Dans celui-ci, l'homme ne ressent pas encore le *Je suis* dans son être propre. Il conserve encore un reste de l'ancienne conscience de rêve, du temps où l'homme se sentait pas comme un « Je », mais comme une partie de l'entité divine, ainsi que l'animal est aujourd'hui une partie de son âme-groupe. Les hommes ont commencé aussi par une âme-groupe et ont évolué vers l'existence individuelle où le *Je suis* est ressenti par chacun. Le Christ est la force qui a conduit les hommes à cette conscience libre du *Je suis*. Saisissons le fait dans toute sa signification intérieure.

Au temps de l'ancien Testament, on ne se sentait pas encore isolé dans sa personnalité. On faisait partie du peuple juif et ce qu'on ressentait, c'était le « Je » du peuple. Un chrétien ressent le *Je suis* ; l'ancien Hébreu avait l'impression d'être un membre de tout son peuple, de vivre dans l'âme-groupe. Il exprimait ceci en disant : Ma conscience remonte jusqu'au Père de tout le peuple, jusqu'à Abraham. Le Père Abraham et moi sommes Un. Un « Je » commun nous englobe tous, et je ne me sens reposer dans l'esprit universel que quand je me perçois au sein de l'esprit de mon peuple. Dans mes veines coule le même sang que dans les veines du père Abraham.

Or le Christ Jésus vient et dit à ses disciples, à ses plus proches initiés : « Jusqu'à présent les hommes n'ont jugé que selon la chair, selon la consanguinité ; ils en ont tiré l'impression d'appartenir à une communauté invisible ; mais vous, vous devez croire à une communauté bien plus spirituelle que celle de la consanguinité. Vous devez croire à un Père spirituel en qui le « Je » ait ses racines, et qui est plus spirituel que l'âme-groupe unissant le peuple juif. Vous devez croire à ce qui repose en moi ainsi qu'en tout homme qui n'est pas uni seulement avec Abraham, mais avec la base divine du monde ! ». C'est pourquoi le Christ insiste sur ce fait : avant que le Père Abraham ne fût, était le *Je suis*. Mon « Je » primordial ne remonte pas seulement au principe paternel. Il est uni avec ce qui anime le Cosmos tout entier ; jusque là s'étend mon esprit : « Moi et le Père , nous sommes Un ! » Voilà le mot essentiel qu'il faut retenir. On comprendra alors le progrès que fit l'évolution humaine sous l'influence du Christ Jésus, qui a vivifié le *Je suis*.

Essayons maintenant d'entendre ce que disaient les initiés les plus proches du Christ, comment ils traduisaient les vérités qui se révélaient à eux. Ils disaient : Il n'a existé jusqu'à présent aucun être humain physique qui pût soutenir ce nom du *Je suis*, nul si ce n'est celui qui en révéla la signification. C'est pourquoi ils firent du *Je suis* le nom même du Christ. C'est dans ce nom qu'ils se sentaient unis entre eux. Et c'est dans ce sens qu'il faut comprendre les chapitres essentiels de l'Évangile selon Jean. Lisez celui qui contient cette parole : Je suis la Lumière du monde : et prenez cette parole tout à fait littéralement. Qu'est-ce que le *Je suis* qui s'incarne pour la première fois ? Il est identique à ce qui rayonne sur la Terre dans la lumière du Soleil. Dans tout le chapitre VIII, à partir du 12e verset, vous trouverez exprimées ces vérités profondes concernant le sens du *Je suis*. Il faut lire en ayant conscience que le *Je suis* était le *nom* qui unissaient les initiés. Et l'on comprend quelque chose qui peut s'exprimer ainsi : « Ce que *Je suis* peut dire de lui-même, c'est qu'il est la force de la lumière du monde ; et qui me suit verra en pleine et lumineuse conscience de veille ce que ne voient pas ceux qui marchent dans les ténèbres. »

Mais ceux qui restaient attachés aux vieilles croyances, d'après lesquelles la lumière de l'amour ne peut être déposée dans l'homme que durant la conscience nocturne, ceux qui sont appelés les « Pharisiens », lui répondaient : Tu en appelles à ton *Je suis* ; mais nous nous en appelons à notre père Abraham. C'est là que nous sentons la force qui nous donne une conscience d'exister ; nous nous sentons forts quand nous nous plongeons dans le « Je » commun qui remonte jusqu'au père Abraham.

« Jésus dit : Quand on parle du « Je » au sens où j'en parle, alors le témoignage est véritable, car je sais que ce « Je » vient du Père, du principe originel commun à tout l'univers et auquel l'univers retourne. »

Et au verset 15 vient cette phrase importante qu'il faut traduire ainsi littéralement :

« Vous jugez de toute chose selon la chair. Mais moi mon jugement ne repose pas sur la nullité qui est dans la chair. Et quand je juge, mon jugement est véritable. Car alors le « Je », le *Je suis*, n'est pas seul. Il est uni au Père d'où il est issu. »

Tel est le sens de ce passage. Vous voyez que partout il fait allusion au Père commun, et que cette parole : Avant que le Père Abraham fût, était le *Je suis*, contient la quintessence vivante de l'enseignement du Christ.

Nous avons pénétré aujourd'hui dans les paroles de l'Évangile selon Jean plus que nous n'aurions pu le faire si j'en était resté à l'interprétation extérieure. Nous les avons vu naître de la sagesse spirituelle en les étudiant dans leur sens profond. Plus nous comprendrons ces mots qui sont comme les racines de l'évangile, plus nous projetterons sur l'évangile lui-même de lumière et de clarté.

Considérez tout ce qui précède comme appartenant aux enseignements qui se donnaient dans l'École d'ésotérisme chrétien. L'auteur de l'Évangile selon Jean les a consignés dans un écrit pour les transmettre à ceux qui viendraient et chercheraient sincèrement à en pénétrer le sens.

IV

La résurrection de Lazare
Hambourg, le 22 mai 1908

De tout ce qui précède, il ressort que l'on peut retrouver dans l'Évangile selon Jean les vérités les plus profondes de la science spirituelle, mais à condition que l'on sache reconnaître la valeur de chaque terme employé par cet évangile. Lorsqu'il s'agit d'un document religieux, il est essentiel en effet de comprendre dans toute sa portée le sens véritable des mots. Nous allons montrer encore par quelques exemples combien *chacun* des détails de ce texte a une signification profonde. Il ne s'agit pas seulement d'analyser telle ou telle phrase ; il faut encore tenir compte de la construction et de la composition de ce document. De nous jours, on n'a plus guère de sens pour ces choses. Et pourtant les œuvres des anciens auteurs contiennent infiniment plus de structure intérieure, de composition qu'on ne le croit. Rappelez-vous ce poème relativement récent, la *Divine Comédie* de Dante, et étudiez-en la construction architecturale ; vous verrez qu'elle est fondée sur le nombre trois ; en outre chaque partie se termine sur le mot : étoiles. Ceci n'est qu'un exemple de la manière dont les vieux auteurs construisaient leurs œuvres. Dans les documents religieux principalement, il ne faut jamais perdre de vue cette construction, car elle peut dans certains cas avoir une très grande signification. Il faut savoir la trouver.

Vers la fin du chapitre X de l'Évangile selon Jean, au verset 41, il est dit :

> « Et il vint à lui beaucoup de gens qui disaient :
> « Jean n'a fait aucun signe, mais tout ce que Jean
> « a dit de celui-ci était vrai. »

Nous trouvons ici la confirmation que le témoignage de Jean au sujet du Christ était véridique. Et à la fin de cet évangile, au chapitre XXI, verset 24, il est dit :

> « C'est ce même disciple qui rend témoignage de
> « ces chose, et qui les a écrites, et nous savons que
> « son témoignage est véritable. »

De semblables coïncidences signifient toujours quelque chose dans les anciens écrits, et recouvrent un fait important.

Un de ces faits, qui donne la clé de tout l'Évangile selon Jean, a une importance capitale. Les paroles qui confirment la véracité du témoignage, sont immédiatement suivies du chapitre qui raconte la résurrection de Lazare. Ce chapitre divise l'évangile en deux parties. Les mots qui terminent la première partie indiquent que le témoignage de Jean-Baptiste s'applique à tout ce qui a été dit précédemment au sujet du Christ Jésus. Et les paroles qui terminent l'évangile tout entier soulignent que pour tout ce qui suit la résurrection de Lazare, le témoignage qui doit compter est celui du disciple dont il a souvent été dit que « le maître l'aimait ». Quelle est donc la signification de cette résurrection de Lazare ?

Rappelez-vous la phrase en apparence énigmatique, qui suit le récit de la résurrection ; et représentez-vous bien la situation. Le Christ Jésus accomplit ce qu'on appelle généralement un miracle, ce que lui-même appelle un « signe ». Suivent plusieurs phrases qui signifient : « Cet homme fait beaucoup de signes », et d'autres qui indiquent que les accusateurs ne veulent avoir aucune relation avec lui à cause de ces signes. Si vous lisez ces mots, dont j'ai parlé ailleurs, [1] vous vous demanderez nécessairement ce qu'ils signifient. Pourquoi la résurrection de Lazare soulève-t-elle des adversaires au Christ Jésus ? Pourquoi déclenche-t-elle la persécution ? – Quiconque sait lire ces mots comprend qu'ils recèlent un mystère profond qui n'est autre que la révélation du véritable auteur de l'Évangile selon Jean. Mais pour que nous puissions le comprendre, il faut que nous jetions un coup d'œil sur ce qu'on appelle l' « initiation » dans les anciens mystères. En quoi consistait cette initiation ?

Par elle, on pouvait accomplir certaines expériences dans le monde spirituel. Ceux qui avaient été reconnus mûrs pour l'initiation étaient instruits dans les mystères. Ces mystères ont existé partout, en Grèce, en Chaldée, en Égypte, aux Indes. Les hommes qui étaient destinés à l'initiation étaient instruits pendant longtemps des connaissances qui ne nous sont point étrangères ; car ce sont à peu près celles que donne aujourd'hui publiquement la science spirituelle. Quand cette instruction était jugée suffisante, elle était suivie de certaines expériences qui ouvraient au néophyte la voie des visions personnelles. Mais jadis il fallait, pour en arriver là, que le corps physique, le corps éthérique et le corps astral soient mis dans des conditions tout à faut particulières. L'initiateur plongeait alors le néophyte pendant trois jours et demi dans un état semblable à la mort. Et pour la raison suivante :

Lorsque nous dormons, au degré actuel de notre évolution, le « Je » et le corps astral sont séparés des corps physique et éthérique. Nous ne pouvons percevoir autour de nous aucun des événements spirituels qui se passent parce que notre corps astral n'est pas encore doué des organes qui lui permettraient de les percevoir. Ce n'est que lorsque le « Je » et le corps astral réintègrent les enveloppes physique et éthérique, se servent des yeux et des oreilles physiques, que nous pouvons percevoir de nouveau le monde qui nous entoure. Ceux qui se préparaient à l'initiation devenaient capables, par suite de leur entraînement, de développer les organes spirituels du corps astral. Quand ils en étaient arrivés là, l'action essentielle était alors que toutes les perceptions du corps astral puissent s'imprimer ensuite dans le corps éthérique comme un cachet dans la cire. Ainsi, se préparer à l'initiation, c'était passer par un certain entraînement intérieur qui transformait l'organisation du corps astral. Il fut un temps où le corps physique ne possédait, lui non plus, pas d'yeux ni d'oreilles ; il n'y avait à leur place que des organes insensibles, - comme c'est le cas chez certains animaux qui, n'ayant jamais été exposés à la lumière, n'ont pas d'yeux. La lumière forme l'œil, le son forme l'oreille. L'activité qu'on déploie dans la méditation, la concentration, en un mot les expériences intérieures, agit comme la lumière sur l'œil, comme le son sur l'oreille. Elle transforme le corps astral et des organes se développent qui permettent d'avoir des perceptions astrales. Mais ils n'ont pas encore de racine dans le corps éthérique. Pour que ces prolongements y apparaissent, il faut tout d'abord que sur ce corps s'imprime ce qui est apparu dans le corps astral. Or, la chose n'est pas possible tant que le corps éthérique reste étroitement lié au corps physique. Il s'agissait donc

---

[1] Rudolf Steiner, Mystères chrétiens, mystères antiques, chap. VIII.

autrefois de l'en dégager. Pendant les trois jours et demi où le corps éthérique était comme retiré du corps physique, il se gravait en lui tout ce qui avait été perçu par le corps astral. L'homme vivait d'une expérience purement spirituelle. Quand l'initiateur le rappelait dans le corps physique, il rapportait un témoignage personnel de ce qui se passe dans ce monde.

Or, c'est précisément ce procédé que l'apparition du Christ Jésus sur la terre a rendu inutile. Désormais ce sommeil semblable à la mort, qui durait trois jours et demi, peut être remplacé par la force qui émane du Christ. Et le corps astral peut aujourd'hui imprimer au corps éthérique les impressions qu'il a ressenties, alors même que celui-ci est lié au corps physique. Mais il fallait pour cela que le Christ Jésus vint sur terre. Auparavant, les hommes n'étaient pas assez développés pour que le fruit de la méditation et de la concentration puisse s'imprimer dans le corps éthérique, si l'on ne procédait pas comme nous venons de l'expliquer. Mainte et mainte fois, ce procédé eut lieu dans les anciens mystères. L'initiateur plongeait dans un sommeil pareil à la mort le disciple qui était ensuite conduit dans les mondes supérieurs, puis, rappelé par le prêtre dans son corps physique ; il était alors devenu, par expérience personnelle un témoin des mondes spirituels. [1]

L'initiation se passait toujours dans le plus profond secret, à l'insu du monde extérieur. Nous parlerons encore des forces par lesquelles le Christ Jésus put fonder ce qui allait remplacer l'ancienne initiation. Il fallait mettre un terme à cet ancien procédé, mais une transition était nécessaire entre les temps passés et les temps nouveaux. Il fallait que quelqu'un soit initié à l'ésotérisme chrétien, mais encore selon la tradition. Seul le Christ Jésus pouvait faire cela, et c'est ainsi qu'il initia celui qui est appelé Lazare. «Cette maladie n'est pas mortelle », est-il dit. C'est le sommeil des trois jours et demi ; l'indication est nette.

Bien que très voilée, on retrouve ici la description d'une initiation. L'individualité de Lazare devait être initiée de manière à devenir un témoin des mondes spirituels. Nous trouvons ici un mot qui a une grande signification dans le langage des mystères. On dit que « le Seigneur aimait Lazare ». Dans la langue des mystères, « aimer » exprime le rapport de l'élève au maître. « Celui que le Seigneur aimait », c'est le disciple le plus intime, le disciple initié. Le Seigneur a initié Lazare qui, initié, sort du tombeau, du lieu d'initiation. Et Jean, ou plutôt l'auteur de l'Évangile selon Jean (car le nom de Jean ne figure nulle part) est toujours appelé ensuite « le disciple que le Seigneur aimait » ; ce disciple aimé, c'est Lazare ressuscité. L'auteur de l'Évangile selon Jean veut donc veut donc faire comprendre : « Ce que je dis là, je le dis par la vertu de l'initiation que le Seigneur lui-même m'a conférée ! ».

C'est pourquoi il distingue nettement ce qui s'est passé *avant* la résurrection de Lazare de ce qui s'est passé *après*. Avant la résurrection, c'est le témoignage d'un ancien initié qui est rapporté, d'un homme qui s'est élevé très haut dans la connaissance de l'esprit, et il insiste sur ce fait que son témoignage est véritable. « Quant à ce qu'il faut dire des choses les plus profondes, du mystère de Palestine, c'est moi même qui en parle, « Je », le ressuscité ; mais je n'ai pu en parler qu'après être ressuscité ! » La première partie de l'évangile est le témoignage de l'*ancien* Jean, la deuxième celui du *nouveau* Jean que le Seigneur lui-même initia. C'est Lazare, c'est

---

[1] Rudolf Steiner, L'Évangile de Jean dans ses rapports avec les trois autres évangiles, GA 112, Kassel 1909, 7[e] conférence – et Mystère chrétiens, mystères antiques.

lui. Maintenant seulement nous saisissons le sens véritable de ce chapitre, et de ce que Jean a voulu dire : J'en appelle au témoignage de mes perceptions suprasensibles, de mes connaissances spirituelles. Ce n'est pas dans le monde physique que j'ai vu ce que je décris, mais dans le monde spirituel où j'ai pénétré grâce à l'initiation que me conféra le Seigneur.

La description du Christ Jésus donnée par les deux premiers chapitres se rapporte donc à la connaissance que pouvait avoir celui qui n'avait pas encore été initié par le Christ.

Mais vous pouvez vous dire : N'y a-t-il pourtant pas, au début de l'évangile, les paroles profondes qui décrivent le Christ comme le Logos incarné, la lumière du monde ? Il n'y a rien d'étonnant à cela. Le Christ qui devait apparaître dans les destinées de la Terre n'était pas inconnu dans les anciens mystères. Tous parlaient de Celui qui allait venir. C'est pourquoi les anciens initiés s'appellent des « prophètes », car ils ont prédit ce qui devait arriver. C'était le but des initiations, de procurer la vision claire de l'entité du Christ qui allait se révéler aux hommes. Jean-Baptiste avait des connaissances spirituelles qui lui révélaient déjà la vérité, et il put prophétiser que celui dont les mystères avaient parlé se trouvait en ce Jésus-Christ qui était là devant lui. Nous le comprendrons mieux encore, ainsi que le rôle de Jean-Baptiste par rapport au Christ, si nous répondons d'abord à deux questions.

Quelle est la place de Jean-Baptiste à son époque ? Et en second lieu : Comment s'expliquent certains faits du début de l'évangile ?

Qui est en réalité le Baptiste ? C'est un homme qui, comme tous ceux qui avaient en une certaine mesure passé par une initiation, avait été instruit du Christ qui devait venir. Mais il est le seul à reconnaître en face de Jésus-Christ, que c'est Lui. Or, ceux qui sont appelés les Pharisiens voient en Jésus-Christ un homme qui combat leurs antiques principes d'initiation, ce que leur esprit conservateur ne peut admettre, car ils veulent conserver à tout prix ces anciens principes. Ils présentent cette contradiction de parler sans cesse du Christ qui doit venir et de ne jamais fixer un temps pour cette apparition. C'est pourquoi ils ne voient fatalement dans l'initiation de Lazare qu'une violation des antiques traditions. « Cet homme fait beaucoup de miracles ; nous ne pouvons avoir aucun rapport avec lui ! » D'après eux, il a trahi les mystères, il a rendu public ce qui devait rester dans les profondeurs secrètes des mystères. On comprend qu'ils voient là une raison d'accuser le Christ et c'est pourquoi un revirement se produit et la persécution commence.

Comment Jean-Baptiste nous apparaît-il dans les premiers chapitres de l'Évangile selon Jean ?

D'abord comme un homme qui connaît à fond les vérités des mystères concernant le Christ qui doit venir ; il les connaît si bien que l'auteur de l'Évangile selon Jean lui-même peut répéter ce que le Baptiste a pu déjà savoir, ce dont il a acquis la conviction d'une manière que nous étudierons par la suite.

Nous avons vu ce que signifient les tout premiers mots de l'évangile. Voyons maintenant ce qui est dit de Jean-Baptiste lui-même. Mais tâchons de traduire aussi exactement que possible. Nous n'avions vu jusqu'ici que les premiers mots.

> « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et un Dieu était le Verbe.
>
> Celui-ci était au commencement en Dieu.

> Tout a été fait par lui, et rien de ce qui a été fait n'a été fait autrement que par lui.
> En lui était la Vie, et la Vie devint la lumière des hommes.
> Et la lumière brillait dans les ténèbres, mais les ténèbres ne l'ont point comprise.
> Il y eu un homme envoyé de Dieu, dont le nom était Jean. Il vint pour être témoin, pour rendre témoignage de la lumière, et que tous puissent croire par lui.
> Il n'était pas la lumière, mais un témoin de la lumière, car la vraie lumière qui éclaire tous les hommes devait venir dans le monde.
> Le Verbe était dans le monde, et le monde a été fait par lui, mais le monde ne l'a pas reconnu. Il est venu en tout homme (jusqu'au « Je » des hommes) mais ils ne l'ont pas reçu.
> Mais ceux qui l'ont reçu ont pu manifester par lui qu'ils sont des enfants de Dieu. ceux qui sont confiés à son nom ne sont pas nés du sang ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu.
> Et le Verbe s'est fait chair, et a demeuré parmi nous, et nous avons entendu sa doctrine, la doctrine du seul Fils du Père, plein de grâce et de vérité.
> Jean rend témoignage pour lui et annonce clairement : Voici celui dont j'ai dit : Après moi viendra celui qui fut avant moi. Car il m'a précédé.
> Car, de sa plénitude, nous avons reçu grâce sur grâce.
> Car la loi a été donnée à Moïse. Mais la grâce et la vérité sont venues de Jésus-Christ.
> Personne jusqu'à présent n'a vu Dieu de ses yeux.
> Le Fils unique qui était dans le sein du Père cosmique, c'est lui qui nous guide vers cette vision. »

Tels sont les mots qui rendent à peu près le sens de ces premières phrases de l'Évangile selon Jean. Avant d'en aborder l'explication, il nous reste à considérer un point. Que dit Jean de lui-même ? Vous vous souvenez qu'on lui envoie des prêtres et des lévites pour lui demander qui il est. Nous comprendrons mieux les paroles du début de l'évangile quand nous verrons ce que Jean dit de lui-même. Pourquoi se nomme-t-il « la voix qui appelle dans la solitude » ?

Nous savons que la véritable mission de la Terre, au sein de l'évolution, c'est l'amour, mais un amour né du libre don d'hommes conscients d'eux-mêmes. Or, l'homme n'acquiert que peu à peu la conscience de son « Je ». L'animal n'a pas encore de « Je » individuel. Si un lion pouvait parler et dire « Je », il n'exprimerait pas par là un animal séparé, mais le moi-groupe de tous les lions. La grande supériorité de l'homme sur les âmes-groupes animales, de nature astrale, c'est que le « Je » de l'homme est individuel ; mais celui-ci ne se développe que lentement. L'homme a commencé lui aussi par un moi-groupe, un « Je » qui appartenait à une collectivité humaine.

Si nous reculons jusqu'aux anciennes peuplades, aux anciennes races, nous trouvons qu'à l'origine les peuples ont formé de petites communautés. Pour les peuples germaniques, point n'est besoin de remonter bien loin. Tacite décrit clairement que le Germain tenait plus à sa race qu'à son individualité. De même chez les

Chérusques et les Sicambres. C'est pourquoi un membre de la race représente toute la race. Et quand une injure est faite à un membre, c'est la destinée collective qui est atteinte ; de même, peu importe celui qui la venge, pourvu qu'elle soit vengée. Au cours des temps, il arriva ensuite que les individus se séparent de la communauté, si bien que les races perdirent leur homogénéité. L'homme est sorti, lui aussi, de l'âme-groupe, et s'est élevé peu à peu jusqu'au « Je » individuel. On ne peut comprendre les traditions religieuses que si l'on tient compte du moi-groupe des hommes d'autrefois. Il y eu une époque où les hommes qui avaient déjà un certain sentiment de leur « Je » l'étendait non seulement à un groupe dans l'espace, mais à un groupe dans le temps. Alors que notre mémoire ne nous permet de revivre que notre jeunesse, il fut un temps où la mémoire remontait non seulement au début de la vie, mais atteignait la vie du père, des ancêtres. Elle dépassait les bornes de la naissance et s'étendait aussi loin qu'elle pouvait suivre la parenté d'un ancêtre dont le sang coulait à travers les générations. La mémoire a ainsi été unie pendant des siècles au sang des races ; un descendant disait « Je » en parlant aussi bien de ses actes que de ceux de ses ancêtres. Il ne sentait pas limité par la naissance et la mort, mais se ressentait comme un fragment de tout cet ensemble qui avait pour centre l'Ancêtre. Ce qui faisait la continuité du « Je », c'était précisément qu'on se rappelait les actions du grand-père, etc. Cela s'exprimait autrefois dans la façon dont on donnait les noms. La mémoire remontait très loin à travers les générations, et tous ceux qu'elle englobait ainsi se nommait « Noé » ou « Adam ». Le même mystère se retrouve derrière les noms de patriarches. Pourquoi ont-ils vécu si vieux ? Voilà qui l'explique : jamais personne n'aurait songé, dans ces anciens temps, à donner à un enfant un nom personnel. Adam s'est conservé pendant des siècles à la mémoire, et cela précisément parce que les limites de l'espace et du temps n'ont pas joué de rôle à cet égard. Ainsi le « Je » humain s'est détaché peu à peu du moi-groupe ; lentement, il percevait son « Je » fondu dans le groupe des êtres auxquels les liens du sang l'unissaient dans l'espace et dans le temps. De là viennent ces mots : « Moi et le Père Abraham nous sommes un ! » – un seul et même « Je ».

L'individu se sentait alors pris dans un tout, le même sang coulait dans tous les membres du peuple. Mais avec le temps, le moment vint où dans ces peuples-là précisément les hommes allaient trouver le « Je » individuel. Leur donner la possibilité de se sentir affermis en eux-mêmes, telle fut la mission du Christ. C'est là également le sens que nous devons donner à cette parole qu'on comprend si mal : « Celui qui ne renie pas sa femme et son enfant, son père et sa mère, son frère et sa sœur, ne peut pas être mon disciple. » Il ne faut pas prendre dans un sens littéral ces paroles, et croire qu'elles recommandent d'abandonner sa famille.[1] Voici ce qu'elles signifient : Vous devez sentir que chacun de vous possède un « Je » individuel relié directement au Père spirituel qui emplit le monde. Jadis, dans l'ancien Testament, on disait « Moi et le Père Abraham sommes un », parce que le « Je » reposait sur les liens du sang. Maintenant le sentiment de l'union avec le Père originel doit libérer de ces liens. Ce qui nous donne la garantie de faire partie d'un tout, ce n'est plus la parenté consanguine, mais la conscience qu'un principe purement spirituel nous relie au Père dans lequel se confondent tous les hommes.

---

[1] Rudolf Steiner, L'Évangile de Jean dans ses rapports avec les trois autres évangiles, GA 112, Kassel 1909, 9e conférence.

C'est ainsi que l'Évangile selon Jean nous fait voir dans le Christ l'investigateur de la grande impulsion donnée à l'homme pour le développement de son « Je ». L'ancienne alliance se transforme dans la nouvelle, l'ancien caractère d'âme-groupe dans le nouveau sens du « Je ».

Or, que pouvait ressentir un « Je » assez mûr pour s'affranchir du lien qui l'unissait aux autres membres de son âme-groupe ? Que pouvait-il sentir à une époque où l'on a conscience que le temps des âmes-groupes est révolu, mais que le moment n'est pas encore venu qui donnera à l'âme le pain de vie spirituelle capable de nourrir le « Je » intérieur ? Le « Je » individuel se ressent comme isolé, dans la solitude ; et l'on comprend que le précurseur du Christ puisse dire : « Je suis un « Je » détaché, séparé, seul. Et précisément parce que j'ai appris à me sentir seul, je puis être un prophète à qui le « Je » confère dans la solitude la véritable nourriture spirituelle. » C'est pour cela que l'annonciateur se désigne comme une voix qui crie dans la solitude, un « Je » isolé, déjà séparé de l'âme-groupe et qui appelle celui qui pourra donner à son « Je » un aliment spirituel. « Je suis la voix qui appelle dans la solitude ». Nous percevons la profonde vérité qui s'exprime ici : tout « Je » individuel ne repose que sur lui-même : je suis la voix du « Je » qui s'est détaché et qui cherche le sol sur lequel il va pouvoir se fonder. « Je suis la voix qui appelle dans la solitude ».

Pour comprendre exactement ces paroles de l'évangile, il importe que nous nous familiarisions avec la manière dont, à cette époque, on nommait, on désignait les êtres, ce qui ne se faisait pas d'une manière aussi abstraite et superficielle qu'aujourd'hui. Si les commentateurs de la Bible en avaient l'idée, que d'interprétations à courte vue nous seraient épargnées ! Nous avons déjà vu que lorsque le Christ dit : « Je suis la lumière du monde », il veut dire par là qu'il fut le premier à donner une expression, une impulsion au *Je suis*. Les noms et les appellations des anciens temps doivent être pris dans un sens très réel, en même temps que profondément symbolique. On commet souvent à cet égard deux genres d'erreurs. D'un point de vue superficiel, on peut dire : Selon vous, il y a du symbole partout, et nous ne l'admettons pas, car ce serait nier la réalité des événements historiques. Si l'on fait cette objection, c'est qu'on ne comprend pas l'évangile. Nous ne contestons pas la réalité historique. Mais l'explication ésotérique unit les deux conceptions : les faits sont historiques, et c'est précisément parce qu'ils sont historiques qu'ils ont la signification profonde que nous exposons. Si l'on ne voit que le fait extérieur, par exemple que tel être est né en un certain lieu à une certaine époque, on n'admet pas qu'il puisse y avoir autre chose que l'aspect historique de cette vie. Mais quand on connaît les relations spirituelles des choses, on comprend que si un certain homme est né dans un certain lieu, cet homme peut en outre être considéré comme un symbole de pour son époque et son nom même peut exprimer quel rôle il joue dans l'évolution. Symbole et histoire se rencontrent, et voilà vraiment ce dont il faut tenir compte pour toute explication véritable des évangiles. Dans presque tous les événements que saint Jean, où plutôt l'auteur de l'Évangile selon Jean, a perçus spirituellement, il y a en même temps des faits extérieurs et une révélation de vérité profonde s'exprimant par ces faits. Pour lui la personnalité historique du Baptiste existe, mais en même temps elle est un symbole de tous les hommes qui sont appelés à développer déjà en eux le « Je », qui sont en voie de le faire, pour qui commence à briller la lumière du monde, – et non ceux qui ne sont pas encore capables de saisir la lumière dans les ténèbres. La

Vie, la Lumière, le Logos, apparus dans le Christ Jésus, ont toujours brillé dans le monde, sans être reconnus de ceux qui n'étaient point mûrs pour cela. La lumière a toujours existé, car sans elle le germe du « Je » n'aurait jamais pu naître. Sur l'ancienne Lune, il n'existait encore de l'homme actuel que les corps physique, éthérique et astral, en qui il n'y avait pas de « Je ». Parce que la lumière s'est transformée, et a pris l'aspect qu'elle a aujourd'hui pour la Terre, par elle le « Je » individuel peut s'éveiller et lentement mûrir. « La lumière brilla dans les ténèbres, mais les ténèbres ne pouvaient pas encore la saisir. » Elle descendit dans les individus, elle vint jusqu'à l'homme-Je, car celui-ci n'aurait pu naître si elle n'avait été déversée en lui par le Logos. Mais l'homme-Je ne la reçut pas. Quelques uns seulement la reçurent : les initiés. Ils s'élevèrent jusqu'au monde spirituel. Ils ont toujours été appelé « enfants de Dieu » parce qu'ils avaient la connaissance du Logos, de la Lumière et de la Vie, et pouvaient en rendre témoignage. Il y en eut toujours quelques-uns qui connurent les mondes spirituels par les anciens mystères. Qu'est-ce qui vivait en eux ? Ce qui en l'homme est éternel. Ils pressentaient déjà la grande parole : « Moi et le Père sommes un », c'est-à-dire « Je » et le principe fondamental de toute chose, nous sommes un. Et ce qu'ils portaient de plus profond dans leur conscience, ce « Je » ils ne l'avaient pas reçu des parents, ils le devaient à l'initiation dans le monde spirituel ; ce « Je » ne venait pas du sang ni de la chair, mais « de Dieu », c'est-à-dire de l'esprit. – Voilà ce que signifiait ces paroles. Bien que la masse des hommes fût déjà disposée pour recevoir le « Je », elle ne le reçut pas. Ceux qui le reçurent furent peu nombreux et devinrent par là enfant de Dieu, par l'initiation. Mais afin que tous les hommes puissent reconnaître à leur façon le Dieu existant, il fallait qu'ils le contemplent avec leurs yeux de chair. Dieu dut revêtir une forme corporelle, la seule que puissent voir les yeux du corps. Auparavant, seuls les initiés avaient pu le contempler dans les mystères. Il revêtait maintenant une forme charnelle pour le salut de tous : « Le Verbe se faisait chair. » L'évangile rattache ainsi l'apparition historique à toute l'évolution : « Nous avons entendu sa doctrine, – la doctrine du fils unique du Père ! » Quelle est cette doctrine ? Que sont les hommes qui ne sont pas « fils unique », ou plus exactement *monogenès* ?[1]

On appelait à l'époque contemporaine de la rédaction des évangiles « né de deux » ceux qui sont nés de la chair. On les appelait ainsi parce qu'ils sont issus du mélange des sangs du père et de la mère. Ce qui n'est pas né de la chair, de ce mélange des sangs, est né de Dieu. Ceux qui étaient « enfants de Dieu » avaient toujours été monogenoï et la doctrine du Fils de Dieu est la doctrine du monogenès – (l'homme physique est diogenès, né de deux). Ce mot indique donc qu'outre la naissance physique, l'être humain peut encore traverser une naissance spirituelle, celle qui fait de lui un fils unique, un enfant de la divinité. – Et cette doctrine ne pouvait être comprise que par celui qui annonçait le Verbe fait chair. Par lui prit corps la doctrine du « Fils unique, né seul, né du Père, plein de grâce et de vérité ». Si nous employons ici le mot grâce, c'est que le Fils, tout en étant né de la divinité, lui reste uni, et dissipe par son action les illusions qui enveloppent dans le monde des sens les hommes « nés de deux ». Quand Jean parle de lui, il dit : le précurseur, celui qui va devant, qui vient d'abord pour annoncer le « Je ». Il se désigne comme celui qui sait que le « Je » doit

---

[1] Fils unique ou « né seul » correspond au mot grec : monogénès, de mono (un) et génès (né). – En opposition « né deux » : digénès, de dios (deux) et génès (né). NdT.

s'individualiser et qui a pour mission de rendre témoignage à Celui qui va venir accomplir cette œuvre. Il dit clairement : « Celui qui va venir est le *Je suis* éternel, qui peut véritablement dire de lui-même « Avant qu'Abraham fût, était le *Je suis* ». – « Le « Je » dont je parle, dit Jean, était avant moi ; il m'a précédé ; je rends témoignage de ce « Je » qui était en chacun ; après moi viendra celui qui était avant moi ». Et maintenant viennent ces paroles essentielles : « Car de sa plénitude nous avons tous reçu grâces sur grâces ! »

Pour bien des hommes qui se nomment chrétiens, ce mot de *plénitude* ne représente rien de précis. Ce mot correspond au grec *pléroma*. Le texte de l'évangile est donc : « Car de pléroma nous avons reçu grâces sur grâces ! » J'ai dit qu'il était important de peser chaque mot. Qu'est ce donc que pléroma, la plénitude ? Ce mot avait un sens tout à fait précis dans les mystères. On enseignait déjà à cette époque que lorsque les entités spirituelles qui s'étaient élevées sur l'ancienne Lune jusqu'au rang divin, les Elohim, commencèrent à se manifester, au début de l'évolution terrestre, l'un d'eux se sépara des autres.[1] Il resta attaché à la Lune et émana de là vers la Terre la force de l'amour, en attendant que les hommes soient assez mûrs pour recevoir directement la lumière des six autres Elohim. Ainsi Jahvé, le dieu unique, se distingue de la totalité divine, du *pléroma* constitué par les six autres Elohim qui ont pour centre le Soleil. Or la conscience totale de ce Logos solaire se rapporte au Christ. C'est donc à lui que l'on faisait allusion dans les anciens mystères lorsqu'on parlait de la plénitude divine. Telle est la vérité profonde que recèlent ces paroles : « Car de pléroma nous avons reçu grâces sur grâces. »

Mais continuons et transportons-nous au temps où les hommes se ressentaient encore comme un moi-groupe. Si nous considérons l'organisation sociale, nous voyons évidemment que physiquement chacun vit pour soi, mais à travers tous les hommes ne circule qu'un seul moi-groupe. Ne percevant pas encore leur individualité, ils ne peuvent non plus ressentir la force de l'amour. Ils s'aiment entre eux parce qu'ils sont parents. L'amour repose sur ces liens. On s'aime d'abord par la parenté, et ensuite l'amour évolue des liens de la parenté à ceux des sexes. De plus en plus, les hommes s'affranchissent de l'amour né de l'âme-groupe et vont vers l'amour qui est le libre don du « Je ».

A la fin de l'évolution terrestre, les hommes atteindront le point où le « Je », devenu indépendant, connaîtra au plus profond de lui-même une impulsion qui le mènera vers ce qui est juste et bon dans un esprit de total dévouement. Quand l'amour sera à tel point spiritualisé que seule cette impulsion règnera, alors s'accomplira ce que le Christ a voulu donner au monde. Car l'un des mystères du christianisme, c'est d'enseigner : Contemplez le Christ, emplissez-vous de la force qui émane de lui, tâchez de devenir semblable à lui, de le suivre ; alors votre « Je » libéré n'aura plus besoin de lois ; il accomplira le bien par sa liberté intérieure.

Ainsi le Christ est celui qui apporte l'impulsion de la liberté en face de la loi, qui conduit à faire le bien non pas à cause de la loi, mais sous l'impulsion de l'amour vivant au plus profond de l'être. Certes, tout le reste de l'évolution de la Terre sera nécessaire pour que cette impulsion se réalise. Le Christ en a été le promoteur, et c'est toujours Lui qui conduira les hommes vers ce but. Tant qu'ils ne sont pas mûrs, que leur « Je » n'est pas conscient, tant qu'ils appartiennent à une âme-groupe, ils sont

---

[1] Rudolf Steiner, cf. Les Mystères de la Genèse, GA 122

régis par une loi sociale extérieure. De nos jours encore, l'homme est à bien des égards dépendant d'un moi-groupe. L'homme véritablement libre ne peut être aujourd'hui encore qu'un idéal ; c'est celui qu'à un certain degré du développement ésotérique on appelle « libre », « heimatlos »[1]. Celui qui prend part librement volontairement, à l'activité cosmique, celui-là est individuel et n'est pas soumis à la loi.

Le principe christique l'emporte sur la loi, « car la loi a été donnée par Moïse, mais la grâce par le Christ ». La grâce, au sens chrétien, c'est la faculté de l'âme libre de faire le bien par une impulsion intérieure. La grâce et la vérité connue intérieurement, c'est ce que nous apporte le Christ. Vous voyez par là l'importance de la parole que nous venons d'étudier.

Jadis, ceux qui étaient initiés étaient appelés à développer des organes de perception supérieure. Nul n'avait encore vu la divinité avec des yeux physiques. Le Fils « né d'un seul », qui repose au sein du Père, est le premier qui nous ait conduits à voir Dieu de la même manière que nous voyons toutes choses sur Terre. Auparavant Dieu était invisible. Il se révélait d'une manière suprasensible, dans le rêve ou les cérémonies des lieux d'initiation. Désormais, Dieu est devenu un fait historique, sensible ; il a pris une forme charnelle. C'est ce que signifient ces mots : « Jusqu'ici personne n'a vu Dieu. Le Fils unique, né seul, qui était au sein du Père universel, nous guide vers cette vision. » Il conduit les hommes à voir Dieu avec leurs sens terrestres.

Nous voyons ainsi quelle force et quelle netteté l'évangile apporte à décrire l'événement historique de Palestine ; ses paroles sont nettes, lapidaires, et il faut en apprécier toute la valeur si on veut, par elles, pénétrer le sens du christianisme ésotérique. Nous verrons par la suite comment ce thème se développe, et que le Christ n'est pas seulement le guide de ceux qui faisaient partie d'une âme-groupe, mais descend en chaque âme, édifie par son impulsion le « Je » de tout individu. Les liens du sang subsistent, mais la spiritualité de l'amour s'y ajoute. Et c'est sur cet amour qui unit un « Je » libre à un autre « Je » libre qu'agit le Christ.

Pour celui qui s'avance sur une voie initiatique, chaque jour apporte la révélation d'une vérité. Le troisième jour, il se révèle toujours une vérité importante. C'est celle par laquelle on comprend pleinement que dans l'évolution terrestre un moment doit venir où l'amour matériel lié aux liens du sang se spiritualisera de plus en plus. Cet événement doit manifester que l'amour primitif se transforme en amour spirituel. Le Christ y fait allusion lorsqu'il dit : « Un temps viendra qui sera mon temps, où les choses les plus importantes seront faites par des hommes qui ne seront plus unis par des liens consanguins, mais par des liens librement noués entre eux. » Le Christ lui-même, qui donne pour cela la première impulsion, déclare à une occasion importante que cet idéal se réalisera, mais que son heure n'est pas encore venue. Il y fait prophétiquement allusion quand sa mère l'invite à faire quelque chose en faveur des hommes, quand elle en appelle pour ainsi dire au droit qu'elle aurait de réclamer de lui cette action. Il répond alors : « Ce que nous pouvons faire aujourd'hui dépend encore des liens du sang, des rapports qui vont de moi à toi ; car mon heure n'est pas encore venue ! » Que ce temps vienne un jour, c'est ce qui est exprimé à travers le récit des noces de Cana. A l'invitation de sa mère : « Ils n'ont plus de vin », Jésus

---

[1] Rudolf Steiner, L'Évangile de Jean dans ses rapports avec les trois autres évangiles, GA 112, Kassel 1909 – De Jésus au Christ, GA 131, conférences 3 et 9.

répond : « C'est quelque chose qui a encore à faire avec *moi et toi* ; mon heure n'est pas encore venue. »[1] Voilà le mystère auquel font allusion les paroles de ce texte. Comme beaucoup d'autres passages, il a été grossièrement traduit. Il n'y est pas dit : « Femme, qu'y-a-t-il de commun entre toi et moi ? » mais : « Ceci est en rapport avec le lien du sang qui nous unit. » Telle est la finesse, la subtilité de ce texte, qu'il ne peut être compris que de ceux qui veulent le comprendre. En présence des commentaires actuels des Écritures, on se demande si ceux qui les font et qui se disent chrétiens ne sentent pas de ce qu'il y a de choquant dans la traduction faussée qu'ils proposent : « Femme, qu'ai-je de commun avec toi ? »

En face de ce qui passe aujourd'hui pour être le christianisme, et qui prétend s'appuyer sur l'évangile, on se demande souvent si c'est bien l'évangile que ces gens possèdent. Il s'agit de le posséder et, pour un document aussi important que l'Évangile selon Jean, il s'agit tout d'abord d'en peser avec soin chaque parole afin d'en reconnaître la valeur véritable.

[1] ib. L'Évangile de Jean dans ses rapports avec les trois autres évangiles, conférence IX.

V

Les sept degrés d'initiation. Les premiers miracles

Hambourg, le 23 mai 1908

Quand on étudie l'Évangile selon Jean, il ne faut jamais perdre de vue la position de principe que nous avons examinée hier et qui est que l'auteur de cet évangile, c'est le disciple préféré, initié par le Christ lui-même. Il est naturel de se demander si l'on ne pourrait pas trouver quelque signe extérieur, en dehors des données occultes, par lequel l'évangéliste nous ferait deviner qu'il est arrivé à cette haute connaissance du Christ par la résurrection, l'initiation, ce qu'on appelle le miracle de Lazare. Si vous lisez soigneusement cet évangile, vous remarquerez une chose : nulle part avant le chapitre qui décrit la résurrection de Lazare, on ne trouve mention du disciple « que le Seigneur aimait ». L'auteur de l'Évangile selon Jean veut dire par là : tout ce qui précède, je ne le sais pas encore par initiation ; il faut jusqu'ici faire abstraction de moi. Ce n'est qu'ensuite qu'il parle du disciple que le Seigneur aimait. Ce fait à lui seul partage l'évangile en deux parties : dans la première il n'est pas encore question de ce disciple parce qu'il n'est pas encore initié ; il n'apparaîtra que dans la seconde partie, après la résurrection de Lazare. Vous ne trouverez là nulle contradiction avec ce qui vous a été dit ces jours-ci. Ce sont des choses dont l'esprit superficiel de nos jours ne s'aperçoit pas. Aujourd'hui, où tout est popularisé, où l'on apporte aux hommes toutes sortes de notions, on a souvent le spectacle curieux que cette soi-disant connaissance est des plus douteuses.

On pense qu'il est bon de vulgariser certaines œuvres par des éditions populaires. Or, dans les dernières publications d'une édition à bon marché, un livre vient de paraître sur « L'origine de la Bible ». Il a été écrit par un théologien. Pour lui, à partir du 35e verset du chapitre de l'Évangile de Jean, l'auteur se désigne lui-même dans tous les chapitres où il est question de Jean. Quand ce petit livre est tombé entre mes mains, je n'en croyais pas mes yeux. Je me disais : il faut qu'il se soit passé quelque chose de bien singulier, à l'encontre de toutes les conceptions occultes qui prétendent que le disciple préféré n'est pas nommé avant la résurrection de Lazare. Mais, pensez-je un théologien doit s'y connaître ! Pour ne pas juger trop vite, prenez vous-même l'Évangile de Jean et lisez : « Le lendemain il se trouvait là Jean et ses deux disciples. » Il est évidemment question ici de Jean-Baptiste. Mais peut-être pourrait-on dire en faveur de notre théologien qu'il s'est inspiré d'une ancienne tradition suivant laquelle l'un de ces deux disciples était l'apôtre Jean. Cette tradition s'appuie sur l'Évangile de Matthieu, chap. IV, v .21. Mais on ne peut expliquer l'Évangile de Jean par les autres évangiles. Un théologien a donc trouvé moyen d'introduire dans la littérature populaire un livre qui induit en erreur ; et quand on sait combien cette littérature exerce d'influence, on peut le regretter. Ceci n'est qu'une remarque faite en passant, et pour répondre aux objections qu'on pourrait faire à ce dont nous parlons ici.

Si ce qui précède le miracle de la résurrection de Lazare est d'une extrême importance, remarquons que l'auteur a réservé pour les chapitres à suivre les vérités

les plus profondes. Il voulait montrer partout que seul celui qui a passé par quelque initiation peut comprendre ce que renferme son évangile. Il indique donc à plusieurs endroits que les premiers chapitres concernent les premiers degrés de l'initiation. Il y en a plusieurs en effet. Dans une certaine forme d'initiation orientale, on en distinguait sept auxquels on donnait toutes sortes de noms symboliques. Le premier degré était celui du « corbeau » ; le second celui de l'« occulte » ; le troisième celui du « guerrier » ; le quatrième celui du « lion ». Le cinquième est désigné chez les différents peuples qui sentaient encore un lien de parenté avec leurs âme-groupe par le nom du peuple. Ainsi chez les Perses, un initié du cinquième degré porte le nom occulte de « Perse ». Nous verrons, quand nous en comprendrons le sens, comment ces appellations se justifient.[1]

L'initié du premier degré forme le lien entre la vie occulte et la vie extérieure. Il circule de l'un à l'autre. Il doit être encore uni à la vie du dehors, mais ce qu'il découvre, il doit l'apporter dans les lieux d'initiation. C'est pourquoi il est question de « corbeaux ». Il est question de corbeaux partout où des messages sont apportés de l'extérieur. Rappelez-vous les corbeaux d'Élie ou ceux de Wotan, et jusqu'aux corbeaux de la légende de Barberousse qui doivent annoncer au roi quand le moment sera venu pour lui de s'éveiller. L'initié du second degré était déjà pleinement entré dans la vie occulte. Au troisième degré, il avait le droit de servir l'occultisme ; c'est moins d'un combat qu'il s'agit que du droit de répandre et de présenter l'enseignement occulte. Le « lion » réalise en lui-même toute la vie occulte qu'il a le droit de présenter non seulement en paroles, mais aussi par des actes, par l'action magique. Le sixième degré était celui du « héros solaire », et le septième celui du « père ». C'est le cinquième qui nous occupe pour le moment.

L'homme d'autrefois, même lorsqu'il percevait son « Je », se ressentait avant tout comme rattaché à une âme-groupe. Mais l'initié du cinquième degré avait accompli un certain sacrifice ; il avait effacé sa personnalité pour l'unir à la nature de son peuple. Tandis que les autres êtres percevaient leur âme dans l'âme du peuple, il accueillait l'âme du peuple en lui-même, ne s'attachant à rien de personnel, mais uniquement à l'esprit collectif. C'est pourquoi cet initié était désigné du nom de son peuple.

Or, l'Évangile selon Jean nous dit que parmi les premiers disciples du Christ se trouve Nathanaël, un initié du cinquième degré, mais pas assez élevé pour pouvoir le reconnaître. Nathanaël, un initié du cinquième degré, ne peut naturellement pas saisir le Christ qui est l'esprit de la sagesse universelle. Mais le Christ vit en Nathanaël. Deux faits le prouvent. Comment le désigne-t-il lui-même ? « Voici un véritable Israélite », dit-il. Et il lui dit ensuite : « Avant que Philippe ne t'appelât, je t'avais vu sous le figuier. »

Ce terme est la désignation symbolique d'une initiation, au même titre que l'arbre bodhi, sous lequel est assis le Bouddha. Le figuier est un symbole de l'initiation chaldéo-égyptienne. Le Christ veut dire : « Je sais bien qu'en un certain sens tu es un initié, et que tu pénètres certaines choses, car je t'ai vu ! » Et Nathanaël reconnaît aussitôt : « Maître, tu es le fils de Dieu, et Roi en Israël. » Le mot Roi signifie ici : « Tu es supérieur à moi, car sinon tu ne pourrais dire que tu m'as vu sous le figuier. »

---

[1] Rudolf Steiner, L'Évangile de Jean dans ses rapports avec les trois autres évangiles, GA 112, Kassel 1909, 10e conférence. L'ésotérisme chrétien – Paris 1906, GA 94

et le Christ lui répond : « Tu crois parce que je t'ai dit que je t'ai vu sous le figuier ; tu verras de plus grandes choses encore. » Nous aurons à revenir sur l'expression : « En vérité, en vérité. » Il dit ensuite : « Je vous ai dit que vous verrez les anges du ciel monter et descendre sur le fils de l'homme. »

Ceux qui sont capables de reconnaître le Christ verront des choses plus grandes qu'ils n'en ont déjà vues. Quelle est encore cette parole importante ?

Souvenez-vous pour la comprendre de ce qu'est l'homme en réalité. Nous avons dit qu'il est différent la nuit de ce qu'il est le jour[1]. Le jour les quatre éléments de l'être humain (corps physique, corps éthérique, corps astral, « Je »), sont étroitement unis entre eux. Ils agissent l'un sur l'autre. Nous pouvons dire qu'à l'état de veille la spiritualité astrale et la spiritualité du « Je » pénètrent les corps physique et éthérique et en prennent soin. Mais nous avons montré aussi qu'une autre activité est nécessaire dans ces corps pour que l'être humain puisse subsister dans la phase d'évolution actuelle. Car nous avons réfléchi à ce fait que chaque nuit le corps astral et le « Je » qui prenaient soin des corps physique et éthérique se retirent, abandonnent ceux-ci à leur sort. On reconnaît ainsi que l'occultisme a raison de dire que des puissances divines circulent pendant la nuit dans les corps physique et éthérique, de telle façon que ceux-ci sont, en quelque sorte, incorporés, pendant la nuit, aux forces divines. Nous avons également montré que jadis, au temps que nous avons appelé le temps de Iahvé ou de Jéhovah, quand le corps astral et le « Je » étaient sortis des corps physique et éthérique, l'activité inspiratrice de Jéhovah se déployait en eux. Mais c'est la vraie Lumière, la plénitude de la divinité ou des Elohim, le pléroma, qui a toujours rayonné dans les corps physique et éthérique. Seulement l'être humain ne pouvait pas le reconnaître parce qu'il n'avait pas encore reçu l'impulsion nécessaire du Christ avant que celui-ci ne fut apparu sur la Terre. Les principes, les Entités et puissances spirituelles qui agissent sur le corps éthérique, résident dans les sphères célestes du Dévachan. Ainsi nous pouvons dire : sur le corps physique travaillent constamment des Entités qui appartiennent aux régions les plus hautes du Dévachan et sur le corps éthérique des Entités qui appartiennent aux régions inférieures du Dévachan. L'homme ne peut les reconnaître que lorsqu'il a reçu l'impulsion du Christ : « Apprenez à reconnaître le Christ et vous connaîtrez comment les puissances célestes montent et descendent sur l'homme. Cela vous sera révélé par l'impulsion que le Christ donne à la Terre. »

Nous avons déjà parlé hier du chapitre qui suit. Ce sont les noces de Cana en Galilée, que l'on appelle souvent aussi « le premier miracle » ; il vaudrait mieux dire le premier signe que fait le Christ Jésus. Afin d'en comprendre le sens profond, nous devons évoquer plusieurs notions acquises au cours des dernières conférences.

Il s'agit ici d'une noce, mais pourquoi a-t-elle lieu en Galilée ? Nous le comprenons bien que si nous nous souvenons de ce qu'est la mission du Christ qui consiste à faire pénétrer dans l'âme humaine toute la force du « Je », toute l'indépendance intérieure. Chaque « Je » doit se ressentir en pleine indépendance, et les hommes doivent s'unir les uns aux autres par l'effet d'un amour compris comme un don libre. Le principe christique doit introduire dans la terre un amour qui domine de plus en plus la matérialité et s'élève vers le spirituel. Dans sa forme la plus basse, l'amour est sorti de la sensualité. Dans les temps reculés, on s'aimait lorsqu'on était

---

[1] Rudolf Steiner, La Science de l'Occulte, GA 13 – Chapitre Le sommeil et la veille.

uni par les liens du sang, et on attachait une énorme importance à ce que l'amour eût cette base matérielle de la consanguinité. Le Christ vint pour spiritualiser cet amour, afin de l'arracher aux liens de la consanguinité qui l'emprisonnaient, et de donner d'autre part aux hommes une impulsion qui les porte vers l'amour spirituel. Dans l'Ancien Testament, nous trouvons encore entièrement exprimée la prédominance de l'âme-groupe ; le « Je » de l'individu se fond dans le « Je » commun. Nous avons vu que cette sentence : « Moi et le Père Abraham sommes Un » traduit le sentiment que le sang qui a coulé dans les veines d'Abraham lui-même est descendu jusqu'à chaque membre de la tribu. On ne reconnaît pour les siens que ceux qui sont issus du même sang. Ainsi dans les premiers temps de l'évolution, les mariages n'avaient lieu qu'au sein de cercles très fermés, et entre familles étroitement apparentées. On s'en tenait au « mariage consanguin ». Ces relations s'élargirent de plus en plus. On se maria d'abord hors de sa tribu, mais pas encore dans un autre peuple. On veillait encore à maintenir les liens du peuple.

A qui s'adresse le Christ Jésus ? A ceux qui rompent avec ce principe de la consanguinité ; et ce n'est pas en Judée qu'il fait le premier « signe » mais en Galilée. Là, le sang de plusieurs peuples s'était mêlé. Galiléen signifie « mélange ». Le Christ va chez les Galiléens, vers ceux dont le sang est le plus mêlé. Du mode de reproduction basé sur le mélange des sangs doit sortir l'amour qui ne s'attache pas à la matière. Voilà pourquoi c'est à l'occasion d'un mariage qu'il peut commencer sa mission, parce que le mariage se rapporte au mode de reproduction. Et si nous voulons comprendre ce qu'il nous montre ici, il faut à nouveau embrasser d'un coup d'œil toute l'évolution humaine.

Nous avons souvent dit que rien de ce qui est extérieur n'est purement matériel pour l'occultiste. Toute matière est pour lui l'expression d'une âme, d'un esprit ; comme un visage manifeste l'âme d'un homme, la lumière du soleil est la manifestation d'une lumière spirituelle. Tout événement qui semble n'être que matériel est en même temps l'expression de phénomènes spirituels plus profonds. L'occultiste ne nie aucunement la matière ; pour lui, la matière la plus dense est l'expression d'une âme et d'un esprit. Et ainsi il y a toujours des faits matériels qui s'écoulent parallèlement à des faits spirituels d'évolution.

Retournons en esprit vers le moment de l'évolution où l'humanité vivait encore sur le continent atlantéen, situé entre l'Europe et l'Amérique. Repassons ensuite par les époques post-atlantéennes où se forment les différents courants qui sont arrivés jusqu'à nous. Nous constatons alors, dans ce passage, de la quatrième race à la cinquième, le développement continu qui conduit de l'âme-groupe prédominante aux temps atlantéens à l'épanouissement du « Je » individuel qui s'accomplit au cours de la période post-atlantéenne. D'autres impulsions durent lentement préparer le puissant apport spirituel qu'allait faire le Christ.

Iahvé a déposé dans le corps astral le germe de l'âme-groupe et l'a lentement fait mûrir jusqu'au point où le *Je suis* allait pouvoir éclore. Mais l'homme ne pouvait conquérir ce *Je suis* que si son corps physique devenait également un instrument qui y fût adapté. Car si le corps astral était seul préparé pour recevoir le « Je », sans que le corps physique puisse avoir la force de porter ce *Je suis* à l'état de veille, l'éclosion n'aurait pas pu se faire. Il fallait que le corps physique soit un instrument capable d'exprimer tout ce qui se manifeste sur la Terre. Quand le corps astral fut arrivé à

maturité, il a donc fallu que le corps physique soit aussi préparé à devenir un instrument du *Je Suis*.

C'est ce qui se passa au cours de l'évolution. Nous pouvons en suivre la trace. La Bible même nous l'indique : Noé qui, en un certain sens, est l'ancêtre de l'humanité aux temps post-atlantéens, est le premier homme qui ait bu du vin ; le premier, il a connu les effets de l'alcool. C'est un point qui peut sembler choquant à quelques-uns mais qui a un sens profond. Le vin, le culte de Bacchus apparaît comme une caractéristique des temps post-atlantéens. Vous savez tous que Bacchus, Dionysos, a un rapport avec le vin. Ce liquide singulier agit sur les hommes d'une manière toute particulière. Si étrange que cela puisse paraître, le vin a eu une mission au cours de l'évolution, celle de préparer le corps humain à l'éclosion du *Je suis*, à couper le lien qui rattachait ce corps à la divinité. L'alcool sépare l'homme du monde spirituel auquel il était primitivement lié. Il a cet effet aujourd'hui encore. Ce n'est pas sans raison qu'il apparaît dans l'humanité. On verra de plus en plus à l'avenir que l'alcool a eu pour mission de faire tomber l'homme au point de densité matérielle où il devait retenir son « Je » pour lui et ne plus le mettre au service de tout le peuple. L'alcool a donc rendu à l'homme un service opposé à celui qu'avait rendu l'âme-groupe. Il a enlevé à l'humanité le don de se sentir reliée à l'univers spirituel. De là est né ce culte de Dionysos qui établit des liens entre les hommes dans une sorte d'ivresse extérieure ; c'est la fusion dans un tout sans la vision de ce tout.

L'évolution post-atlantéenne est donc liée au culte de Dionysos qui symbolise la fonction et la mission de l'alcool. Mais nous en sommes maintenant à un point où l'humanité s'efforce de retrouver la voie qui développera le « Je » jusqu'au point de lui rendre le contact avec les puissances divines. Une certaine réaction, qui fut inconsciente au début, commence à se manifester contre l'alcool. Elle vient de ce que beaucoup d'homme pressentent qu'une chose n'est pas éternelle, même si, à un moment donné, elle a eu son importance. Ce que nous venons de dire sur le rôle de l'alcool, il ne faudrait pas le comprendre comme étant à sa louange. Nous avons voulu montrer que la mission de l'alcool est maintenant accomplie, car à des époques différentes conviennent aussi différentes choses. Mais à l'époque même où l'alcool fait tomber l'homme le plus profondément dans l'égoïsme, surgit aussi la force qui lui donne l'impulsion la plus grande pour se retrouver uni à l'univers spirituel. C'est ce qu'indique le Christ dans le premier « signe » qu'il donne de sa mission. Il montre d'abord que le « Je » doit devenir indépendant, et il s'adresse pour cela à ceux qui sont déjà détachés des liens du sang. Il s'adresse aux gens d'une noce dont les corps sont sous l'influence de l'alcool, car à cette noce on boit du vin. Et le Christ Jésus montre quelle est sa mission par rapport aux différentes périodes de la Terre.

On interprète souvent d'une manière curieuse ce changement de l'eau en vin. On entend dire même par des théologiens qu'il signifie simplement que l'eau fade de l'Ancien Testament doit être remplacée par le vin vigoureux du Nouveau Testament. Sans doute, ceux qui reviennent toujours à cette explication ont-il aimé le bon vin ; mais ces symboles ne sont pas aussi simples. Retenons ce que dit le Christ : « Ma mission s'étend sur un avenir lointain ; il s'agit d'apporter à l'homme, à l'individu, le contact avec la divinité, et cet amour de la divinité qui naît du don libre d'un « Je » autonome. » Cet amour doit relier librement l'homme à ce Dieu dans lequel il fut jadis incorporé, au temps de l'âme-groupe, d'une manière qui ne dépendait pas de lui.

Quand il en était ainsi, l'homme était effectivement uni à la divinité. Mais il a dû s'en détacher et s'enliser dans la matière, ce qui fut considéré comme une dégénérescence, une chute. Il arrive un temps, où l'on se demande : D'où est-il tombé ? Nous savons que plus l'on remonte dans l'évolution terrestre, plus on voit les substances solides devenir liquides sous l'action de la chaleur[1] ; au moment où la Terre était encore une planète liquide, l'homme existait déjà, et il était moins détaché de la divinité qu'il ne le fut plus tard. A mesure que la Terre se solidifie, l'homme se matérialise. Il était uni à la substance liquide quand la Terre était liquide ; il commença à marcher sur terre lorsque certaines parties se solidifièrent. On exprime cette lente solidification de l'homme en disant : L'homme a passé de l'état de l'eau où il vivait encore entièrement uni à la divinité, à la condensation dans la matière, ce qui l'a souillé. Et les hommes auxquels devait être rappelé leur lien originel avec Dieu, recevaient le baptême de l'eau. Ce qui signifiait qu'il faut prendre conscience de l'antique union avec Dieu, puis de la chute et de la souillure terrestre. C'est également ainsi que baptisait Jean et c'était là le sens de tout baptême.

Le Christ Jésus devait baptiser autrement. Il n'avait pas à tourner les hommes vers le passé, mais vers le développement de la spiritualité en eux, vers l'avenir. Il baptisait par l'Esprit « saint », pur, rattachant ainsi l'esprit dans l'homme à celui de Dieu. Le baptême de l'eau était un souvenir, celui de l'esprit prophétisait l'avenir. On a tout autant perdu le sens du baptême de l'eau qu'on a perdu celui du symbole du vin, Bacchus, Dionysos est le dieu morcelé qui est entré dans les âmes, séparé, isolé, si bien que les fragments ne se reconnaissent plus. Dissocié en d'innombrables morceaux, l'homme est jeté dans la matière par la force que lui apporta l'alcool, symbole de Dionysos. Ainsi, dans les noces de Cana, un grand principe apparaît, c'est celui qui va guider désormais toute l'évolution.

S'il existe des vérités absolues, elles ne peuvent être toujours communiquées aux hommes sans préparation et n'importe quand. C'est pourquoi chaque époque reçoit ses vérités particulières. Pourquoi avons-nous le droit aujourd'hui de parler de réincarnation, et de cultiver une nouvelle science de l'esprit ? Parce que les âmes qui sont actuellement en nous ont été incarnées successivement un grand nombre de fois sur la Terre. Bien des âmes qui habitent aujourd'hui vos corps ont jadis vécu dans ces contrées germaniques où les Druides enseignaient et donnaient sous une forme de légende et de mythologie les vérités spirituelles. Les âmes reçurent ces vérités sous cette forme et c'est pourquoi elles sont capables de les recevoir sous une forme renouvelée, celle de l'anthroposophie. La forme actuelle n'eut pas été possible à ces époques. Ne croyez pas que le Druide eût pu l'enseigner. C'est à l'époque qui vient ou qui va immédiatement venir que la forme de l'anthroposophie convient. Dans des incarnations futures, la vérité sera donnée sous une autre forme encore, et on travaillera pour elle d'une façon toute différente. Ce qu'on appelle aujourd'hui « anthroposophie » sera rappelé comme un souvenir, comme on raconte aujourd'hui les contes et les légendes. Il ne faut pas être assez borné pour dire qu'on n'a connu autrefois que des bêtises ou des croyances enfantines et que « nous sommes à l'âge du progrès ». C'est une vue matérialiste. Il faut avoir conscience de travailler à former l'avenir, l'époque qui doit suivre la nôtre et qui dépend d'elle. Certes, il ne faudrait pas, en interprétant faussement l'idée de la réincarnation, se dispenser de travailler.

[1] Rudolf Steiner, La Science de l'Occulte, GA 13. – Chapitre : L'évolution cosmique.

J’ai rencontré des personnes qui prétendaient ne point avoir besoin d’être des honnêtes gens dès cette vie-ci ; ils auraient toujours le temps de l’être plus tard. Mais si l’on est pas honnête dès aujourd’hui, les conséquences en retombent sur la prochaine incarnation.

Ainsi la vérité absolue doit s’adapter à chaque époque aux formes qui conviennent aux hommes de ce temps. L’impulsion la plus haute, celle du Christ, a dû descendre jusque dans les habitudes et les mœurs de son temps. Car elle devait se revêtir de mots qui soient compréhensibles. C’est ainsi que le Christ recourt à cette action du vin pour indiquer le chemin que parcourt l’humanité. Il tient compte des besoins de l’époque.

Le Christ va chez les Galiléens, mélanges de plusieurs sangs, et il accomplit là le premier signe de sa mission ; il adopte les habitudes en usage jusqu’à transformer l’eau en vin. Par là, il signifie qu’il veut mener vers un état spirituel l’homme qui est descendu jusqu’au degré de matérialité symbolisé par le fait de boire du vin. Il ne peut pas venir que pour ceux-là qui peuvent se relever par le baptême de l’eau. On nous dit, et c’est très important, qu’il y avait là six vases de purification. Nous reviendrons sur le nombre. La « purification » est la conséquence du baptême. Au temps des évangiles, on ne parlait pas de « baptême » ; on disait « baptiser », et la conséquence de cet acte était la purification. Dans l’Évangile selon Jean, l’idée de baptême se rend toujours par le verbe. Quand elle est exprimée par le mot, il est question de la purification, de l’effet qui unit l’être humain à la divinité.

Ainsi, jusque par les vases symboliques dont il se sert, le Christ accomplit le signe qui, pour l’époque, indique le mieux sa mission. Le caractère de cette mission s’exprime dès les noces de Cana, en Galilée, au cours desquelles le Christ dit : Mon temps viendra dans l’avenir, mais il n’est pas encore venu. Ce que j’ai à faire ici se rattache encore en partie à ce qui devra être vaincu plus tard par ma mission même. D’une part il est dans le présent, et en même temps il indique déjà l’avenir, montrant comment il faut agir pour faire l’éducation d’une époque. C’est pourquoi c’est de sa mère que part l’initiative : « Ce que je dois accomplir se rapporte encore au passé, au « Moi et toi », car mon temps, le temps où le vin retournera en eau, n’est pas encore venu. » Que voudrait dire : « Femme, qu’y a-t-il de commun entre toi et moi », puisqu’il fait ensuite ce que lui a demandé sa mère ? Il nous montre que l’état actuel de l’humanité a reposé jusqu’alors sur les liens du sang et qu’un signe est donné suivant les anciens usages pour indiquer le temps où le « Je » indépendant se dégagera des liens du sang ; autrement dit, il faut compter encore avec le passé, avec ce que symbolise le vin, mais un temps viendra qui sera « son temps ».

L’Évangile selon Jean, de chapitre en chapitre, fait ressortir deux points. D’abord que ce qu’il contient est communiqué à ceux qui peuvent saisir jusqu’à un certain point les vérités occultes. Si de nos jours en effet les vérités de la science spirituelle sont exposées publiquement, à cette époque ceux-là seuls pouvaient comprendre les vérités ésotériques qui étaient vraiment initiés jusqu’à un certain degré. Qui donc était capable de comprendre les vérités profondes que devait révéler le Christ ? Celui-là seul qui pouvait les percevoir d’un regard dégagé du corps physique, qui pouvait sortir de son corps et devenir conscient dans le monde spirituel. Si le Christ voulait parler à des hommes qui puissent le comprendre, il devait s’adresser à des initiés. Et c’est le cas lorsqu’il parle de la renaissance de l’âme dans son entretien

avec Nicodème ; il nous est montré que cette vérité est révélée à un homme qui voit avec les sens spirituels.

« Or, il y avait un homme parmi les Pharisiens, appelé Nicodème, un des principaux parmi les Juifs ; il vint vers Jésus *de nuit* ».

Pesons chaque mot. Il dit que Nicodème va vers Jésus « de nuit », ce qui veut dire que c'est en dehors de son corps physique qu'il reçoit ce que le Christ Jésus lui communique. « De nuit », signifie qu'il se sert de ses sens spirituels. Ainsi que Nathanaël et le Christ s'était compris grâce aux paroles qui se rapportaient au peuple, au figuier, de même une faculté spéciale de compréhension est indiquée ici.

La deuxième chose que nous montre l'Évangile selon Jean, c'est que le Christ veut remplir une mission qui dépasse les liens du sang. On nous le montre clairement par l'histoire de la Samaritaine à la fontaine, à laquelle il donne l'enseignement qu'il destine à ceux dont le « Je » s'est libéré des liens du sang.

> Il vint donc en une ville de Samarie nommée Sichar près du champ que Jacob avait « donné à son fils Joseph.
> Or, là était le puits de Jacob. Jésus, fatigué par la route s'assit alors au bord du puits ; il était environ la sixième heure.
> Une femme de Samarie vint puiser de l'eau.
> Jésus lui dit : Donne-moi à boire.
> Car ses disciples étaient allés en ville pour acheter des vivres.
> La femme Samaritaine lui dit : Comment toi qui es Juif demandes-tu à boire à moi qui suis Samaritaine ? ».

(Les Juifs, en effet, n'ont pas de commerce avec les Samaritains).

On nous indique que le Christ fait quelque chose de particulier en allant chez un peuple dont les « Je » se sont libérés, détachés de l'âme-groupe. Voilà le point important. Et tout de suite après, le Christ rompt non seulement avec les communautés de peuples formées par les liens du sang, mais encore avec les classes isolées selon les liens du sang. Il va vers ceux dont le « Je » est pour ainsi dire déraciné ; il guérit le fils du centurion qui, selon la conception juive, lui était étranger. Vous trouverez partout décrit comment le Christ milite en faveur du « Je » indépendant et libre de chaque individu. C'est pourquoi il a le droit de dire : Quand je parle de moi, je ne parle pas de mon Je qui est en moi-même, mais d'une entité ; quand je parle du *Je suis,* c'est d'une réalité que chacun peut trouver en lui-même qu'il est question. Mon « Je » est un avec le Père ; mais de même le « Je » de chaque homme est un avec le Père. C'est là le sens du véritable enseignement que le Christ donne à la Samaritaine qu'il rencontre au puits.

Je voudrais vous rappeler une parole qui, si vous la comprenez bien, peut vous ouvrir une compréhension bien plus profonde de l'ensemble. Ce sont les versets 31 à 34 du chapitre III ; il faut les lire en ayant conscience que c'est Jean-Baptiste qui parle :

(31) « Celui qui est venu d'en haut est au-dessus

> de tous. Celui qui tire son origine de la terre est
> terrestre et ses paroles tiennent de la terre. Celui
> qui est venu du ciel est au-dessus de tous. »
> (32) « Et il rend témoignage de ce qu'il a vu et
> de ce qu'il a entendu et personne ne reçoit son
> témoignage. »
> (33) « Celui que Dieu a envoyé ne dit que des
> paroles de Dieu parce que Dieu ne lui donne pas
> son esprit avec mesure. »

Je voudrais connaître la personne qui comprendrait vraiment ces paroles d'après cette traduction. Que signifient ces paroles contradictoires : Celui que Dieu a envoyé ne dit que des paroles de Dieu parce que Dieu ne lui donne pas son esprit avec mesure ? Quel est le sens de ces phrases ? D'innombrables fois, le Christ s'efforce de faire entendre ceci : « Quand je parle de moi, je parle du « Je » éternel en l'homme, qui est un avec le fondement spirituel du monde. Quand je parle de ce moi, je parle de quelque chose qui est demeuré dans les grandes profondeurs de l'âme humaine. Si quelqu'un m'écoute (et il ne parle maintenant que du « Je » inférieur qui ne sent rien de ce qui est éternel), il ne reçoit pas mon témoignage, il ne me comprend pas du tout. Car je ne puis parler de quelque chose qui coule de moi à lui. Alors ce ne serait pas un rapport libre qui s'établirait. Le Dieu que j'annonce, chacun doit le trouver en soi comme fondement éternel. » Quelques versets plus haut vous trouverez ce passage :

> (23) « Jean baptisait aussi à Enon, près de Salim,
> parce qu'il y avait là beaucoup d'eau ; et plusieurs
> y venaient et y étaient baptisés, car alors Jean
> n'avait pas été mis en prison. Et il s'éleva une dispute
> entre les disciples de Jean et les Juifs touchant le baptême. »

Soulever dans ce cercle la question du baptême, c'était parler du lien avec la divinité, de l'immersion de l'homme dans la matière et de la manière dont on se rattachait à Dieu d'après les idées antiques à travers l'âme-groupe. Puis les autres viennent vers Jean et lui disent : Mais Jésus baptise aussi ! Et Jean doit leur expliquer que ce que Jésus apporte au monde est quelque chose de tout à fait spécial, ce qu'il fait en disant : Jésus n'enseigne pas ce genre de rapport que symbolise l'ancien baptême ; il enseigne comment l'être humain, par le don du « Je » libre, devient conscient de lui-même ; car chacun doit découvrir en soi ce *Je suis*, Dieu ; c'est là son chemin vers le divin. Quand ces paroles sont lues ainsi, on comprend par soi-même que le *Je suis* est envoyé de Dieu, envoyer pour éveiller « Dieu » dans l'homme, annoncer Dieu dans son sens véritable et non plus d'après les liens du sang. Nous comprenons maintenant ce passage tel qu'il est écrit réellement.

Les matériaux de construction nous sont donnés quand nous savons quels étaient les Livres des anciens. La doctrine reposait sur ces livres. Dans les psaumes, par exemple, la divinité est célébrée en un beau langage. Il n'y est question que des liens des générations qui font remonter l'homme jusqu'à son lien primitif avec Dieu. Tout ce qu'on y enseigne revient toujours à cela. Si l'on voulait comprendre le Christ

au contraire, on n'avait pas besoin de l'ancienne loi ni des anciens cultes. Ce que le Christ enseignait, on pouvait le comprendre en saisissant en soi le « Je » divin ; et dans la mesure où on le saisissait, même si l'on n'avait pas encore la pleine connaissance du divin, on comprenait ce qui tombait des lèvres du Christ. Point n'était besoin de tous les psaumes, ni des doctrines habiles, mais du plus simple de tous les sentiments. On commençait à exprimer Dieu de telle sorte que cette expression émanait directement du *Je suis*. C'était un premier balbutiement qui ne comportait nulle « mesure ». Et celui qui commençait à balbutier ainsi sous l'action d'un « Je » qu'il sentait avoir reçu de Dieu, pouvait comprendre directement les paroles du Christ. Celui qui ne connaît avec Dieu que le lien des générations terrestres parle à travers les versets des psaumes, mais toute sa mesure poétique ne le ramène qu'au Dieu des ancêtres. Quant à celui qui a sa vraie racine dans les mondes spirituels, il possède avec eux un lien inaltérable et peut rendre témoignage de ce qu'il y perçoit. Mais son témoignage n'est pas reçu par les autres, pour qui seule vaut l'ancienne loi. S'il y en a pourtant qui reçoivent ce témoignage, ils montrent en le recevant qu'ils sont eux-mêmes des envoyés de Dieu. Ils ne croient pas, ils *comprennent* ce qui leur est dit ; leur compréhension même imprime un sceau à ces paroles. – Celui en qui le « Je » s'exprime manifeste, ne serait-ce qu'en balbutiant, le Verbe de Dieu. L'esprit dont il s'agit n'a pas besoin de s'exprimer en rites et en paroles mesurées ; il parle même à travers le balbutiement. On pourrait croire que c'est donner là un droit à l'ignorance ; certes, celui qui refuse de connaître parce qu'il voudrait que les plus grands mystères s'expriment d'une manière simple ne trahit souvent qu'une grande paresse intérieure. Mais il s'agit d'autre chose ici. Si l'évangile dit : « Dieu ne donne pas l'esprit selon la mesure », cela signifie que la « mesure » n'aide pas à recevoir l'esprit, mais que là où est l'esprit, là aussi naît la mesure. Il y a des choses qu'il ne faut pas intervertir. Qui a la mesure n'a pas nécessairement l'esprit, mais qui a l'esprit arrivera nécessairement à la mesure. La connaissance n'est certainement pas un signe de sagesse ; mais l'ignorance ne l'est sûrement pas non plus.

Le Christ en appelle au « Je » divin et libre dans l'âme. Mesure a ici le sens de « mesure des syllabes, langage de forme poétique », et la phrase qui précède signifie textuellement : Celui qui saisit Dieu dans le *Je suis*, parle, même lorsqu'il balbutie, un langage divin, un langage de dieu, et ouvre le chemin qui mène à Dieu.

VI

Le « Je suis »

Hambourg, le 25 mai 1908

Nous avons déjà vu qu'en réalité le dialogue du Christ et de Nicodème se passe entre le Christ et un être en mesure d'avoir les perceptions que les organes supérieurs de la connaissance transmettent à l'âme détachée du corps physique. Pour qui sait le comprendre, ce fait est clairement indiqué par les mots : Nicodème vint trouver le Christ « de nuit », c'est-à-dire dans un état de conscience où l'homme ne se sert pas de ses sens extérieurs. Nous ne nous occuperons pas des explications banales données à l'égard de ce « de nuit ». Vous savez qu'il est question dans ce dialogue du fait que l'homme peut renaître « de l'eau et de l'esprit ». Souvenez-vous de ces paroles touchant la nouvelle naissance, car elles sont très importantes (ch. III, v.4) :

> « Nicodème lui dit : Comment un homme, quand il est déjà vieux, peut-il renaître ? Peut-il entrer une seconde fois dans le sein de sa mère et renaître à nouveau ?
>
> Jésus répondit : En vérité, en vérité, je te le dis, nul, s'il ne renaît de l'eau et de l'esprit, ne peut entrer dans le royaume de Dieu ! »

Nous avons souvent redit que toutes ces paroles doivent être soigneusement pesées. Certes, il faut les prendre dans leur sens littéral, en pénétrer toute la profondeur. On dit que la lettre tue et que l'esprit vivifie, et sous ce prétexte, on donne libre cours à ce qu'on appelle « l'esprit » et qui n'est que pure fantaisie. Quand on dit que la lettre tue et que l'esprit vivifie, c'est à peu près comme si l'on disait : « L'esprit est la vie véritable, le corps est mort ; détruisons donc le corps, et l'esprit sera vivant ! » Parler ainsi, c'est ignorer que l'homme ne se constitue que graduellement, qu'il a besoin de ses organes physiques pour prendre en lui ce qui vient du monde extérieur qui l'entoure et l'élever ensuite jusqu'à son esprit. Il faut donc d'abord bien connaître la lettre, et plus tard on pourra s'en passer, comme l'esprit humain se passe du corps quand il en a tiré tout ce que celui-ci renferme.

Ce chapitre de l'Évangile selon Jean contient une vérité infiniment profonde. Et il faut pour la comprendre que nous remontions dans l'évolution humaine jusqu'à des époques qui ont précédé celle que nous avons étudiée par rapport à d'autres passages de l'évangile.

Mais pour que vous ne soyez pas trop choqués de ce qu'il faut dire au sujet des états primitifs de l'humanité, faisons une transition en remontant d'abord à l'époque de l'Atlantide.

Nous savons que l'ancien continent atlantéen fut détruit par des cataclysmes dont nous parlent tous les documents religieux où l'on trouve le récit du déluge. Ce continent occupe aujourd'hui le fond de l'Océan Atlantique. Ceux qui l'habitèrent furent nos ancêtres. Dans les derniers temps atlantéens, ils n'étaient donc plus très différents de ce qu'est l'homme actuel. Déjà si nous remontons à l'origine de ce

continent, nous trouvons une forme humaine tout autre. Mais reculons plus loin encore.

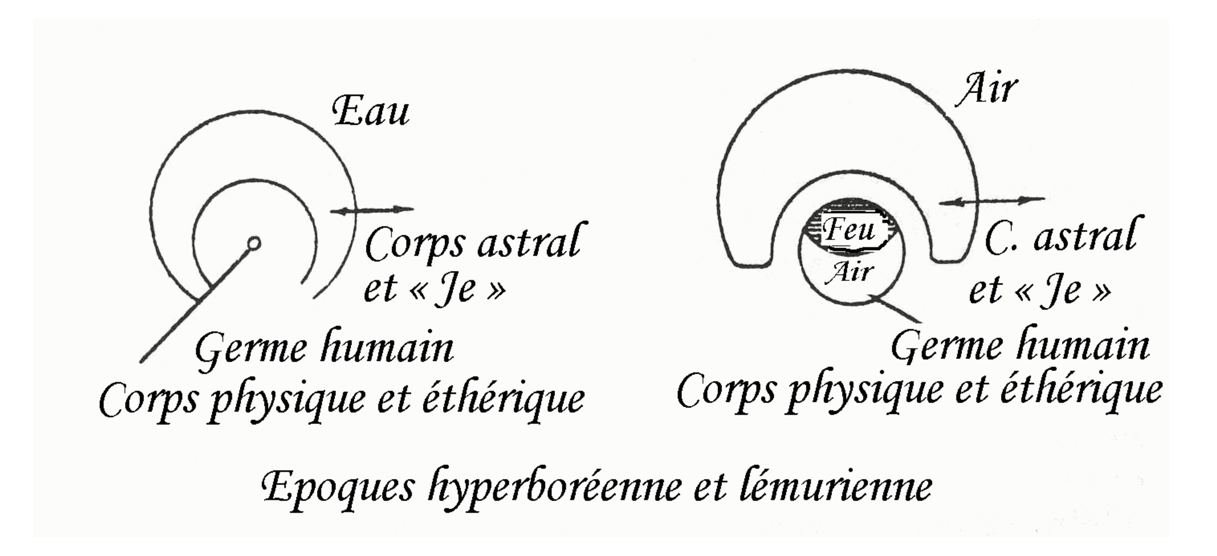
Il existait avant l'Atlantide cet autre continent qu'on appelle la Lémurie. Lui aussi périt dans de terribles catastrophes. Il était situé entre le sud de l'Asie, l'Afrique et l'Australie. La forme de l'homme, telle qu'elle se présente au regard clairvoyant, était extrêmement différente de la forme actuelle. Il n'est pas nécessaire que je vous décrive exactement cette forme. Quand bien même vous auriez accepté les descriptions données par la science occulte, l'aspect foncièrement différent des Lémuriens vous paraîtrait invraisemblable. Je n'en ferai donc qu'une description extérieure, mais qui vous permettra d'apprécier la courbe des destinées de l'humanité.

Supposez que vous puissiez étudier avec vos sens actuels la surface de la Terre au temps de la Lémurie (il va sans dire que ce n'est pas possible, car à cette époque nous n'avions pas les organes sensibles que nous possédons aujourd'hui). Ce serait une erreur de croire qu'avec nos yeux nous pourrions y découvrir l'être humain ; l'homme n'existait pas autrefois sous une forme qui eût permis à nos sens actuels de le voir. Vous verriez surgir des sortes d'îles émergeant de la masse encore liquide de la Terre. Ces îles enveloppées de mers ou de vapeurs ne sont encore faites que d'une terre molle sillonnée de courants de feu qui les bouleversent et font sans cesse tantôt surgir, tantôt sombrer ces îles volcaniques. En un mot, le feu est encore dans la Terre un élément actif ; tout fermente, tout se transforme. En certains points où la Terre où la Terre s'est déjà suffisamment refroidie, vous trouveriez les ancêtres de notre règne animal actuel. Vous pourriez percevoir ça et là les traces, les formes grotesques des précurseurs de nos amphibies, de nos reptiles. Mais de l'homme vous ne verriez rien, parce qu'il n'a pas encore à cette époque un corps physique assez dense, assez solide pour être visible ; il ne possède pas ce corps de densité qu'il a aujourd'hui. C'est ailleurs qu'il faudrait le chercher, dans les masses de l'eau, les amoncellements de vapeur ; c'est là que vous le trouveriez, comme lorsqu'on nage aujourd'hui dans la mer, on y distingue à peine les formes molles et gélatineuses des méduses. Plus on recule dans le temps, plus l'homme devient diaphane et se confond avec le milieu de l'eau et des vapeurs. Ce n'est qu'à l'époque atlantéenne qu'il commence à se densifier, et si l'on pouvait suivre des yeux toute son évolution, on verrait qu'il se condense de plus en plus à mesure que, des nuées de vapeurs, il descend vers le sol. L'homme est donc apparu relativement tard sur la Terre. il s'est pour ainsi dire cristallisé lentement, à mesure qu'il se dégageait de cette buée. Ainsi il a pu y avoir un temps où l'homme ne se distinguait guère de son entourage, étant fait de l'élément au milieu duquel il vivait.

Continuons de remonter jusqu'au commencement de notre planète Terre. Nous savons qu'elle est le prolongement de l'ancienne Lune, aussi appelée « le Cosmos de la Sagesse ». Celle-ci n'a pas non plus possédé ce que nous appelons la terre ferme. Il faut absolument se rendre compte qu'aux étapes précédentes de notre planète, les conditions physiques ont été entièrement différentes. N'allez pas croire que sur l'ancien Saturne il y avait des rochers sur lesquels vous eussiez pu vous tenir, des arbres auxquels vous eussiez pu grimper. Si, au sein de l'espace cosmique vous vous étiez approché de l'ancien Saturne vers le milieu de son évolution, vous n'auriez pas vu un corps céleste, mais vous auriez eu une impression étrange, qu'on peut comparer peut-être à celle d'entrer dans un four. La réalité substantielle de Saturne consistait

uniquement en un état calorique différent de celui qui l'entourait. La physique ordinaire ne distingue que trois états de la matières : le solide, le liquide et le gazeux. Or, l'état gazeux est beaucoup plus dense que la plus grande densité de l'ancien Saturne. En occultisme, nous distinguons encore l'état de chaleur qui est plus qu'une simple vibration de la matière ; c'est un quatrième état de la substance. Or Saturne n'était pas constitué que de chaleur. En passant de Saturne au Soleil, nous constatons une densification. Pour la première fois avec le Soleil, un corps gazeux existe. L'ancienne Lune est plus dense encore ; elle est liquide. Quand les forces du Soleil se détachent d'elle, sa densité s'accentue. Quand à ce que nous appelons aujourd'hui la terre minérale, les rochers, la glèbe, rien de cela n'existait sur la Lune ; cette cristallisation ne se fait que sur la Terre.

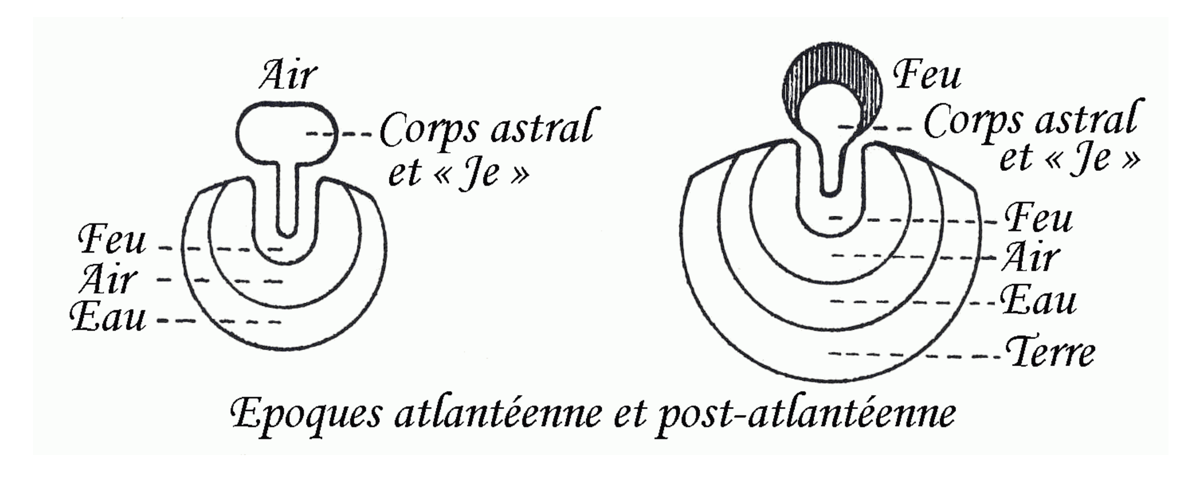
Tout ce qui vit dans l'univers repasse toujours, à chaque nouveau degré d'évolution, par les états précédents. C'est ainsi que notre Terre passe rapidement par les états anciens de Saturne, Soleil, Lune. Quand elle repasse par l'état lunaire, elle est entièrement constituée d'eau et de vapeur. Cette eau n'est pas l'eau actuelle, mais une substance liquide. C'est la forme la plus dense de l'état lunaire. La Terre a donc traversé cette étape où elle ne fut qu'un globe liquide, fait d'une eau mêlée de vapeur. Figurez-vous ce globe flottant dans l'espace, et auquel l'homme est déjà attaché, ce qui est possible parce qu'aucune substance solide n'est encore formée dans cette masse liquide. De l'homme actuel il n'y a que le corps astral et le « Je », sous une forme qui n'est pas encore séparée des entités divines. L'être humain se sent incorporé dans le sein des entités spirituelles de ce monde originel, dont le corps est constitué par cette masse liquide et gazeuse. Mais voici que dans le corps astral déjà porteur d'un « Je », certains germes, certaines substances apparaissent, d'abord infiniment ténus. C'est ce que représente la première figure.



Epoques hyperboréenne et lémurienne

Les lignes supérieures de ces figures représentent le corps astral et le « Je », invisibles aux sens extérieurs, tels qu'ils sont unis au globe liquide de la Terre ; et il en sort les premiers rudiments du corps physique humain et du corps éthérique dans un état encore très subtil. Si vous pouviez suivre ce processus par la clairvoyance, vous verriez ces premières indications de corps physique et de corps éthérique comme enveloppées par l'astral et le « Je ». Ces parties de la nature humaine, qui pendant le

sommeil, demeurent endormies, se forment à cette époque. La masse liquide continue ensuite à se condenser, c'est-à-dire que la vapeur se dégage de l'eau proprement dite ; la conséquence en est que dans un milieu plus dense les rudiments physiques et éthériques se condensent également, et dans l'air vaporeux qui vient de se former, ils prennent eux-mêmes le caractère de l'air et reçoivent l'action du feu ; ainsi ce qui était de nature liquide devient gazeux. Ces rudiments physiques et éthériques sont faits d'une masse gazeuse traversée de courants de feu ; le corps astral et le « Je » enveloppent cette masse qui se meut au sein du milieu terrestre, et passe alternativement de l'air à l'eau.



Epoques atlantéenne et post-atlantéenne

Ainsi, la partie de l'être humain qui, de nos jours, repose pendant le sommeil, existe alors sous une forme rudimentaire qui a la densité de l'air traversé par le feu. Chacun de ces êtres est enveloppé d'un corps astral et d'un « Je » qui sont encore complètement plongés dans le sein de la divinité, c'est-à-dire qui ne se ressentent pas encore comme séparés les uns des autres.

Il faut penser longuement à ces choses, car ces états sont si différents de l'état actuel de la Terre qu'ils choquent et paraissent incompréhensibles. On se demande : Qu'est-ce que donc que ces courants de feu qui traversent l'air ? Ce feu, l'homme le possède encore aujourd'hui ; c'est le feu qui anime votre sang. C'est la chaleur du sang. Et votre organisme possède également des souvenirs de l'ancien élément de l'air. Par l'inspiration et l'expiration, vous faites vivre dans votre corps, par ailleurs solide, une masse d'air qui alternativement entre et sort. Quand vous respirez très profondément, votre souffle, au contact du sang, s'échauffe. Représentez-vous maintenant que cet air chaud pénètre votre corps tout entier. Faites un instant abstraction de tout ce qui est en vous de solide, liquide, et ne conservez que la forme de ce souffle d'oxygène dilaté jusqu'aux extrémités de votre corps. Il reste ainsi une forme d'air qui a des contours humains. L'air qui circule à travers l'être humain épouse absolument les formes du corps et crée ainsi une sorte de corps gazeux dans lequel circule la chaleur. Ce n'était naturellement pas cette forme qui existait autrefois, mais pourtant un être de cette nature. Cet état dura jusque dans les premiers temps de l'Atlantide. Ce serait une erreur de croire qu'au début de l'Atlantide les hommes aient été faits de chair et de sang comme ceux d'aujourd'hui. L'être humain est pour ainsi dire descendu des régions de l'air vers celles de la matière dense. Il n'y avait encore de terrestre alors que les animaux qui n'avaient pu attendre davantage pour s'incarner

physiquement et qui, pour cette raison, sont restés stationnaires, attachés à des formes inférieures. La Terre n'en était pas encore au point de pouvoir donner à l'homme un corps matériel. Et si les animaux en sont restés à des formes inférieures, c'est parce qu'ils n'ont pas attendu que le temps soit venu de revêtir un corps terrestre[1].

A l'étape suivante, le corps physique de l'homme se compose d'air, de chaleur, et d'éléments liquides ; autrement dit, et d'après la terminologie occulte, « l'homme liquide » apparaît. Vous pourriez me dire qu'il existait déjà auparavant, mais ce ne serait pas tout à fait exact. Auparavant, la Terre était un globe liquide dans lequel se trouvait un être humain de nature spirituelle composé d'astral et de « Je ». C'est une entité spirituelle qui était liée à ce milieu ; elle ne vivait pas encore par elle-même. A ce temps, le corps physique de l'homme peut être comparé, au sein de cette eau primitive, à la forme d'une méduse, à peine consistante et transparente. Tel apparaît alors l'être humain. Il a donc d'abord un corps d'eau, tant que le « Je » et le corps astral ne sont pas encore séparés des entités divines.

Au temps où l'être humain possédait ce corps liquide, ses états de conscience étaient évidemment très différents de ce qu'ils devinrent plus tard. On ne pourrait les répartir en conscience de nuit et conscience de jour. Le « Je » ne se distinguait pas encore de la conscience divine, l'homme était donc clairvoyant en dehors de son corps, pendant la nuit, mais d'une clairvoyance inconsciente. Lorsqu'il immergeait de jour dans son corps physique, la nuit spirituelle commençait pour lui ; quand il ressortait de ce corps, l'éblouissante lumière astrale l'éclairait. A nouveau, au matin, l'ombre l'enveloppait quand il se réveillait dans son corps physique. Mais de plus en plus, ses organes physiques s'affermirent, et il apprit à distinguer ce qui entourait son corps. Sa conscience de jour prit de la netteté et peu à peu se rompit le lien qui l'avait rattaché au sein originel divin.

Ce n'est que vers le milieu de l'époque atlantéenne que l'homme atteint un point de densité qui transforme toutes les parties cartilagineuses de son être en substances osseuses. Autour de lui la Terre se solidifie de plus en plus. L'homme commence à prendre pied sur elle. Il perd la conscience qu'il avait possédée dans les mondes spirituels, gagne en revanche une observation plus précise du monde extérieur, et se prépare à devenir véritablement un habitant de la Terre. Durant le dernier tiers de l'Atlantide, la forme humaine devient de plus en plus semblable à ce qu'elle est aujourd'hui.

En suivant ainsi la ligne de l'évolution, on voit comment l'être humain est descendu textuellement, littéralement, des sphères de l'air et d'eau. Sa conscience est illuminée de clartés astrales, et il peut percevoir le monde des dieux vers lequel il s'élève dès qu'il sort du corps physique. Comme s'il s'était revêtu d'une coque, ainsi l'homme s'est lentement détaché de ses liens lorsqu'il est descendu de cette sphère vers la Terre. Jusque-là, il avait vécu dans le sein des dieux ; certes il n'avait pas développé son « Je », mais par contre il n'avait pas rompu avec la conscience divine. A mesure qu'il s'incarne dans le corps physique, le souvenir des dieux, la lumière astrale s'éteint. Ainsi, tant que l'homme baigne au sein de la divinité, il ne peut avoir qu'un corps physique liquide, aérien ; mais en s'en détachant, il se condense jusqu'à l'état de la matière actuelle. Telle fut la descente de l'homme. Mais s'il est descendu, il doit remonter un jour, quand il aura appris la leçon qu'il peut recevoir de ce contact

---

[1] Rudolf Steiner, L'Univers, la Terre et l'Homme – GA 105.

avec la matière ; il retournera alors vers les régions où son corps physique peut connaître un état moins dense. Il faut que l'homme porte en lui cette certitude que lorsqu'il se réunira aux dieux, sans perdre la conscience acquise, ses corps physique et éthérique repasseront par les régions qu'ils ont traversées.

L'homme vient de ces sphères d'air et d'eau ; il les retrouvera en s'épurant. Il ne peut aujourd'hui atteindre cet état que spirituellement, en créant en lui la conscience intérieure de ce qu'il pourra être plus tard. Car la force nécessaire pour l'évolution qui doit venir ne peut naître que de la conscience. Si l'homme acquiert cette conscience, il atteindra son but et remplira sa mission terrestre. Qu'est-ce que cela signifie ? Cela signifie que l'homme n'est pas né de la terre, ni de la chair, mais qu'il est issu de l'air et de l'eau. – La langue qui était parlée du temps des évangiles, et dont nous devons tenir compte, a pour l'eau un mot exactement correspondant, tandis que « pneuma » qu'ont traduit généralement par « esprit », voulait dire « air » ; c'est exactement ce sens qu'avait « pneuma » à cette époque ; il faut traduire « pneuma » par « air » ou « vapeur », sinon on fait un contresens. Voici donc la traduction exacte de cette partie du dialogue avec Nicodème : « Amen, Amen, je te le dis : Nul s'il ne renaît d'air et d'eau, ne peut entrer dans le royaume des cieux. »

Voilà comment le Christ indique l'état futur vers lequel l'homme doit progresser, et voilà le profond mystère que renferme ce dialogue. Il s'agit de bien comprendre les mots et de les employer selon les connaissances que donne l'anthroposophie. Dans la langue courante, il est resté quelque chose de cette signification ; certaines substances très volatiles s'appellent « esprit ». A l'origine, ce mot « esprit » voulait dire : ce qui est volatile, gazeux, aérien. Vous voyez comme il est important de saisir le sens exact des mots et de bien les peser. On peut alors les prendre au pied de la lettre, et ils révèlent une profondeur occulte extraordinaire.

Essayons maintenant un instant encore de diriger notre esprit vers un autre fait de l'évolution.

Observons le temps où le corps astral et le « Je » reposaient au sein de l'astralité divine universelle. Et voyons comment le corps physique se constitue et se forme avec le corps éthérique comme une coque qui isole cette nature spirituelle. C'est ainsi que l'être humain se sépara, se détacha comme un fragment de l'astralité universelle ; comme si vous aviez devant vous un liquide quelconque dont les parties se détachent. Parallèlement à cette formation du corps physique, la conscience humaine individuelle s'est coupée de la conscience divine.

A mesure que l'évolution avance, nous voyons comment les individus humains s'enferment dans leurs corps physique. L'homme paye cette indépendance de l'obscurcissement de sa conscience astrale. Par contre, au moyen de ce revêtement physique, il perçoit le plan physique qui l'entoure, tandis que son ancienne clairvoyance se perd peu à peu. – Nous voyons naître ainsi la nature personnelle et indépendante de l'homme, celle qui va être le support du « Je ». Aujourd'hui, quand vous contemplez un homme qui dort, vous avez devant vous son corps physique et son corps éthérique. C'est là ce qui s'est formé par voie de densification ; ce sont les coques dont nous parlons. La partie de l'astralité universelle qui s'est jadis détachée du tout, retourne chaque nuit se fortifier dans cette substance divine. Elle ne s'y répand pas naturellement comme elle le faisait jadis (en ce cas elle serait clairvoyante) ; elle

conserve son indépendance, cette cohésion individuelle née au cours de l'évolution terrestre.

A qui cette individualité spirituelle, qui chaque fois que l'homme dort renouvelle sa force, doit-elle son existence ? Elle la doit en réalité au fait qu'un corps physique et qu'un corps éthérique se sont formés peu à peu au cours de l'évolution terrestre. Ils ont donné naissance à cette partie de la nature humaine qui, de jour, pénètre dans le physique et voit à travers les sens le monde extérieur, mais qui de nuit entre dans un état d'inconscience, un état qui n'est plus celui où elle se trouvait autrefois. Dans le langage occulte, cette partie de la nature humaine qui reste sur Terre, endormie, s'appelle l'homme terrestre proprement dit, « l'homme ». Et celle qui contient le « Je », qui a été engendré par le corps physique et le corps éthérique, c'est « l'enfant de l'homme » ou « le fils de l'homme ». Le « fils de l'homme », c'est le terme technique qui désigne le « Je » et le corps astral, tels qu'ils sont nés au cours de l'évolution terrestre des corps physique et éthérique.

Pourquoi le Christ Jésus est-il venu sur Terre ? Que devait y apporter son impulsion ? Ce « fils de l'homme » détaché du sein de la divinité, arraché aux liens qui l'avaient fait vivre, mais ayant acquis par contre la conscience physique, doit, par la force du Christ apparu sur la Terre, reconquérir la conscience de sa spiritualité. Il ne doit plus seulement voir avec ses sens physiques le monde qui l'entoure ; il faut que par la force de son être intérieur la conscience de l'existence divine s'allume en lui. Par l'impulsion du Christ venu sur Terre, le fils de l'homme doit être réintégré dans la divinité. Jadis, il n'était possible qu'à certains élus, et par la voie des anciens mystères, de percevoir le monde spirituel. Ceux qui pénétraient ainsi dans les mondes spirituels, et qui en devenaient les témoins, recevaient un nom particulier : ils étaient appelés les « serpents ». Ces « serpents » furent les précurseurs du Christ Jésus. Moïse révéla sa mission en dressant devant son peuple le symbole de l'élévation acquise par ceux qui peuvent voir dans les mondes spirituels, le serpent d'airain. L'état conquis par ces quelques élus, tout fils de l'homme devait le conquérir grâce à la force du Christ sur Terre. Dans l'entretien avec Nicodème, le Christ dit :
« Comme Moïse a élevé le serpent dans le désert, il faut que de même le fils de l'homme soit élevé ! »
Le Christ se sert expressément de la terminologie particulière à son temps. Il suffit de chercher profondément le sens littéral de ces paroles, et on en saisit le sens véritable qui concorde aussi avec l'enseignement anthroposophique. C'est pourquoi la prédication du *Je suis* ne pouvait être faite que d'une seule manière dans l'antiquité. C'est sous l'autorité des initiés que les peuples pouvaient être instruits du *Je suis* dont l'étincelle devait s'allumer en chaque « fils de l'homme ».

Voilà ce que signifie le *Je suis* dans l'Évangile selon Jean. Mais son enseignement a-t-il été apporté progressivement à l'humanité ? L'Ancien Testament en parle-t-il ? Prépare-t-il l'impulsion que la descente du *Je suis* incarné va donner à l'homme ?

Rappelons-nous que tout ce qui apparaît au cours des temps est toujours le fruit d'une lente élaboration. Ce qu'apporte le Christ Jésus a dû peu à peu mûrir dans les mystères, dans le peuple de l'Ancien Testament, comme mûrit un enfant dans le sein maternel. Et ce peuple de l'Ancien Testament lui-même a cultivé ce qui avait à son tour été élaboré chez les anciens Égyptiens. Il y avait chez les Égyptiens de grands

initiés qui ont su tout ce qui devait se passer sur la Terre. Dans ce peuple, qui forme le troisième embranchement de la grande race post-atlantéenne, grandit peu à peu l'impulsion du *Je suis*. Il la porte en lui, pour ainsi dire, mais il ne va pas assez loin pour que puisse naître en lui le principe du Christ. Le peuple des Hébreux s'en détache alors. On nous montre comment Moïse est élu parmi les Égyptiens pour devenir l'annonciateur du Dieu qui est le *Je suis* incarné. Il doit l'annoncer à l'avance à ceux qui pourront le comprendre. Il doit annoncer que la formule : « Moi et le Père Abraham nous sommes Un », sera remplacée un jour par cette autre : « Moi et le Père sommes Un », c'est-à-dire le fondement spirituel du monde est le père auquel Je me relie sans intermédiaire. La plupart des anciens Hébreux vénéraient l'âme-groupe du peuple et se sentaient par elle comme enclos dans la divinité. Mais Moïse, l'initié au sens antique, annonce que le Christ viendra, autrement dit qu'au-dessus du sang qui coule à travers les générations, existe un principe divin supérieur. Sans doute le dieu agit dans le sang depuis Abraham ; mais ce père selon le sang n'est que la manifestation extérieure du père spirituel.

> « Moïse dit à Dieu : Qui suis-je donc pour aller vers Pharaon et pour faire sortir d'Égypte les enfants d'Israël ?
> Et Dieu dit : Je serai avec toi. Et ceci sera pour toi le signe que c'est moi qui t'ai envoyé : Quand tu auras fais sortir d'Égypte mon peuple, vous sacrifierez à Dieu sur cette montagne.
> Moïse dit à Dieu : « Quand j'irai vers les enfants d'Israël et que je leur dirai : le Dieu de vos pères m'a envoyé vers vous, s'ils me demandent quel est son nom, que dois-je leur répondre ? » - Exode 3.13

Il doit prophétiquement annoncer un Dieu supérieur qui est contenu dans le Dieu du père Abraham, mais qui est au-dessus de lui dans son principe. Quel est son nom ?

> « Et Dieu dit à Moïse : Je suis le *Je suis* ! »

C'est là l'annonce de la profonde vérité du Verbe qui apparaît plus tard incarné dans le Christ Jésus.

> « C'est ainsi, ajouta-t-il, que tu répondras aux enfants d'Israël : Le *Je suis* m'a ainsi enseigné ! »

Tel est le texte littéral. Ce qui signifie en d'autres termes : Le « nom », ce nom sur lequel ont reposé les liens du sang, c'est le *Je suis*, et c'est lui qui apparaît incarné dans le Christ que décrit l'Évangile selon Jean.

> « Dieu dit encore à Moïse : Tu diras donc aux enfants d'Israël : Le Seigneur, le Dieu de vos pères, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, m'envoie vers vous. »

Tout ce que vous n'avez vu jusqu'à présent que sous une forme physique, à travers les liens du sang, sous son jour le plus profond, c'est le *Je suis*.

Par là s'annonce ce qui va entrer dans le monde avec le Christ Jésus. C'est le nom du Logos ; c'est lui qui crie à Moïse : Je suis le *Je suis*. Le Logos dit son nom ; il dit ce que peut comprendre de lui à ce temps l'intelligence humaine. Le Verbe qui résonne là, c'est celui qui s'incarne dans le Christ Jésus, le Logos incarné.

Regardons maintenant le signe extérieur par lequel le Logos se répand sur les Israélites dans la mesure où ils peuvent le saisir en esprit, en pensée. Ce signe extérieur, c'est la manne du désert. La manne est en vérité (ceux qui connaissent la science occulte le savent) le même mot que « manas » ou « Je » spirituel. Ainsi la première vague du « Je » spirituel pénètre chez les hommes qui acquièrent peu à peu la conscience du « Je ». Ce qui vit dans l'essence même de ce « Je » spirituel se donne encore un autre nom, pour désigner non plus seulement ce qui peut se comprendre par la pensée, mais ce qui peut être reçu comme une force. Quand le Logos ne fait que dire son « nom », c'est par la raison qu'on le comprend. Mais quand il s'incarne et vit parmi les hommes, c'est alors une impulsion qu'il leur apporte. Il n'est plus seulement doctrine et pensée, il est une force à laquelle l'homme peut participer. Il ne s'appelle plus « manne », comme dans le désert, mais « pain de vie », ce qui est l'expression même pour caractériser l'esprit de vie, le bouddhi.

L'eau transformée par l'esprit, qui est symboliquement offerte à la Samaritaine, ainsi que le pain de vie, tels sont les premiers signes qui annoncent la descente de l'esprit de vie, ou Boudhi, dans l'homme.

C'est ici que nous reprendrons demain.

VII

Le mystère du Golgotha

Berlin, le 26 mai 1908

Tout l'Évangile de Jean converge vers ce fait central de l'histoire humaine que nous appelons le mystère du Golgotha. Comprendre la signification ésotérique de ce mystère, c'est en même temps déchiffrer le sens profond de l'Évangile de Jean.

Ce qui forme le centre de tout le mystère du Golgotha, pour l'occultisme, c'est le moment de la crucifixion où le sang du Sauveur coule de ses blessures. Et nous nous rappelons par là ce que nous avons déjà eu fréquemment l'occasion de dire : Pour celui qui connaît les mondes spirituels, toute substance matérielle physique n'est que l'expression sensible de quelque chose de spirituel. Evoquons au regard de notre âme l'événement physique du Christ sur la croix, perdant son sang par ses blessures. Ce tableau d'un événement physique, qu'exprime-t-il spirituellement pour celui qui comprend bien l'Évangile de Jean ?

L'événement physique du Golgotha est l'expression, la manifestation d'un phénomène spirituel qui forme le point central de toute l'évolution terrestre. Pour l'esprit matérialiste moderne, ces mots n'ont guère de sens, car il lui est impossible d'imaginer que dans cet événement du Golgotha, unique en son espèce, il soit arrivé autre chose que dans un événement analogue. Il y a pourtant une différence énorme, capitale, entre tout ce qui s'est passé sur la Terre *avant* l'événement du Golgotha et ce qui se passe *après*.

Et pour nous le dépeindre intérieurement dans tous ses détails, souvenons-nous que les hommes ne sont pas seuls à posséder un corps physique, un corps éthérique, un corps astral, et qu'un astre n'est pas seulement fait de la substance physique que contemple l'astronome. Un corps céleste a aussi une nature éthérique et une nature astrale. Notre Terre a son corps éthérique et son corps astral. Si elle n'avait pas de corps éthérique, il n'y aurait pas de plantes à sa surface, et si elle n'avait pas de corps astral, elle ne pourrait pas être le séjour d'animaux. Pour se représenter le corps éthérique de la Terre, il faut se rendre compte que son centre coïncide exactement avec le centre physique de la Terre. Tout le corps physique de la Terre baigne entièrement dans son corps éthérique, et tous deux à leur tour dans le corps astral. Or si un clairvoyant avait pu observer le corps astral de la Terre pendant de longues périodes, il aurait vu apparaître des changements y apparaître au cours des temps, ainsi que dans le corps éthérique. Imaginons que d'une étoile un clairvoyant observe la Terre. Il verrait non seulement le globe physique, mais encore une aura lumineuse l'enveloppant, composée des corps éthérique et astral. Si ce clairvoyant resté très longtemps sur cet astre, assez pour avoir vu passer les époques qui précédèrent la venue du Christ et assister à l'événement du Golgotha, voici ce qu'il aurait constaté.

L'aura de la Terre, son corps éthérique et son corps astral, présentent certaines couleurs, certaines formes, avant l'événement du Golgotha, mais à partir d'un certain moment, ces couleurs changent. Quel est ce moment ? C'est celui où sur le Golgotha,

le sang coule des blessures du Christ Jésus. La constitution spirituelle de la Terre se transforme en cet instant.

Nous avons vu que le Logos, en réalité, c'est l'ensemble des Elohim qui sont unis au Soleil et abreuvent la Terre de dons spirituels à travers le rayonnement physique du Soleil. La lumière solaire est ainsi comme le corps physique de l'esprit, de l'âme des Elohim, du Logos. Au moment où se produisit l'événement du Golgotha, la force qui, du dehors, se déversait sur la Terre, commença à s'unir à cette Terre même. Son aura se modifia. Mais l'événement du Golgotha peut encore être envisagé à un autre point de vue. Nous savons qu'avant de devenir terre, notre planète a traversé trois incarnations, – l'ancien Saturne, l'ancien Soleil, l'ancienne Lune. Quand une planète atteint le but de son développement, il en va pour elle comme d'un homme qui atteint le terme de sa vie au bout d'une incarnation. La planète passe par un état invisible qu'on appelle « pralaya » ; après quoi elle se réincarne. C'est ce qui se passa entre la dernière incarnation de la Terre (ancienne Lune) et son incarnation actuelle. Elle émergea d'une existence spirituelle, invisible mais réelle, et apparut sous un premier aspect, qui fut suivi par ceux que nous avons décrits hier. Lorsqu'elle émergea ainsi, elle fut tout d'abord liée à l'ensemble des éléments qui devaient constituer notre système solaire. Elle s'étendait réellement à cette époque jusqu'à l'orbite des plus lointaines planètes de ce système. Tout ne faisait encore qu'un. Les planètes ne se détachèrent que plus tard. Ainsi, jusqu'à un certain moment, la Terre demeura unie à notre Soleil actuel. Il fut donc un temps primitif où le Soleil, la Lune et la Terre actuels ne formaient qu'un seul corps, comme si vous preniez le Soleil et la Lune et les mêliez à la Terre pour n'en faire qu'un immense corps céleste[1]. Voilà ce que fut autrefois la Terre au moment où le corps astral et le « Je » flottaient encore au sein d'une masse vaporeuse, et même avant cela.

Ainsi les forces qui sont aujourd'hui dans le Soleil, forces spirituelles et physiques, furent unies à la Terre. Puis vint le temps où le Soleil se sépara de la Terre, non point seulement le Soleil physique avec sa lumière physique, mais aussi les entités spirituelles ayant à leur tête les Elohim, les véritables esprits de la lumière. Le globe qui subsista fut pareil à ce que donnerait le mélange de la Terre et de la Lune actuelles. Pendant un certain temps, en effet, la Terre séparée du Soleil, demeura encore unie à la Lune. Ce n'est qu'à l'époque lémurienne que la Lune s'en détacha, et alors le rapport des trois corps célestes, tel qu'il est aujourd'hui, s'établit. Il était nécessaire que les Elohim agissent ainsi du dehors, que l'un d'eux se détachât pour gouverner l'astre lunaire et de là réfléchir vers la Terre la puissance et le rayonnement des six autres Elohim. Nous vivons actuellement sur la Terre comme sur une sorte d'île détachée du Soleil et de la Lune. Mais un temps doit venir où notre Terre se réunira de nouveau à ces astres et ne formera plus qu'un corps avec eux. Les hommes se seront alors suffisamment spiritualisés pour pouvoir supporter tout le dynamisme du Soleil, l'assimiler, s'unir à lui. Il n'y aura plus pour ainsi dire qu'un seul champ d'action commun aux hommes et aux Elohim.

Quelle est la force qui réalisera cette union ?

Si l'événement du Golgotha n'avait pas eu lieu, jamais cette réunion de la Terre au Soleil ne pourrait s'accomplir, car, par l'événement du Golgotha, la force des Elohim, du Logos unie à la Terre tend vers la force du Logos cosmique et aboutira

---

[1] Rudolf Steiner, La Science de l'Occulte, GA 13 – Chapitre : L'évolution cosmique

finalement à l'union des deux globes. L'événement du Golgotha a redonné à la Terre, dans son être spirituel, l'élan qui la reconduira vers le Soleil. C'est pourquoi on peut l'affirmer, la force du Logos qui, auparavant, affluait du dehors, est maintenant absorbée dans la vie spirituelle de la Terre, et cela depuis l'événement du Golgotha. D'où la Terre recevait-elle auparavant son impulsion ? Des forces qui, du Soleil, tombaient sur elle. Qu'est-ce qui vit, depuis lors, en elle ? Le Logos lui-même, devenu, grâce au Golgotha, l'esprit même de la Terre.

Aussi vrai que votre corps est habité par un esprit et une âme, il est vrai que le corps de la Terre, ce corps fait de pierres, de plantes et d'animaux, ce corps sur lequel vous marchez, est habité par une âme, et un esprit, qui est le Christ. Le Christ est l'esprit de la Terre. Quand le Christ s'adresse donc à ses disciples les plus intimes, que peut-il leur dire ? Quel secret peut-il leur confier ?

Il peut dire : « Si vous tournez votre regard vers le dedans de vous, vous y trouvez votre âme. Ce que vous faites ainsi, vous pouvez le faire à l'égard du globe terrestre. Celui qui se tient en ce moment physiquement devant vous, est le même esprit qui non seulement vit dans ce corps éphémère, mais qui anime la Terre entière, et l'animera toujours plus. » Et il a le droit de parler alors de la Terre comme de son véritable corps. « Voyez les blés, et ce pain que vous mangez, qui vous nourrit, – que mangez-vous en réalité ? C'est mon corps que vous mangez. Et quand vous buvez le jus des fruits, c'est comme vous buviez le sang de la Terre. Ce sang de la Terre, – c'est mon sang ! – Voilà littéralement ce que disait le Christ à ses apôtres les plus proches, et il faut prendre à la lettre les paroles qu'il a dites. Lorsqu'il rassemble ses disciples, et qu'il leur expose symboliquement l'initiation chrétienne, il prononce une parole étrange au moment où il leur annonce qu'un d'eux le trahira. (ch. XIII, v. 18) :

« Celui qui mange mon pain me foule aux pieds. »

Cette parole doit être prise à la lettre. L'homme mange le pain de la Terre, et il marche dessus, il la foule avec ses pieds. Si la Terre est le corps dont le Christ est l'esprit, l'homme est celui qui foule de ses pieds ce corps dont il mange le pain. Et l'image de la Cène prend au sens de l'Évangile selon Jean une profondeur infinie quand nous savons que le Christ est l'esprit de la Terre et que le pain est issu de ce corps. Le Christ l'indique en disant : « Ceci est ma chair ! » Comme la chair de l'homme est le corps physique de son âme, ainsi le pain fait partie du corps de la Terre, c'est-à-dire du corps du Christ. Et la sève qui circule dans les plantes, le jus qui gonfle les grappes de raisin, sont pareils au sang qui circule dans le corps humain[1]. Le Christ peut dire : « Ceci est mon sang ! » Celui qui ne veut pas comprendre, ou qui n'a pour cela aucun sens, peut croire que la Cène perd, par cette explication véritable, quelque chose de sa sainteté. Mais celui qui peut comprendre se dira qu'au lieu d'enlever à la Cène son caractère sacré, cette explication sanctifie tout le globe terrestre. Quel sentiment formidable envahit notre âme lorsque nous découvrons ainsi dans la Cène le plus grand mystère de la Terre, par lequel l'événement du Golgotha s'intègre dans toute l'évolution. La Cène nous prépare à comprendre que le sang qui coule au Calvaire a non seulement une signification humaine, mais qu'il a un sens

---

[1] Rudolf Steiner, L'Évangile de Jean dans ses rapports avec les trois autres évangiles, GA 112, Kassel 1909, 14[e] conférence.

pour l'univers entier, parce qu'il donne à la Terre la force de progresser dans son évolution. C'est ainsi que l'homme qui comprend profondément l'Évangile selon Jean doit se sentir uni, non seulement par son propre corps physique au corps physique terrestre, mais par sa nature spirituelle à l'être spirituel qu'est le Christ. Il sent que le Christ, esprit de la Terre, imprègne son corps. Si nous sentons cela, nous pouvons demander : Quelle inspiration reçut soudain l'auteur de cet évangile lorsqu'il fut plongé dans les profonds mystères qui se rapportent au Christ Jésus ? Ce qu'il vit alors, c'est l'ensemble des forces et des impulsions agissant dans le Christ ; il vit comment elles allaient s'exercer sur toute l'humanité, si seulement celle-ci les accueillait.

Pour bien nous pénétrer de ce mystère, rappelons une fois encore dans quel sens évolue l'humanité. Le sens de cette évolution, c'est que l'homme se purifie, transforme, par la force de son « Je », ses trois enveloppes : corps physique, corps éthérique, corps astral. Le « Je » travaille d'abord à la purification du corps astral. Son but est que ce corps se transforme alors en *« Je » spirituel* ou *manas*. Quand la force du « Je » aura complètement métamorphosé le corps éthérique ou corps de vie, celui-ci sera *esprit de vie* ou *bouddhi*. Quand à son tour le corps physique aura pu être totalement maîtrisé par le « Je », il sera métamorphosé en *homme-esprit* ou *atma*. Le but actuel de l'évolution humaine sera atteint[1].

Cela ne peut s'accomplir que dans un très lointain avenir ; en outre, la transformation des corps astral, éthérique et physique, en *manas, bouddhi, atma*, doit être accomplie par le « Je » en toute conscience. Les hommes pour la plus part en sont encore bien loin aujourd'hui. Il ne font guère qu'entreprendre le développement du corps astral en *manas*. Inconsciemment toutefois grâce à l'aide d'entités plus hautes, un certain travail a déjà été accompli sur les corps inférieurs au cours de l'évolution. Un travail inconscient a commencé d'élaborer le corps astral dans lequel pénétra l'*âme de sentiment*. Inconscient aussi le « Je » a travaillé du dehors sur le corps éthérique, lorsque l'*âme d'entendement* y a pénétré. Enfin le premier travail du « Je » sur le corps physique est ce qui est appelé l'*âme de conscience*.

Celle-ci est apparue vers la fin de l'époque atlantéenne, quand le corps éthérique, dont la partie correspondant à la tête était demeurée jusque-là extérieure au corps physique, y pénétra peu à peu complètement. C'est alors que l'homme apprit à dire « Je ». Ainsi l'homme s'adapta peu à peu à l'époque atlantéenne par étape successives. Notre époque est appelée à faire pénétrer le « Je » spirituel ou *manas* dans le corps astral, qui n'a reçu autrefois qu'une action du dehors. Par toutes les forces qui viennent du corps physique, éthérique, astral, de l'âme de sentiment, d'entendement, de conscience, l'homme doit édifier ce « Je » spirituel et faire mûrir le premier germe de l'esprit de vie. Notre époque post-atlantéenne a ainsi une tâche d'une importance immense à réaliser, celle de développer consciemment la triple nature supérieure de l'être humain : manas, bouddhi, atma, bien que ce dernier but soit réservé à un lointain avenir. Dès aujourd'hui toutefois, nous devons développer ces forces qui de l'homme inférieur feront sortir l'homme supérieur.

[1] Rudolf Steiner, Théosophie, GA 9

Demandons-nous maintenant : Qu'y-a-t-il donc en l'homme qui soit dû à l'absence des parties supérieures de son être non encore développées, et qu'y aura-t-il plus tard en lui ? En quoi l'homme de l'avenir se distinguera-t-il de l'homme actuel ?

Quand celui-ci sera pleinement évolué, le corps astral aura atteint un tel degré de purification qu'il sera devenu « Je » spirituel, le corps éthérique purifié sera devenu esprit de vie, et l'immense transformation subie par le corps physique en aura fait l'homme-esprit. Il faut la force la plus haute pour maîtriser le corps le plus bas ; la métamorphose du corps physique sera la plus grande victoire de l'homme. Tout ce qui n'est encore aujourd'hui que latent en l'homme sera un jour pleinement vivant. Lorsqu'il se tourne vers le Christ et les impulsions qu'il en reçoit, l'homme fait naître en lui les forces d'accomplir cette transformation.

Quelles sont aujourd'hui pour lui les conséquences de ce fait qu'il n'est pas encore transformé ? C'est parce que le corps astral n'est pas encore purifié que l'égoïsme est possible ; c'est parce que les forces du « Je » n'ont pas encore pénétré le corps éthérique que le mensonge et l'erreur sont possibles ; c'est parce qu'elles ne sont pas encore entrées dans le corps physique que la maladie et la mort existent. Il n'y aura plus d'égoïsme dans le « Je » spirituel évolué, plus de mensonge ni d'erreurs dans l'esprit de vie élaboré, plus de maladie ni de mort dans l'homme-esprit réalisé. Quand l'homme reçoit en lui les impulsions du Christ, il s'unit à la force christique qui peut lui donner la maîtrise jusque sur son corps physique.

Supposez un homme capable de recevoir pleinement en lui l'impulsion du Christ, supposez que toute cette impulsion passe en lui, que le Christ lui-même déverse directement en lui son pouvoir, que se produirait-il ? Si l'homme était aveugle, sous l'action de la force christique, il recouvrerait la vue, car le but de cette action, c'est la victoire sur les forces de la maladie et de la mort. Quand l'auteur de l'Évangile selon Jean rapporte la guérison de l'*aveugle-né,* c'est ce profond mystère qu'il exprime. Il montre par cet exemple que la force du Christ guérit quand elle déploie toute sa puissance. Où donc se trouve cette force ? Dans la terre même, le corps du Christ. Il faut seulement que la terre soit vraiment pénétrée de l'esprit du Logos. Voyons si c'est ainsi que le comprend l'auteur de l'Évangile selon Jean.

L'aveugle est là. Le Christ prend de la terre, la pétrit avec sa salive et l'impose à l'aveugle. Il lui impose le corps qui est pénétré de son esprit. C'est une connaissance très précise que révèle ici l'auteur de l'évangile. Et il faut qu'abandonnant tout préjugé, nous approfondissions au moins une fois l'un des grands « signes » que fait le Christ Jésus, pour mieux connaître la vraie nature d'un semblable événement, sans qu'il nous soucie que les esprits habiles et trop intelligents de notre siècle traitent de folie ce que nous allons dire. Car c'est un fait que de profonds mystères existent qui ne sont pas encore à la portée des hommes d'aujourd'hui. Ceux-ci, si avertis qu'ils puissent être, ne sont pas assez forts pour y participer. Ils peuvent les connaître, les admettre au besoin, les vivre même en esprit ; mais y participer, les traduire en actions physiques, pour cela l'homme de nos jours est trop profondément descendu dans la matière.

En fait, toute vie est tissée d'oppositions, d'extrêmes. La vie et la mort en sont un exemple. D'étranges choses s'offrent à l'âme de l'occultiste quand il voit par exemple côte à côte un cadavre et un être vivant. Dans l'homme vivant éveillé, il y a une âme et un esprit ; mais ils sont en quelque sorte isolés, du point de vue de la

conscience, individualisés au sein du monde spirituel ; ils ne peuvent percevoir ce monde. En face d'un cadavre, au contraire, nous sentons que l'âme et l'esprit l'ont quitté et sont en voie de passer dans les mondes spirituels ; la lumière de ces mondes s'allume pour eux. Et ainsi le cadavre devient le symbole de ce qui est en train de s'accomplir dans les mondes spirituels. Le monde physique exprime également le reflet de ce qui se passe dans le monde spirituel, mais d'une façon toute particulière. Lorsqu'un être humain va naître, de la matière se condense pour construire un corps ; cette concentration de la matière apparaît au clairvoyant comme une mort de la conscience dans le monde spirituel. Une mort là-bas, une naissance ici. Par la concentration de cette matière, on voit mourir en un certain sens une conscience spirituelle ; par la décomposition ou par la combustion du corps physique quand les éléments se dissolvent et se dissocient, c'est le contraire qui apparaît ; on assiste spirituellement à la naissance d'une conscience. La décomposition physique répond à une naissance spirituelle. C'est pourquoi tous les phénomènes de décompositions, de dissociation, sont pour l'occultiste bien plus que ce qu'ils paraissent. Un cimetière où des corps physiques se décomposent peut être un remarquable phénomène au point de vue spirituel (nous ne parlons pas de l'être humain, mais de ce qui se passe spirituellement dans le cimetière). C'est un jaillissement, un flamboiement continu de naissances spirituelles.

Or, supposons qu'un homme se soumette physiquement à la discipline suivante (soulignons bien que nous ne la conseillons à personne car les corps d'aujourd'hui ne peuvent absolument pas la supporter) : entraîner son corps physique à respirer pendant un certain temps de l'air provenant de substances en décomposition, tout en ayant conscience d'accueillir en soi le phénomène spirituel qui vient d'être décrit. S'il le faisait d'une manière appropriée, après plusieurs incarnations (car il n'y arriverait pas en une seule vie), il pourrait se réincarner avec la force de donner des impulsions vivifiantes, guérissantes. Respirer de l'air qui émane d'une décomposition, cela fait partie de l'entraînement qui confère peu à peu à la salive la force de s'unir à la vie de la terre pour former avec elle ce que le Christ a posé sur les yeux de l'aveugle-né. C'est ce mystère par lequel on consomme la mort, on l'absorbe, on la respire, qui explique d'où vient la force de guérir, – et c'est à lui que fait allusion l'auteur de l'Évangile selon Jean quand il nous montre des « signes » comme la guérison de l'aveugle-né. Il serait infiniment préférable qu'au lieu de disserter brillamment sur la manière d'interpréter tel ou tel passage, les hommes apprennent à comprendre que cette guérison de l'aveugle-né correspond littéralement à quelque chose qui existe en réalité, et qu'ils conçoivent par là du respect pour une personnalité comme l'auteur de l'Évangile de Jean : C'est un homme, peuvent-ils se dire, qui fut profondément initié aux mystères que nous devons essayer de comprendre.

Nous nous trouvons dans une assemblée anthroposophique où bien des idées préconçues ont déjà pu être dépouillées. Il était nécessaire que je vous rappelle avant d'aborder une vérité aussi secrète que celle du mélange guérissant de la terre et de la salive, avant de vous dire que ces faits doivent eux aussi être pris dans un sens littéral.

Essayons de nous rendre compte combien la connaissance d'un pareil mystère nous relie étroitement à l'idée centrale qui nous a occupés aujourd'hui, celle qui voit dans le Christ, l'Esprit de la Terre, et dans la Terre le corps du Christ. Pour que l'opération s'accomplisse, le Christ a donné quelque chose de sa substance.

Mais examinons encore autre chose et souvenons-nous que le Christ dit de lui-même : Le secret le plus profond de ma nature, c'est le *Je suis* ; la véritable puissance éternelle du *Je suis* ou du « Je », qui a la force de transformer les autres corps, doit pénétrer tous les hommes. Elle est contenue dans l'esprit de la Terre. Le Christ veut donner à chacun la possession de son « Je ». Il veut en chaque homme allumer le dieu, éveiller en chacun le Seigneur, le Roi. Que voyons-nous alors ? L'idée de « karma » apparaît, exprimée par le Christ dans son sens le plus haut[1]. Pour comprendre pleinement l'idée de « karma », il faut la saisir dans son sens chrétien. Elle dit au fond que nul homme ne peut s'ériger en juge de ce qui est l'être intime d'un autre homme. Celui qui n'a pas compris l'idée de karma dans ce sens, n'en a pas encore sondé toute la profondeur. Quand un homme en juge un autre, il lui impose la contrainte de son « Je ». Si l'on croit véritablement au *Je suis,* on ne juge pas, mais on dit : « Je sais que le karma existe et qu'il établira toute compensation ; quoique tu aies fait, je ne te juge point ! » Si on l'on comprend véritablement le christianisme, comment se comporter à l'égard de quelqu'un qui a péché ? On ne peut dire qu'une chose : Quelle que soit la faute dont cet homme est accusé, et qu'il l'ait commise ou non, le *Je suis* en lui doit être respecté, doit être abandonné au karma, à la grande loi qui est celle du Christ même. C'est donc au Christ lui-même qu'il faut le remettre. – Le karma s'étend à toute l'évolution. Nous pouvons remettre pour ainsi dire le châtiment que le karma impose à l'homme à toute l'évolution terrestre. C'est à elle qu'incombe cette tâche ; que sur elle s'inscrive ce qui s'enregistre au compte du karma.

> « Or Jésus s'en alla sur le Mont des Oliviers.
> Et à la pointe du jour, il retourna au Temple, et
> tout le peuple vint à lui, et s'étant assis, il les enseignait.
> Alors les scribes et les Pharisiens lui amenèrent une
> femme qui avait été surprise en adultère et la faisant
> tenir debout au milieu du peuple, ils dirent à Jésus : Maître,
> cette femme vient d'être surprise en adultère ; or Moïse nous
> a ordonné dans la Loi de lapider les adultères ; quel est donc
> en cela ton sentiment ?
> Ils disaient ceci en le tentant, afin d'avoir de quoi
> l'accuser ; mais Jésus se baissant écrivait sur la terre avec
> le doigt. Comme donc ils continuaient à l'interroger, s'étant
> redressé, il leur dit : Que celui de vous qui est sans péché lui
> jette la première pierre. Puis s'étant encore baissé, il écrivait
> sur la terre.
> Mais pour eux, l'ayant entendu parler de la sorte, ils
> se retirèrent l'un après l'autre, les vieillards sortant les premiers.
> Et ainsi Jésus demeura seul avec la femme qui était là au milieu.
> Alors Jésus se relevant lui dit : « Femme, où sont ceux qui
> t'accusent ? Personne ne t'a condamnée ? » (Il dit cela pour écarter
> tout jugement extérieur et pour faire allusion au karma intérieur.)
> Elle lui dit : Non, Seigneur ! (Elle est abandonnée, remise à son karma ;
> il ne lui reste qu'une chose à faire, c'est de s'amender sans s'occuper

---

[1] Rudolf Steiner, Les Manifestations du Karma – GA 120

> du châtiment que le karma apportera de lui-même). Mais Jésus dit :
> Moi non plus je ne te condamnerai. Va, et désormais ne pèche plus »[1].

Ainsi nous voyons comment l'idée de karma se rattache à la conception la plus profonde de la mission du Christ et de son importance pour la Terre. « Si vous avez compris ma nature, dit-il, alors vous avez aussi compris le *Je suis* dont vous voyez en moi l'expression, ce *Je suis* qui a toute faute apporte la compensation ». Le Christ permet aux hommes d'être des individus libres et ne dépendant que d'eux-mêmes.

Les hommes sont encore aujourd'hui fort éloignés du christianisme intérieur. Mais quand ils apprendront à saisir ce que renferme une œuvre comme l'Évangile de Jean, les impulsions du Christ les pénétreront peu à peu ; alors dans un lointain avenir, l'idéal chrétien se réalisera.

Ainsi nous voyons comment, à l'époque post-atlantéenne, vient agir sur Terre la première impulsion qui a pour but le développement de l'homme au point de vue du principe christique pendant cette époque. Partant de là nous verrons ce que sera le Christ de l'avenir.

---

[1] Rudolf Steiner, L'Évangile de Jean dans ses rapports avec les trois autres évangiles, GA 112, Kassel 1909, 14e conférence.

VIII

L'évolution humaine dans ses rapports avec le principe christique

Hambourg, le 27 mai 1908

Nous avons vu que la meilleure manière d'approfondir l'Évangile de Jean était d'en approcher par plusieurs côtés à la fois. Hier, nous avons étudié sous un jour particulier un des plus grands mystères qu'il contienne. Afin d'en acquérir peu à peu une pleine compréhension, appliquons-nous maintenant à comprendre comment il se fait que le Christ Jésus apparaisse à notre époque post-atlantéenne. Nous avons rassemblé autant de données que possible pour suivre l'évolution humaine, et y saisir l'action du Christ. Comprenons-nous la raison pour laquelle le Christ s'est fait homme à un moment précis de l'évolution en approfondissant certaines connaissances partiellement acquises au cours des précédentes conférences.

Nos ancêtres ont vécu sur l'Atlantide, sur ce continent que l'océan recouvre aujourd'hui. Nous avons étudié quel avait été leur aspect physique ; leur corps n'a que lentement atteint sa densité actuelle, et c'est seulement aux derniers temps de cette période atlantéenne que l'homme a commencé à ressembler aux formes d'aujourd'hui. Même dans ce dernier tiers, il en différait encore profondément, et nous pouvons nous faire une idée du progrès accompli en comparant l'homme actuel avec l'une des races quelconques d'animaux supérieurs.

Pour bien des raisons, nous savons que l'homme se distingue essentiellement d'un animal, si mal développé soit-il. Tout animal vivant dans le monde physique y possède un corps physique, un corps éthérique et un corps astral. C'est là sa constitution dans le monde physique. N'allez pas croire cependant que dans ce monde il n'y ait que du physique. On se tromperait en ne cherchant l'éthérique ou l'astral que dans le monde suprasensible. Evidemment les sens physiques ne nous transmettent que des impressions physiques, elles aussi, mais ce n'est pas une raison pour que cela seul existe dans ce monde. Ici-bas, l'animal possède, outre son corps physique, une nature éthérique et une nature astrale que le clairvoyant perçoit. Ce n'est que lorsqu'il veut atteindre le « Je » de l'animal qu'il ne peut pas rester dans le monde physique. Il doit s'élever dans le monde astral. Là se trouve l'âme-groupe, ou moi-groupe animal, et l'homme diffère des animaux en ce que son « Je » à lui se trouve dans le monde physique. L'homme possède donc ses quatre natures dans ce monde, bien que le « Je », l'éthérique et l'astral ne puissent y être perçus que par un clairvoyant.

Il existe une autre différence encore pour le clairvoyant entre l'homme et l'animal. Et il la constate lorsqu'il compare, par exemple, un cheval et un homme. Il voit comme si la tête du cheval était auréolée d'une formation éthérique qui serait comme le prolongement du museau ; pour lui, la tête éthérique du cheval dépasse la

tête physique et a une forte organisation. Il n'y a pas coïncidence entre les deux[1]. Chez l'homme de nos jours, au contraire, le clairvoyant constate que la tête physique et la tête éthérique s'interpénètrent à peu près également, ont même forme et mêmes dimensions. L'éléphant fait une impression très curieuse, car il a une tête éthérique remarquablement grande. Chez l'homme atlantéen, la tête physique et la tête éthérique ne coïncidaient pas à peu près également comme aujourd'hui, mais avant le dernier tiers de l'Atlantide, la tête éthérique dépassait considérablement la tête physique. Elles se sont ensuite de plus en plus confondues pour ainsi dire, pour s'identifier à la fin ; il existe dans le cerveau, au voisinage des yeux, un point auquel correspond un autre point précis dans la tête éthérique ; ce dernier était chez l'Atlante tout à fait au dehors. Ces deux points se sont rapprochés peu à peu, et ce n'est que lorsqu'ils coïncidèrent que l'être humain apprit à dire : *« Je »*, et qu'apparut ce que nous avons appelé hier l'âme de conscience. La tête passa alors par une transformation remarquable. Pour le comprendre, il faut encore étudier un peu ce qu'étaient les conditions physiques dans l'ancienne Atlantide.

On n'aurait pu y trouver, surtout dans les régions du nord, à l'ouest de l'actuelle Scandinavie, cette différence qu'on observe aujourd'hui entre la pluie, la brume, l'air et la lumière du Soleil. Ces contrées étaient perpétuellement enveloppées de brouillard. Les hommes qui habitaient alors l'Irlande actuelle et les régions qui la prolongeaient à l'ouest, n'ont jamais connu la distinction que nous faisons aujourd'hui entre la pluie et le beau temps ; ils étaient toujours plongés dans le brouillard, et ce n'est qu'avec le déluge atlantéen que les masses de brouillard commencèrent à se condenser, à descendre sur terre sous forme d'eau. Ainsi l'air se purifia. On n'aurait pu parcourir toute l'Atlantide sans y trouver auparavant cette merveille de la nature : l'arc-en-ciel. La possibilité n'en apparaît qu'après le déluge, dans une atmosphère où la pluie et la lumière du Soleil sont distincts. Et quand la science spirituelle nous instruit de ces choses, si l'on pense aux légendes, aux récits qui décrivent le déluge, en particulier aux traditions chrétiennes qui nous montrent Noé sortant de l'arche après le déluge et contemplant l'arc-en-ciel, on peut se faire une idée de la profonde exactitude de ces documents religieux. Ce sont des expériences que peut faire l'occultiste lorsqu'il découvre peu à peu, par fragments combien ces traditions doivent rigoureusement être prises à la lettre, à condition d'apprendre naturellement à connaître d'abord cette lettre.

Vers la fin de l'époque atlantéenne, on voit qu'une certaine région avoisinant l'Irlande actuelle offre les conditions les plus favorables au développement de l'homme. Cette partie de terre est aujourd'hui recouverte par les eaux. C'est là qu'au sein de l'humanité atlantéenne se forma le peuple le plus doué, le plus prêt à développer la libre conscience humaine. Et le chef de ce peuple, que nous appelons « les sémites primitifs », était un grand initié. Il réunit autour de lui quelques hommes parmi les plus évolués spirituellement, et il émigra avec eux vers l'Orient, traversa l'Europe pour atteindre les régions du Thibet actuel. Vers la fin de l'époque atlantéenne, la partie occidentale de l'Atlantide disparut peu à peu, recouverte par les eaux. Cependant, l'Europe surgissait dans son actuelle conformation ; en Asie, les grandes étendues de la Sibérie étaient encore immergées, mais le sud de l'Asie, bien que sous un aspect différent, existait déjà. La grande masse de la population moins

---

[1] Rudolf Steiner, L'Univers, la Terre et l'Homme – GA 105 – et L'Évangile de Jean dans ses rapports avec les trois autres évangiles, GA 112, Kassel 1909, 5e conférence.

avancée, se rattacha partiellement au noyau qui se dirigeait d'ouest en est, et le suivit en s'espaçant plus ou moins. Une grande partie de la population de l'ancienne Europe est due à ces flots de peuples atlantéens qui s'établirent sur son sol et le peuplèrent. A ces courants se mêlèrent des populations qui avaient déjà accompli cette migration antérieurement, d'autres qui venaient de régions différentes de l'Atlantide ou même de l'ancienne Lémurie. En sorte que les masses humaines très différentes par leurs qualités et leurs facultés spirituelles, s'établirent en Europe et en Asie. Le petit groupe qui avait été conduit par une haute individualité spirituelle se fixa en Asie pour y cultiver le plus grand degré de spiritualité possible ; de ce centre de culture partirent des courants qui se dispersèrent dans les régions les plus diverses de la Terre et vers les différents peuples.

Le premier de ces courants descendit vers l'Inde, où apparut, sous l'impulsion de la haute individualité dont nous avons parlé, la première civilisation post-atlantéenne . Cette civilisation hindoue est bien antérieure à celle des Védas, sur laquelle nous possédons des traditions. Nous pouvons l'appeler l'*âge des antiques et saints Rishis*. Transportons-nous dans l'état d'âme qui caractérise cette première civilisation post-atlantéenne. Ce fut en réalité la première civilisation religieuse de l'humanité. Celles qui l'avaient précédées sur l'Atlantide ne peuvent être appelées religieuses, au vrai sens du mot. La « religion » est un véritable caractère de l'époque post-atlantéenne . Pourquoi cela ? Il suffit de se demander comment vivaient les Atlantes ; dans un état de vague clairvoyance due à ce que la partie éthérique de leur tête était encore dégagée de la partie physique. Pendant la nuit, quand l'homme se détachait de son corps physique, il pouvait percevoir le monde spirituel où il se trouvait ; tandis que pendant le jour il percevait le monde physique qui l'entourait. Quelle était la condition de l'homme vers le milieu ou même le premier tiers de l'époque atlantéenne ? Lorsqu'il se réveillait, son corps astral pénétrait les corps physique et éthérique, mais les objets qui lui apparaissaient n'avaient pas encore les contours délimités qu'ils ont pour nous. Vous pouvez vous faire une idée de ce qu'il voyait à cette époque, si vous pensez à une ville enveloppée de brouillard et dont les réverbères, le soir, sont comme embués d'une auréole brumeuse aux rayons colorés. Mais la distinction entre la conscience de jour et l'inconscience de nuit n'existait pas encore aussi précise qu'actuellement. Certes, le corps astral se dégageait des corps physique et éthérique, mais comme l'éthérique était plus étendu et ne se détachait jamais complètement de l'astral, il conservait, même de jour, des réflexes spirituels ; c'est ce qui donnait à l'homme une sorte de vague clairvoyance, de perception confuse de tous les êtres spirituels qui l'enveloppaient. Quand on parle aujourd'hui dans les milieux scientifiques des anciennes légendes, des mythologies germaniques et nordiques, on dit que cette poésie est née de l'imagination populaire. Wotan, Thor, et tous les dieux des légendes, ne sont que la personnification des forces de la nature, pense-t-on. Et il existe des théories entières sur cette imagination créatrice des peuples primitifs. A les entendre, on se demande si ceux qui émettent ces théories sont nés dans une cornue comme l'homonculus de « Faust », et n'ont jamais vu d'hommes réels ; car qui connaît vraiment le peuple n'est plus tenté de parler d'une si féconde imagination créatrice. Les légendes des dieux ne sont pas autre chose que les vestiges de faits réels que les hommes ont vus autrefois par clairvoyance. Il y a eu un Wotan ! L'homme vivait la nuit parmi les dieux dans le monde spirituel ; il connaissait Wotan

et Thor aussi bien qu'il connaissait son prochain fait de chair et d'os. Ce que des êtres primitifs ont continué de voir pendant longtemps dans cet état de clairvoyance vague, c'est ce qui forme le fond des mythologies, notamment chez les peuples scandinaves. Les masses qui émigrèrent d'est en ouest et habitèrent les régions appelées plus tard Germanie, possédaient toutes un certain degré de clairvoyance variant avec les individus : lorsque ceux-ci étaient dans certains états particuliers, ils percevaient le monde spirituel.

Tandis que le plus grand des initiés avait émigré au Thibet et de là dirigeait la première civilisation apparue aux Indes, il était resté en Europe, unis à tous les peuples, des initiés qui cultivaient la vie spirituelle au moyen des Mystères. Les mystères druidiques furent par exemple de ce nombre ; l'humanité n'en sait plus rien aujourd'hui, et le peu qu'elle trouve à en dire n'est qu'un fatras d'hypothèses. Mais ce qu'il est important de noter, c'est qu'en ce temps-là, lorsqu'on parlait des mondes supérieurs, il y avait toujours quelques hommes qui les connaissaient d'expérience personnelle. C'est ce qui ce passait chez les Druides, chez les peuples de la Russie occidentale et chez les Scandinaves où se célébraient les mystères des Trottes. S'ils parlaient de Wotan ou des rapports entre Baldur et Hödur, ce n'était point pour eux des abstractions. Ils étaient encore nombreux, ceux qui avaient contemplé directement ces choses, et lorsqu'ils en parlaient, les autres avaient foi en eux. Partout en Europe le souvenir vivant persistait encore de ce qui avait été le sort commun sur l'Atlantide. Que se passait-il là en réalité ? Une sorte de communion toute naturelle des hommes avec le monde spirituel, et ce qu'on nomme aujourd'hui le ciel. L'homme était familiarisé avec ce monde. Il n'avait donc pas besoin à ce temps d'une religion qui attirât son attention sur l'esprit et sa réalité. Religion signifie lien, ce qui relie le monde physique au monde spirituel. Point n'était besoin de relier l'homme de ce temps à un monde qu'il connaissait par expérience directe. De même que vous n'avez besoin de personne pour vous faire croire aux fleurs des champs, aux bêtes de la forêt, parce que vous les voyez, l'Atlante croyait aux dieux et aux esprits, non par un enseignement religieux, mais parce qu'il les percevait. Avec les progrès de l'humanité, la conscience claire s'affermit et l'homme paya cette acquisition de la perte de sa clairvoyance. Celle-ci sera rendue à l'homme plus tard, quand il pourra l'allier à la claire conscience de veille qui est la sienne actuellement.

Chez nos ancêtres européens, les légendes et les récits mythologiques sont ainsi nés en grande partie des souvenirs imagés des temps anciens. Et les êtres les plus avancés parmi eux, qu'est ce qui les distinguait des autres ? Si bizarre que cela puisse paraître, ceux que le chef conduisit jusqu'au Thibet, ceux qui étaient le plus évolués spirituellement, avaient précisément déjà perdu la clairvoyance vague à forme de rêve. Car au fond, en quoi consiste le progrès de la cinquième race post-atlantéenne sur la quatrième race, celle de l'Atlantide ? En ce qu'elle acquiert la vision de veille, aux dépens de l'ancienne clairvoyance. Ce chef emmena précisément son petit groupe pour qu'il ne fût pas obligé de vivre parmi ceux qui en étaient encore au stade de l'ancien peuple atlantéen. Et parmi ce groupe même, qui avait déjà perdu la clairvoyance, quelques-uns seulement se formèrent, par un entraînement discipliné, conscient, intentionnel, pour pénétrer dans les mondes supérieurs. Les hommes de cette époque ont conservé quelque chose de leur ancien lien avec les dieux, – la nostalgie, le désir de ce monde était resté. Voici à peu près ce que ressentait un homme de cette époque.

Les mythologies, les légendes lui disaient : « Il fut un temps où nos ancêtres avaient la vision des mondes spirituels, des esprits et des dieux, où ils vivaient au sein de cette grande spiritualité. S'il pouvait nous être donné d'y entrer aussi ! » Telle est l'origine de l'antique mode d'initiation hindoue. Elle est née du regret d'un état perdu ; elle consiste à déserter pour un certain temps la conscience de veille nouvellement acquise pour se replonger dans l'état d'autrefois. Cette méthode est celle du yoga, celle de l'initiation antique de l'Inde. Elle consiste à rétablir artificiellement le lien qui, d'après la loi normale, a été brisé. Représentez-vous un de ces anciens Atlantes dont la tête éthérique dépassait de beaucoup le tête physique ; quand le corps astral rapportait des visions spirituelles, elles s'imprimaient dans le corps éthérique qui leur était en grande partie attaché et pénétraient dans l'homme. Vers la fin de l'Atlantide, quand la partie éthérique de la tête fut entièrement absorbée par la tête physique, le corps astral, qui se dégageait pendant le sommeil, n'entraînait plus avec lui le corps éthérique. Il s'agissait donc, dans l'ancienne initiation, de détacher artificiellement ce corps éthérique, c'est-à-dire de plonger le néophyte dans une sorte de sommeil léthargique, ce sommeil semblable à la mort qui durait trois jours et demi. Durant ce temps, le corps éthérique dépassait les limites physiques ; les liens se relâchaient et les grandes visions du corps astral s'imprimaient dans le corps éthérique. Quand l'homme revenait à lui-même physiquement, il se souvenait de ce qui lui était advenu dans les mondes spirituels.

Telle était l'ancienne méthode d'initiation, l'initiation par le yoga, qui ravissait l'homme au monde terrestre où il avait été placé et le transportait dans le monde spirituel. Cette initiation donna à toute la culture humaine qui en est issue un caractère dont on retrouve encore un reflet dans la civilisation hindoue. Nous pourrions le caractériser ainsi : la vérité, la réalité, l'existence, ne se trouvent que dans le monde spirituel où l'on pénètre en s'arrachant au monde sensible. Sur terre, l'homme vit au milieu des règnes du monde physique : règne minéral, règne végétal, règne animal ; mais ils ne sont pas la vérité, ils ne sont qu'apparence ; l'homme a perdu le contact avec la vérité primitive, et vit maintenant dans le monde de l'illusion, de la Mâyâ ! Ainsi pour l'ancienne âme hindoue, le monde physique n'est que Mâyâ. C'est par le sentiment qu'il faut essayer de pénétrer dans cet état d'âme, et non par des théories abstraites. Pour l'ancien Hindou, c'est un signe de sainteté que de n'attribuer aucune valeur à Mâyâ. Et ce monde physique est vraiment pour lui une illusion ; il ne trouve de réalité que lorsqu'il sort de ce monde au moyen de le yoga pour se replonger dans celui où vécurent encore ses ancêtres aux temps atlantéens.

Le sens de toute l'évolution qui suit, c'est que l'homme s'habitue à la terre qui lui est destinée, et qu'il en apprécie la valeur.

La deuxième époque de civilisation, antérieure elle aussi aux temps historiques, fait un pas de plus en cette direction ; nous l'appelons la civilisation de la Perse antique, à cause du peuple qui occupa plus tard la même contrée. Par son caractère, par ses sentiments, elle diffère déjà essentiellement de la première. Il devient toujours plus difficile de dégager du corps physique le corps éthérique ; c'est encore partiellement possible toutefois et le demeure d'une certaine manière jusqu'au Christ. Aux temps de cette Perse antique, l'homme commence à se rendre compte ce qu'est cette Mâyâ que l'Hindou voulait fuir ; il en reconnaît la valeur et apprécie en elle le champ de travail. Il est vrai qu'il y voit encore un ennemi, mais cet ennemi doit être vaincu. De là sortit plus tard la lutte entre Ormudz et Ahriman, qui apprend aux hommes à s'unir aux

dieux bons pour lutter contre les forces des dieux mauvais cachés dans la matière. C'est là ce qui donne à cette époque son caractère. Cet ancien Perse n'est pas encore arrivé à aimer la réalité physique, mais il ne la fuit plus comme l'ancien Hindou ; il la travaille, il y voit le lieu de ses efforts, l'arène où il a quelque chose à vaincre. Cette seconde époque de civilisation a donc fait un pas en avant dans la conquête du monde physique[1].

Puis vint la troisième période ; nous nous rapprochons peu à peu des âges historiques. Dans la *Science de l'Occulte,* nous l'appelons chaldéo-babylonnienne, ou encore assyro-égyptienne. Toutes ces civilisations ont été fondées par des colonies ayant à leur tête de grands chefs.

La première fut celle de l'Inde antique, la seconde celle de la Perse antique, la troisième alla plus loin vers l'ouest, et fonda la civilisation chaldéo-égyptienne. La conquête du monde physique fait alors un progrès important. Pour l'ancien Perse, celui-ci n'est encore qu'un lieu informe qu'il faut transformer si on veut agir sur lui à l'aide des bons esprits. Mais maintenant l'homme s'est familiarisé avec cette réalité physique. Considérez l'ancienne astronomie chaldéenne, qui est une des manifestations les plus remarquables, les plus grandioses, de l'esprit humain après l'Atlantide. Les orbites des astres sont étudiées, les lois du ciel scrutées. L'Hindou se disait encore lorsqu'il contemplait le ciel : Quel que soit le cours des étoiles, et quelles que soient les lois qui s'y manifestent, cela ne vaut pas la peine de les rechercher ! – A la troisième époque, on attache déjà une grande importance à la compréhension de ces lois. On s'intéresse même particulièrement à l'étude des conditions terrestres, on fonde une géométrie. On explore Mâyâ, et la science extérieure fait sa première apparition. L'homme scrute les pensées des dieux, et se sent dans l'obligation de rattacher son activité personnelle à une main divine dont il trouve la trace gravée dans la matière. Vous auriez de la notion d'État une tout autre idée si vous approfondissiez l'étude des conditions de la vie sociale aux temps chaldéo-égyptiens, car ceux qui dirigeaient ces États connaissaient en même temps les lois qui président au cours des étoiles et les relations d'après lesquelles tout se tient dans l'univers. Ils avaient étudié le mouvement des astres et savaient qu'une harmonie doit exister entre ce qui se passe dans le ciel et ce qui arrive sur la Terre. D'après les événements du ciel, ils dirigeaient le cours des choses terrestres. Même au début de l'époque romaine (quatrième époque post-atlantéenne), on avait encore conscience d'un rapport entre les événements de la Terre et ceux du ciel. Dans les anciens mystères, on prévoyait au début d'une nouvelle époque tout ce qui allait se dérouler. Et par exemple, à l'aube de l'histoire romaine, on a su dans la sagesse des mystères qu' « un temps allait venir qui serait marqué par les destinées les plus diverses qu'on attribuait aux parages d'Albe-la-Longue ». – Pour qui sait lire, il est clairement dit ici, par cette expression d'un symbolisme profond, que la sagesse des anciens prêtres a détecté à l'avance, pour ainsi dire, la civilisation romaine. « Alba longa », c'est le long vêtement sacerdotal. C'est donc ainsi que dans les anciennes contrées, les événements de l'histoire étaient, pour employer une expression moderne, détectés. On a su qu'il y avait une suite de sept époques, et d'après ce nombre 7, on a prévu l'avenir en prescrivant à l'histoire un plan. Il serait facile de montrer que les sept rois de Rome qui sont inscrits dès le début de l'époque romaine

[1] Rudolf Steiner, Mystère chrétiens, mystères antiques, voir Chapitre : La sagesse des mystères dans les anciennes civilisations.

dans les livres sibyllins sont des tableaux historiques prophétiques. Mais en ce temps-là, les hommes savaient aussi que ce qu'ils voyaient inscrit dans les astres, c'est ce qu'ils allaient devoir vivre. Et dans les grandes occasions, ils allaient consulter les livres sacrés. De là vient leur respect envers les livres sibyllins, et le mystère dont on les entourait.

Ainsi l'homme de la troisième époque a fait entrer l'esprit dans la matière ; il a imprégné d'esprit le monde extérieur. On en trouve d'innombrables témoignages historiques au cours de cette époque. Et pour bien comprendre notre temps, il faut savoir qu'il a des relations étroites avec cette civilisation chaldéo-égyptienne[1]. Je voudrais vous en donner un exemple afin que vous saisissiez à quel point les choses se relient étroitement entre elles pour qui sait les regarder profondément. Jamais une civilisation humaine ne fut encore aussi égoïste, aussi dépourvue d'idéal que la nôtre, et elle le deviendra encore plus dans les temps qui viennent ; l'égoïsme, l'utilitarisme, atteignent leur apogée ; car l'esprit est entièrement englouti aujourd'hui dans la vie matérielle. L'humanité a dû dépenser une force spirituelle considérable pour aboutir aux grandes inventions, aux grandes découvertes des temps modernes, en particulier à celles du XIXe siècle. Quelle énergie spirituelle n'y a-t-il pas derrière l'invention du télégraphe, du téléphone, du chemin de fer, etc. ! Combien n'y a-t-il pas de forces spirituelles utilisées, cristallisées, pour assurer les relations commerciales de la Terre, pour que, par exemple, une somme d'argent inscrite ici soit payée au vu d'un chèque à Tokio ? – Et l'on se demande alors : Cette force spirituelle, sert-elle au progrès de l'esprit dans le monde ? – Si l'on envisage ainsi la question, il faut bien reconnaître que les chemins de fer ne servent guère qu'à transporter ce qui servira finalement à nourrir l'estomac ; et lorsqu'on les prend soi-même, ce n'est le plus souvent qu'en rapport avec des besoins analogues. Quelle importance y a-t-il pour la science spirituelle à ce qu'on écrase le blé entre les pierres, ou à ce qu'on le fasse venir de loin par chemin de fer et par bateau ? L'énergie spirituelle est prodigieuse aujourd'hui, mais elle est au service de buts essentiellement personnels. Quelle idée dirige tout ce trafic ? Certes, pas celle de l'anthroposophie, c'est-à-dire des valeurs spirituelles. Le télégraphe, le bateau dont on se sert, n'intéressent que par la quantité de coton qui peut être transporté d'Amérique en Europe, ou par des préoccupations de ce genre, portant sur des besoins personnels, matériels ; les hommes sont descendus jusqu'au fond des nécessités qu'imposent l'égoïsme et la matière.

Mais ce principe d'utilité, il était nécessaire qu'il apparaisse parce qu'au cours de l'évolution entière, l'homme s'élèvera d'autant plus haut qu'il sera tombé plus bas. Mais qu'est-il arrivé pour fortifier ainsi chez l'homme le sentiment personnel, et comment a-t-il été préparé à cette résistance qu'il montre aujourd'hui en face du monde spirituel, pendant sa vie sur Terre ?

C'est surtout la troisième époque après l'Atlantide qui l'y a préparé. A ce temps, l'homme voulut conserver par la momie la forme du corps physique, même après la mort. En embaumant le corps, on a voulu à tout prix en maintenir la forme. Cet attachement à soi-même s'est si fortement imprimé sur tout l'esprit de cette époque que lorsqu'il réapparut plus tard, il se métamorphosa dans l'attachement à la personnalité. C'est un résultat des pratiques d'embaumement à l'époque égyptienne. Ainsi tout se tient dans l'évolution humaine. C'est parce que les Égyptiens ont

---

[1] Rudolf Steiner, L'Univers, la Terre et l'Homme - GA 105

embaumé leurs morts que les hommes de la cinquième époque ont une conscience si personnelle d'eux-mêmes. L'évolution recèle de profonds mystères.

Vous voyez ainsi comment les hommes descendent de plus en plus dans la matière, la pénétrant aussi de tout ce qu'ils y entraînent avec eux. Dans la quatrième époque après l'Atlantide, l'époque gréco-latine, l'homme projette son être intérieur dans le monde. En Grèce, voyez comme il s'identifie hors de lui-même dans les formes ; il donne aux dieux sa propre forme humaine[1]. Dans les drames d'Eschyle, on retrouve l'écho de cette volonté de l'homme d'appliquer à l'art sa propre image. Il crée des images de lui-même sur le plan physique. Et dans la civilisation romaine, c'est par les institutions civiques que l'homme crée également de lui une image. C'est du dilettantisme que de faire remonter les institutions juridiques, telle qu'on l'entend actuellement, à des temps antérieurs à l'époque romaine. La notion qu'on rencontre auparavant est absolument différente de celle de Droit (Jus). Car la conception de l'être humain dans sa personnalité, cette conception juridique de l'homme n'existe pas avant Rome. En Grèce, la « polis », c'est la petite cité dont on se sent le membre. Actuellement, nous avons de la peine à revivre cet état de conscience des Grecs. La culture romaine est entrée suffisamment dans le monde physique pour que la personnalité du citoyen fasse son apparition juridique. Ainsi, tout progresse par degré, et nous verrons encore comment la personnalité humaine s'accentue et conquiert peu à peu le monde physique ; l'homme plonge toujours plus dans la matière.

Notre civilisation actuelle est celle qui a suivi la culture gréco-latine ; elle est par conséquent la cinquième époque depuis l'Atlantide. Deux autres époques, la sixième et la septième, suivront encore. L'époque gréco-latine occupe le milieu de cette suite, et c'est dans cette époque centrale que le Christ Jésus a fait son apparition sur la Terre. Toutes choses dans ce monde devant être préparée, la troisième époque prépara ce qui devait être le plus grand événement terrestre, événement qui survint quand les hommes eurent développé leur personnalité au point de concevoir et de modeler des dieux à leur ressemblance. A l'époque grecque, l'homme réfléchit sa propre image dans le monde des dieux. Il le répète en créant les formes de l'État. Il est ainsi descendu jusqu'à la compréhension de la Mâyâ, de l'alliance entre la matière et l'esprit. C'est alors seulement qu'il peut comprendre ce qu'il est lui-même, comprendre aussi Dieu sous une forme personnelle. Au milieu de cette évolution post-atlantéenne, Dieu lui-même apparaît sous la forme d'un homme. On peut dire que l'œuvre d'art grecque, la statue d'un dieu à laquelle l'homme donne ses propres traits est comme une image de ce qui se passe alors en réalité. Et quand on passe de la civilisation des Grecs à celle des Romains, n'est-ce pas en réalité comme si les divinités elles-mêmes étaient descendues de leur socle et circulaient dans les toges romaines ? – On les voit véritablement.

C'est ainsi que l'homme s'est développé depuis le temps où il se sentait un fragment de la divinité jusqu'au point où il atteint le sens d'être un individu personnel. Il conçoit alors la divinité même comme une personnalité, cette divinité qui est descendue, demeurée dans un corps parmi les hommes.

Voilà qui doit nous faire comprendre pourquoi le Christ Jésus est apparu précisément à ce moment là de l'évolution. Nous verrons la prochaine fois comment ce

---

[1] Rudolf Steiner, Mystère chrétiens, mystères antiques. – Chapitre : Les Sages de la Grèce

mystère s'est déroulé, prophétiquement annoncé dans les temps qui l'ont précédé, prophétiquement agissant sur les temps à venir[1].

[1] Rudolf Steiner, l'Apocalypse – GA 104

IX

Les prophéties et l'apparition du christianisme

Hambourg, le 29 mai 1908

Les conférences précédentes vous ont montré quelle est notre position à l'égard de l'Évangile de Jean, quand nous nous plaçons sur le terrain de la science spirituelle. Vous avez constaté qu'il ne s'agit pas pour nous d'en détacher quelques vérités spirituelles qui nous soient utiles, mais de montrer comment il est possible de pénétrer dans les mondes spirituels sans le secours d'aucun document humain ou autre, comme on apprend les mathématiques d'après ce qu'elles sont en réalité, et non pas d'après les témoignages des siècles passés qui en transmettent pourtant les notions. Que savent aujourd'hui les enfants qui apprennent à l'école les rudiments de la géométrie, pour lesquels la raison suffit, que savent-ils d'Euclide, et des livres qui révélèrent pour la première fois la géométrie aux hommes ? Mais par contre, quand on a par soi-même appris la géométrie, on peut d'autant mieux apprécier la valeur du livre d'Euclide. Ceci est dit pour rappeler toujours que la vie spirituelle en nous peut nous conduire aux vérités sur lesquelles repose cette vie spirituelle. Quand on les a trouvées et qu'on retourne aux documents historiques, on y redécouvre pour ainsi dire ce que l'on en savait déjà ; on parvient alors à une appréciation juste et vraiment lumineuse de ces documents. Nous avons vu au cours de ces conférences que l'Évangile selon Jean ne perd rien à cette méthode ; le respect, la vénération qu'il inspire à l'occultisme, ne sont en rien inférieurs à ceux que ressentent les personnes qui l'ont accepté de prime abord. Nous avons même vu que les enseignements de la sagesse universelle se retrouvaient dans l'Évangile selon Jean : Il faut saisir ainsi l'essence du christianisme pour comprendre comment il se fait que le Christ soit apparu à un moment précis de l'évolution, au début de notre ère.

Nous avons vu l'humanité se développer peu à peu, à la suite du déluge atlantéen, et fonder tout d'abord la civilisation de l'Inde antique, caractérisée par la nostalgie et le souvenir du monde spirituel. On se souvenait des temps qui avaient précédé le déluge, quand la nature humaine possédait encore une vague clairvoyance qui permettait de plonger dans le monde des esprits, et d'en avoir une expérience aussi vivante que nous l'avons aujourd'hui à l'égard des quatre règnes naturels : le minéral, le végétal, l'animal et l'humain. Avant le déluge, il n'y avait pas de conscience marquée, nous l'avons vu, entre la conscience de jour et la conscience de nuit. Durant le sommeil, l'expérience spirituelle de l'homme n'avait pas l'obscurité actuelle. Quand les images de la vie diurne s'éteignaient, les réalités de la vie spirituelle s'ouvraient à l'homme. Il était au milieu d'elles. Puis, au matin, les expériences et les vérités du monde divin retombaient dans les ténèbres, et la réalité physique se levait. Une délimitation stricte entre conscience nocturne et conscience diurne ne s'établit qu'après la catastrophe atlantéenne. Au point de vue de la perception, l'homme se rattache toujours plus au monde physique. Seul le souvenir persiste en son âme, et le désir en naît de rentrer, en passant par un état exceptionnel, dans le séjour spirituel qu'il a quitté. Cet état exceptionnel n'a été accordé, nous l'avons vu, qu'à quelques

élus, les initiés dont les sens étaient ouverts au monde spirituel dans les anciens mystères ; ils devenaient alors témoins de la réalité pour ceux qui n'étaient pas capables de la voir. Le yoga a été le procédé par lequel l'homme rentrait dans l'ancien état obscur de spiritualité. Quand les êtres de nature exceptionnelle avaient été initiés, ils devenaient conducteurs de l'humanité, témoins du monde spirituel.

Sous l'impression de ce désir, de cette nostalgie, il se forma au sein de la civilisation de l'Inde antique, pré-védique, cet état d'âme pour lequel la réalité extérieure n'est que Mâyâ, illusion. On se disait : « La réalité véritable n'est que le monde spirituel où nous pouvons pénétrer par le yoga seulement. Ce que l'home voit avec ses yeux n'est qu'illusion, Mâyâ. – Ce fut le premier sentiment religieux fondamental de l'époque post-atlantéenne, et le yoga fut la première forme d'initiation. On ne comprenait pas encore à ce temps la mission de l'époque post-atlantéenne ; cette mission n'était pas d'appeler Mâyâ la réalité de l'époque sensible, et de la fuir ; c'était de conquérir de plus en plus la réalité physique et de se rendre maître du monde des apparences.

Il est aussi très naturel que la race humaine qui fut placée la première au sein du monde physique n'y ait vu que Mâyâ ou illusion. Toutefois cet état d'âme ne devait pas persister, il ne fallait pas qu'il s'implantât. Et nous avons vu comment l'humanité post-atlantéenne conquiert pièce à pièce le royaume physique et s'y attache. Au cours de l'antique époque persane (celle qu'on nomme ainsi dans l'histoire, ou encore civilisation zoroastrienne, n'en est que le dernier et lointain écho), les hommes font le premier pas vers cette conquête du monde physique. Ils ne l'aiment pas encore, ils ne se plongent pas dans l'étude de cette réalité physique, mais il y a pourtant un progrès sur l'époque hindoue ; dans ce qui nous est resté de cette dernière, et qui date même d'une époque ultérieure, se retrouve partout cet état d'âme pour lequel la réalité physique n'est que Mâyâ. C'est pourquoi des transitions ont été si nécessaires entre cette période de l'Inde antique et notre époque. Toute la sagesse hindoue a conquis la vérité spirituelle en se détournant de la réalité physique à laquelle on n'a attribué aucune valeur. Elle n'aurait jamais pu produire une science appliquée à la Terre, aux conditions dans lesquelles nous vivons ; elle n'aurait jamais pu atteindre cette maîtrise des lois naturelles, qui constitue aujourd'hui la base même de notre civilisation. Car, pour elle, à quoi bon connaître ces lois, si elles ne sont qu'illusions. Tout cela a changé depuis, et même dans la civilisation présente de l'Inde ; mais ce changement n'est pas venu de l'Inde ; des influences postérieures en ont été la cause.

Dans la Perse antique, la réalité physique devient un champ de travail ; on la considère encore comme l'expression d'une divinité ennemie, comme le domaine du dieu des ténèbres, mais on espère, avec l'aide du dieu de la lumière imprégner cette réalité matérielle de la force spirituelle des bonnes divinités, et ainsi la transformer.

La civilisation qui suit est celle de Babylone, de l'Assyrie, la Chaldée, l'Égypte. Le ciel étoilé est pour les hommes de cette époque une écriture qu'il leur devient possible de déchiffrer. Là où l'Hindou ne voyait encore que Mâyâ, dans le cours et le scintillement des astres, l'humanité de cette troisième époque voit l'expression des décrets et des intentions qui viennent des entités divines. Elle entre peu à peu dans le sentiment que la réalité extérieure, loin d'être une illusion, est la manifestation d'êtres divins. Avec la civilisation égyptienne, on commence à employer pour la mesure de la Terre des notions acquises dans cette étude des astres. Pourquoi les Égyptiens sont-ils

devenus des géomètres modèles ? Parce qu'ils ont cru que lorsqu'on peut avec sa pensée mesurer la Terre, on peut aussi maîtriser la matière, et que la matière ainsi comprise par l'être humain peut être transformée par lui. Les hommes qui viennent alors pénètrent progressivement ce monde matériel à l'aide de leur esprit qui, de plus en plus, s'éveille en eux du dedans de l'âme.

Vous vous souvenez que c'est seulement vers la fin de l'Atlantide que les hommes étaient devenus capables de ressentir en eux le « Je », ou le *Je suis*. Aussi longtemps qu'ils ont contemplé les images spirituelles, ils ont senti qu'ils appartenaient au monde de l'esprit, et étaient un être parmi ces êtres qu'ils voyaient. Mais maintenant c'est au dedans de l'âme qu'ils saisissent l'esprit.

Ajoutons à ce que nous venons de rappeler aujourd'hui l'étude des étapes parcourues par l'âme humaine.

Tant que l'Atlante a pu percevoir autour de lui par clairvoyance des images de rêve, il n'a pour ainsi dire pas tenu compte de ce qui se passait en lui. Le monde intérieur qui a le « Je » pour centre, n'avait pas encore à ses yeux de contours bien nets ; dans la mesure où le monde spirituel disparut pour lui, l'homme devint intérieurement conscient de l'esprit, tel qu'il vivait en lui. Il eut encore, à l'époque hindoue, une étrange conscience de cet esprit personnel ; il se disait : « Si je veux pénétrer dans le monde spirituel, dépasser l'illusion, il faut qu'en lui je me perde, que j'éteigne le *Je suis*, et me confonde avec l'esprit universel, Brahman. » L'ancienne initiation comportait donc une perte complète de l'élément personnel ; l'individu se confondait avec le monde spirituel ; il n'en est plus de même à la troisième époque. La conscience du « Je » se développe. En apprenant à aimer la nature autour de lui, à la pénétrer au moyen des lois que l'esprit humain trouve par lui-même, et non plus par des réminiscences d'états antérieurs, l'homme perçoit de plus en plus son « Je ». Dans l'Égypte antique, cette conscience de la personnalité atteint un certain degré. Mais un autre sentiment vient s'y mêler, qui donne à la conscience personnelle l'impression d'une certaine infériorité, celle de se sentir enchaîné à nouveau, de ne plus avoir la possibilité de retrouver un contact avec le monde originel d'où l'homme est issu. Ces deux dispositions fondamentales doivent être bien comprises.

Si les Atlantes et même les anciens Hindous aspiraient à dépouiller leur personnalité, c'est que la chose était pour eux toute naturelle ; les Atlantes passaient chaque nuit dans le monde des esprits ; et les Hindous, par l'initiation, par le yoga, se dissolvaient dans l'impersonnel. Reposer dans la divinité universelle, c'était ce que l'on voulait. Ce sentiment de reposer au sein d'un tout survécut encore dans la conscience des générations, des lignées unies par un même sang. L'individu se reliait à travers les générations à l'ancêtre le plus lointain. C'est ainsi que l'homme sentait le Dieu vivre en lui. Et nous avons vu comment, dans le peuple de l'Ancien Testament, cette idée atteint son apogée. « Moi et le Père Abraham nous sommes Un ». – c'est pour chaque individu la conscience d'être englobé dans le sein d'une race qui remonte jusqu'au Père Abraham.

C'est à peu près aussi l'état d'âme des hommes qui passent par le degré normal de l'évolution à la troisième époque. Mais seul le peuple de l'Ancien Testament a reçu la prophétie d'un principe plus profond encore que le principe du Père qui coule dans le sang des générations. Et cette prophétie est donnée quand Moïse s'entend dire : « Quand tu annonceras mon nom, dis que je suis le *Je suis*. » Pour la première fois

retentit la prophétie du Logos, du Christ, prophétie qu'en Dieu ne vit pas seulement le principe de la consanguinité, mais celui d'une spiritualité pure. Ce qui traverse ainsi tout l'Ancien Testament est un courant prophétique. Et telle est maintenant la question qui doit nous arrêter : Qui donc est-ce, qui a révélé pour la première fois ainsi son nom à Moïse ? Nous en venons à un passage de l'Évangile selon Jean qu'à nouveau les commentateurs ont examiné très superficiellement, se refusant à voir que dans ces écritures, tout doit être approfondi exactement. Qui est donc celui qui se fait appeler *Je suis* ?

Nous le saurons si nous pénétrons par une étude sérieuse le sens d'un passage qui se trouve au chapitre XII, verset 37. Le Christ dit qu'une parole du prophète Isaïe s'est accomplie, par laquelle il fut prédit que les Juifs ne voudraient pas reconnaître le Christ Jésus. Voici comment Jésus fait allusion à Isaïe :

> « Il a aveuglé leurs yeux et endurci leurs cœurs, de peur qu'ils ne voient avec leurs yeux et ne comprennent avec leurs cœurs, et qu'ils ne se convertissent, et que je ne les guérisse.
> Isaïe dit ces choses, lorsqu'il a vu sa gloire, et qu'il a parlé avec lui. »

Isaïe a parlé avec lui ! Avec qui parle Isaïe ? C'est ce que nous dit le passage suivant (Isaïe, VI,1) :

> « L'année de la mort du roi Osias, je vis le Seigneur assis sur un trône élevé et sublime, et les pans de sa robe remplissaient le temple. »

Qui donc voit Isaïe ? L'évangéliste le dit clairement : il voit le Christ ! En esprit, on a toujours pu le voir. Et vous ne vous étonnerez plus que l'occultiste dise que celui qui fut annoncé par Moïse sous le nom du *Je suis* soit la même entité qui apparut comme le Christ sur la Terre. Le véritable « esprit de Dieu » de l'antiquité n'est autre que le Christ. Nous voici donc en présence d'un passage des documents religieux qui reste obscur lorsqu'on ne sait pas déchiffrer correctement. Et il faut y voir particulièrement clair à cet endroit, car les mots « Père », « Fils » et « Saint-Esprit » ont donné lieu aux plus étranges confusions. Ces mots ont de tous temps été employés de la façon la plus variée dans les ouvrages exotériques. Et cela afin que le véritable sens intérieur ésotérique ne soit pas immédiatement divulgué. Quand on parlait du Père dans l'ancienne religion judaïque, on parlait avant tout du principe qui coule à travers le sang des générations, c'est-à-dire matériellement. Si l'on parlait du « Seigneur », comme le fait ici Isaïe, de celui qui se manifeste spirituellement, c'est du Logos qu'il était question, comme dans l'Évangile selon Jean. Et c'est cela que veut dire l'évangéliste : Celui qui a toujours été visible en esprit est celui-là même qui s'est fait chair et qui a demeuré parmi nous ! Quand nous retrouvons ainsi les endroits de l'Ancien Testament où il est question du Christ, nous comprenons par là même quelle est la place de l'antique peuple hébreu au sein de l'évolution. L'esprit de ce peuple est sorti de la civilisation égyptienne ; puis il s'en détache ensuite.

Nous voyons ensuite se poursuivre le cours normal de l'évolution, tel que nous l'avons décrit hier. Après l'Atlantide viennent les civilisations de l'Inde antique, de la Perse antique, puis la troisième qui est celle de Babylone, de la Chaldée et de l'Égypte,

suivie de la quatrième, ou époque gréco-latine. Nous sommes aujourd'hui dans la cinquième. On voit apparaître avant que ne commence la quatrième, un rameau mystérieux qui sort de la troisième époque ; c'est ce peuple qui offrira le terrain où le christianisme va pousser. Plus nous approfondirons cet enseignement, et mieux nous comprendrons que c'est bien à la quatrième époque que devait se produire l'apparition du Christ.

Nous avons déjà montré qu'à cette quatrième époque, l'homme en est au point de posséder un esprit indépendant, un « Je » libre et autonome par rapport au monde où il est placé ; et de cet esprit qui est en lui, qui lui est personnel, l'homme pénètre peu à peu la matière. Dans la statuaire et l'art dramatique de la Grèce, on voit prendre corps ce qui vient de l'âme humaine. Par le monde romain, l'homme prend ensuite conscience de ce qu'il est lui-même, et il le fixe par des règles extérieures dans le « Jus », la loi, bien que les embrouillaminis du droit moderne empêchent de le voir. Mais quand on connaît l'histoire du Droit, on sait que la vraie notion de droit, celle qui considère l'homme sous l'angle juridique, n'est apparue qu'à cette quatrième époque, quand la conscience d'être un individu fait naître à proprement parler le citoyen. En Grèce, l'individu n'était encore qu'un membre de la cité ; il était plus important d'être Athénien que d'être un individu. Mais dire : « Je suis un Romain » est tout autre chose que de se sentir un Athénien. Être Romain, cela veut dire avoir une valeur, une volonté en tant qu'individu, que citoyen dans l'État. Voyez par exemple que la notion de « testament » est une notion romaine et n'est possible qu'à partir de cette époque. C'est alors que l'homme individualise, personnalise assez sa volonté pour pouvoir l'étendre au delà de la mort. Les données de la science spirituelle concordent dans tous les détails avec les faits de la réalité.

L'homme était donc arrivé à pénétrer la matière à l'aide de son esprit, et il le fait toujours plus par la suite. La quatrième époque est celle où la pensée de l'homme épouse étroitement la matière. A l'époque égyptienne, vous voyez encore par la forme même de la pyramide une lutte entre l'esprit et la matière ; ce que l'esprit conçoit ne s'exprime pas entièrement en elle. Le grand retournement qui se produit dans les époques qui suivent l'Atlantide s'exprime dans la forme du temple grec. Il n'existe pas d'architecture plus parfaite, qui soit une expression plus pure des nécessités intérieures de l'espace. La colonne est absolument conçue comme un support, et ce qui repose sur elle comme exerçant une pression. Une notion souveraine et libre de l'espace s'exprime dans le temple grec jusque dans les moindres détails. Rares sont ceux qui, depuis ce temps, ont encore ressenti ce sens de l'espace. Quelques uns l'ont ressenti, mais plutôt par la peinture. Observez la manière dont l'espace est traité dans les peintures de la Chapelle Sixtine ; placez-vous contre le mur du fond, là où se trouve le Jugement Dernier, et levez les yeux : il vous semblera que la paroi penche. C'est parce que l'artiste a vivement ressenti la notion d'espace à la manière grecque, mais au moyen de la peinture. Il y a un sens artistique qui perçoit dans l'espace les plans et les mesures invisibles qu'il renferme. Le sens architectural ne dépend pas de l'œil, mais de quelque chose d'autre. On croit facilement aujourd'hui que c'est la même chose si une masse est située à droite ou à gauche, en haut ou en bas, devant ou derrière. Sur certains tableaux, on voit planer trois quatre ou cinq anges. Ils sont peints de telle sorte qu'ils donnent l'impression que d'un instant à l'autre ils vont tomber. S'ils avaient été peints par un artiste en qui vive le sens de l'espace, ils se soutiendraient et

s'équilibreraient mutuellement. Mais il faut pour cela ressentir par la peinture les rapports dynamiques de l'espace. Le Grec les a rendus par l'architecture : l'horizontale n'était pas seulement une ligne pour lui ; il en ressentait le poids, la pression, et la colonne n'était pas seulement pour lui un bâton, mais un support, elle était là pour soutenir. Sentir ainsi les lignes de l'espace, c'était en géométrisant, sentir vivre l'esprit. Voilà ce que Platon entendait en employant cette expression étrange : *Dieu géométrise constamment*. Ces lignes existent dans l'espace, et c'est elles qui ont inspiré les Grecs. Qu'est-ce donc que le temple grec ? C'est par nécessité la demeure d'un dieu. Il est tout différent de l'église actuelle qui est un lieu de prédication. Dans le temple grec le dieu lui-même habite ; les hommes n'y sont qu'en passant lorsqu'ils visitent le dieu. Ces formes du temple grec ont un rapport mystérieux avec le dieu qui l'habite. Les colonnes et tout ce que le temple renferme ne sont point l'œuvre de la fantaisie humaine, mais la demeure que le dieu lui-même aurait aimé bâtir pour l'y habiter. C'est le moment où la matière épouse le plus intensément l'esprit.

Comparez le temple grec à l'église gothique. Je ne voudrais surtout pas médire du style gothique qui, à un autre point de vue, est encore supérieur. Dans l'église gothique, on voit que les formes ne peuvent être en réalité conçues sans l'idée qu'elles abritent une foule en prière. Sous les voûtes gothiques, il y a, pour qui peut le sentir, quelque chose qui ne peut se traduire qu'ainsi : l'église n'est pas achevée si elle ne renferme la foule des fidèles qui joignent leur mains en forme d'ogive. L'église gothique n'est pas seulement la maison où habite Dieu ; elle est en même temps le lieu où se réunissent ceux qui viennent prier Dieu. Le sens grec, qui avait si merveilleusement reçu les lignes intérieures de l'espace, et les avait traduites en colonnes et en solives, tombe plus tard en décadence. Une colonne qui ne soutient rien, qui est un pur motif de décoration, n'est pas une colonne pour les Grecs. Tout se tient dans une harmonie parfaite au cours de l'évolution. La civilisation grecque est l'union la plus belle qui ait existé entre la conscience humaine qui se découvre elle-même et la divinité qu'elle perçoit dans l'espace environnant. L'homme s'est complètement harmonisé avec le monde physique à ce temps.

L'époque où l'homme est comme incorporé à la réalité extérieure est seule apte à comprendre réellement que la divinité puisse apparaître dans une individualité humaine. Aucune des époques précédentes n'aurait pu comprendre cela ; on pensait la divinité beaucoup trop grande, trop sublime, pour qu'elle puisse se manifester dans une forme humaine. On cherchait même à protéger le divin contre toute forme physique. « Tu ne feras pas d'image de ton Dieu », est-il dit précisément aux peuples qui avaient pour mission de concevoir l'idée de Dieu sous sa forme spirituelle. C'est au sein de ce peuple, formé à ces idées, que naquit la notion de Christ, la notion que l'esprit allait apparaître dans la chair. Ce fut la mission de ce peuple, et c'est alors, dans la quatrième époque après l'Atlantide, qu'eut lieu l'apparition du Christ.

C'est pourquoi tout le devenir de l'humanité se partage pour une conscience chrétienne entre les temps qui précédèrent et ceux qui suivent cette apparition. Le Dieu-Homme n'a pu être compris par l'homme qu'à une certaine époque. Nous voyons ainsi comment l'Évangile selon Jean s'adapte pleinement et par tout son esprit à l'époque où il est rédigé. Tout naturellement pour ainsi dire, et comme par une affinité intérieure, les images mentales, par lesquelles l'auteur de l'évangile essaye de saisir le plus grand événement de l'histoire, lui semblent s'exprimer le mieux par les

formes de la pensée grecque. Et peu à peu, le sentiment chrétien tout entier entre dans ces formes. Nous verrons comment avec le progrès de l'humanité, l'art gothique est apparu ensuite parce que le christianisme était essentiellement appelé à élever à nouveau l'homme au-dessus de cette matière où il avait pénétré. Mais cette action n'a pu se faire que là où l'homme était juste assez entré dans la matière pour ne pas l'estimer encore plus haut et ne pas se laisser submerger par elle comme de nos jours, où il pouvait encore entrer en elle pour la spiritualiser.

Ainsi la nécessité absolue du temps où apparaît le christianisme est démontrée, semble-t-il, par tout le chemin que l'humanité a parcouru jusque-là. Afin de comprendre maintenant la forme que devait revêtir peu à peu le christianisme, et que prophétisait une individualité comme celle de l'évangéliste Jean, nous aborderons dans notre prochaine conférence certaines notions essentielles.

Nous avons montré que tout est à prendre à la lettre dans l'Évangile selon Jean, pourvu que l'on comprenne d'abord la lettre. Et nous avons dit que nulle part ne se trouve le nom de Jean, mais il est toujours question du « disciple que le Seigneur aimait ». Après avoir vu quelles mystères recèlent ces paroles, nous allons examiner à présent une autre expression qui servira de transition pour nous mener vers les périodes à venir du christianisme.

On ne fait pas en général assez attention à la manière dont l'évangéliste Jean parle de la « mère de Jésus ». Quand on demande habituellement qui est la mère de Jésus, on vous répond : C'est Marie ! Et bien des gens pensent même que l'évangéliste Jean l'appelle ainsi. Or il ne le dit nulle part. Partout où il est question d'elle, elle est mentionnée à dessein, nous verrons pourquoi, comme « la mère de Jésus ». Dans le chapitre des noces de Cana, il y a : « Sa mère dit aux serviteurs… ». Nulle part, on ne trouve le nom de Marie. Quand nous la retrouvons au pied de la croix, il est dit dans l'évangile :

> « Près de la croix de Jésus se tenaient sa mère, et la sœur de sa mère, Marie, femme de Cléophas, et Marie-Madeleine. »

Il est donc dit ici en toutes lettres qu'au pied de la croix se trouvent la mère, la sœur de celle-ci qui est la femme de Cléophas et s'appelle Marie, et Marie-Madeleine. Si l'on y réfléchit, on doit se dire qu'il est étrange que les deux sœurs s'appellent Marie. Ce n'est pas l'habitude aujourd'hui, et cela ne l'était pas non plus à cette époque. Du moment que selon l'évangéliste, la sœur s'appelle Marie, il est clair que la mère de Jésus ne s'appelle pas « Marie ». Le texte grec le dit clairement et expressément : « En –dessous se tenaient de Jésus la mère, et la sœur de sa mère, qui était femme de Cléophas, Marie, et Marie de Magdala. » La question se pose vraiment de savoir qui est la mère de Jésus. Nous touchons ici à l'une des questions capitales de l'Évangile selon Jean : Qui est vraiment le père de Jésus ? Qui est sa mère ?

Qui est son père ? La question se pose si l'on examine non seulement l'Évangile selon Jean, mais aussi celui selon Luc. Il faudrait bien être irréfléchi pour ne pas remarquer ce qui est dit au moment de l'Annonciation :

> « L'Esprit-Saint sur toi viendra, et la force du Très Haut t'adombrera, et ce qui naîtra de toi sera appelé le Fils de Dieu. »

Ainsi, dans l'évangile selon Luc, il est indiqué que le père de Jésus est le Saint-Esprit. Ceci doit être pris au sens littéral, et les théologiens qui ne le reconnaissent pas prouvent qu'ils ne savent pas lire l'évangile. Nous devons donc nous poser cette grande question : Comment les paroles : « Moi et le Père sommes Un », « Moi et le Père Abraham nous sommes Un », « Avant qu'Abraham fût était le *Je suis* », s'accordent-elles avec tout ce que nous avons appris ? Comment faire concorder avec tout cela la fait indéniable que les évangiles voient dans l'Esprit-Saint le principe paternel ? Et que devons-nous penser, d'après l'Évangile selon Jean, du principe maternel ? Pour que demain notre esprit soit préparé à l'étude de cette question, j'attire encore votre attention sur le genre de généalogie que donne l'évangile selon Luc, et sur le fait qu'il est dit dans cet évangile que Jésus fut baptisé par Jean, qu'il commença à enseigner à trente ans, et qu'il était « le fils de Marie et de Joseph, qui était fils d'Elie, etc. », selon toute la lignée ascendante. Parcourez-là, et vous verrez qu'elle remonte jusqu'à Adam. Viennent ensuite ces paroles très étranges « …Il était fils d'Adam, qui l'était de Dieu ».

Exactement comme on remonte du Fils au Père, l'auteur de l'évangile selon Luc remonte d'Adam à Dieu. Il faut prêter une grande attention à ce passage. Et ainsi nous avons à peu près rassemblé les questions qui nous conduiront demain au cœur même de l'Évangile selon Jean.

X

L’effet de l’impulsion du Christ au sein de l’humanité

Hambourg, le 30 mai 1908

Nous avons étudié selon quelles lois s’est déroulée l’évolution qui a suivi l’Atlantide, et nous avons vu pourquoi c’est à un moment bien déterminé de l’évolution que se place l’apparition du christianisme. Pour comprendre les points essentiels de l’Évangile de Jean, et le christianisme dans son ensemble, il faut avoir saisi cette loi d’évolution du point de vue de l’ésotérisme chrétien. C’est ainsi que nous arriverons à nous faire une idée véritable de ce que signifient les mots « l’Esprit-Saint », « le Père et la Mère de Jésus ».

Souvenons-nous avant tout que l’évolution qui suit l’Atlantide comprend sept subdivisions. J’évite à dessein de nommer ces divisions d’après des races, car la notion de « race » ne répond pas exactement à ce dont il est question ici. Il s’agit de périodes d’évolution, tandis que la loi qui régit la race, telle que notre humanité actuelle la connaît encore, est au fond une survivance de l’évolution atlantéenne. L’évolution qui a précédé le déluge atlantéen, sur ce continent qui s’étendait entre l’Europe et l’Amérique actuelles, se divise également en sept périodes successives. Pour ces sept divisions le concept de race est encore à sa place. Car ces sept étapes successives de l’évolution humaine sur l’ancienne Atlantide ont eu un caractère même physique, corporel, qui a beaucoup changé de l’une a l’autre ; (ce caractère corporel comporte aussi bien la configuration intérieure du cerveau que celle du sang et des humeurs internes). Il ne peut être question, par contre, entre l’époque de l’Inde antique et la nôtre, d’une différence de constitution assez grande et suffisante pour qu’on puisse encore employer l’expression de race. Il faut toujours tenir compte de la continuité de l’enseignement, et c’est pourquoi il est souvent nécessaire de rattacher certains points à ces anciennes notions de race. Car on éveille par là trop facilement des idées fausses ; on oublie que le principe d’unification entre les hommes que nous avons depuis le Christ est beaucoup plus intérieur que tout ce qui se rattache à l’expression de la race. Et ce mot ne pourra plus du tout être appliqué à l’époque qui suivra la septième division des temps post-atlantéens, car l’humanité se répartira alors selon des principes absolument différents de la race.

C’est de ce point de vue qu’il faut comprendre la répartition en sept périodes : Inde antique, Perse antique, Babylone-Assyrie-Chaldée-Égypte, époque gréco-latine, époque actuelle, et les deux autres qui doivent suivre. C’est donc à la quatrième époque, celle qui a précédé la nôtre, que le christianisme a fait son entrée dans l’évolution. Dans la mesure où la cinquième époque a pu le comprendre, il a continué à agir et nous pouvons prédire, dans la mesure où la science spirituelle peut prévoir, que son action se poursuivra. Nous avons vu hier que la mission du christianisme avait été préparée dans la troisième époque. La civilisation égyptienne appartient à cette troisième époque. C’est d’elle qu’est sortie la civilisation hébraïque. Et c’est par elle qu’à été formé le christianisme qui se manifeste ensuite dans le monde au cours de la

quatrième époque avant le Christ Jésus. On peut donc dire que pendant cette troisième époque l'humanité a reçu un apport spirituel dont l'effet s'est poursuivi à l'époque suivante et s'est concentré dans le Christ. Cet apport étend son action jusqu'à notre époque, et il atteindra même la sixième, celle qui suivra la nôtre. Essayons de comprendre de plus près ce qu'est cette action.

Souvenons-nous qu'au cours de l'évolution humaine, les différentes parties qui constituent l'homme sont apparues peu à peu. Vers la fin de l'époque atlantéenne, nous avons vu que la partie éthérique de la tête avait pénétré dans la partie physique, et qu'alors seulement l'homme avait pu se préparer pour dire de lui-même un jour *Je suis*. Lorsque survint le déluge atlantéen, le corps physique de l'homme était traversé de cette puissance du *Je suis* : autrement dit, l'homme avait atteint le point où il possédait l'instrument physique de la conscience du « Je ». Si nous retournions jusqu'au milieu de l'époque atlantéenne, nous n'y trouverions pas un homme qui soit capable d'avoir une conscience individuelle de lui-même, de s'appliquer à lui-même cette notion du *Je suis*, l'idée d'être un Je. Il fallait pour cela que la partie éthérique de la tête s'unit à la partie physique. A partir de ce moment, et jusqu'à l'engloutissement de l'Atlantide, l'homme travaille à former ce qui va être le porteur de cette conscience du « Je » : le cerveau physique, et toute la formation générale du corps. Au moment du déluge, le corps physique possède la maturité nécessaire pour servir de porteur à un « Je ». Quelle fut donc la mission de l'Atlantide ? Celle de faire descendre le « Je » en l'homme ; et cette mission se poursuit au-delà du déluge jusqu'à notre époque. Mais actuellement, autre chose doit encore entrer dans l'homme ; lentement doit pénétrer en lui le Manas, c'est-à-dire le « Je » spirituel. Son influence commence à se faire sentir après l'Atlantide. Nous savons qu'à la suite de nombreuses incarnations, nous aurons parcouru la sixième et la septième époques, nous serons jusqu'à un certain point adombrés par ce *Manas*, ce « Je » spirituel. Mais une longue préparation est encore nécessaire pour que l'homme devienne l'instrument de ce Manas. Il faut d'abord (et il s'agit là de milliers et de milliers d'années) qu'en lui vive véritablement le « Je ». Ce n'est pas seulement son corps physique qui doit être un instrument conscient de ce « Je », mais aussi toutes les autres parties de sa nature.

Durant la première civilisation qui suivit la disparition de l'Atlantide, il commence à travailler à son corps éthérique pour en faire un porteur du « Je », comme il vient de le faire pour son corps physique. La première civilisation hindoue consiste essentiellement en ce que l'homme forme non seulement un instrument physique, mais encore un instrument éthérique du « Je ». C'est pourquoi, dans le tableau ci-contre, l'époque hindoue est caractérisée par le corps éthérique.

Pour comprendre, du point de vue de l'évolution humaine, l'enchaînement des périodes qui suivent, il faut passer au corps astral. Mais nous ne devons pas le considérer superficiellement comme une partie de la nature psychique ; il faut être plus précis, et s'appuyer sur cette constitution de l'homme que vous trouvez exposée dans le livre « *Théosophie* ». Vous y verrez que nous ne distinguons pas seulement d'une manière générale les sept principes qui composent la nature humaine, mais que ce qui forme le centre de cette nature présente aussi une répartition d'éléments divers que nous appelons : le corps de sensation, l'âme de sentiment, l'âme d'entendement et l'âme de conscience. Après le « Je », nous avons le « Je » spirituel, l'Esprit de vie et

l'Homme-Esprit. On ne distingue ordinairement que ces sept parties. Mais la quatrième, que recouvre ce terme de « Je » peut être subdivisée parce qu'elle l'a été de fait au cours de l'évolution. Le corps astral ou corps de sensation se développe à son tour à la seconde époque, celle de la Perse antique ; c'est avec lui qu'apparaissent des forces intérieures d'activité ; c'est pourquoi le passage de la première époque à la seconde est marqué par un commencement d'activité humaine à l'égard du monde matériel. Le début du travail, l'activité manuelle, voilà ce qui caractérise cette époque. Les anciens hindous étaient portés bien plus qu'on ne le croit à ne pas faire œuvre de leurs mains, mais à s'évader du monde matériel pour entrer dans la contemplation dans les plans supérieurs. Il fallait plonger profondément en soi-même quand on voulait se souvenir d'états passés. C'est pourquoi le yoga hindou consiste en un développement particulier du corps éthérique.

corps physique	*Atlantide*	
corps éthérique	*1ère époque de civilisation post-atlantéenne*	*Soi-esprit*
corps de sensibilité	*2ième époque de civilisation*	
âme de sensibilité	*3ième époque de civilisation*	
âme d'entendement	*4ième époque de civilisation*	*1er jour*
âme de conscience	*5ième époque de civilisation*	*2e jour* / *3e jour*
soi-esprit	*6ième époque de civilisation*	
esprit de vie	*7ième époque de civilisation*	*Esprit de vie*

Après que l'antique civilisation de la Perse a fait pénétré le « Je » dans le corps de sensation, celle qui suit, celle de l'Assyrie, de Babylone, de la Chaldée et de l'Égypte, le fait pénétrer dans l'âme de sentiment. Qu'est-ce au fond cette âme de sentiment ? C'est essentiellement, ce qui dans l'homme ressent, se tourne vers le dehors ; par elle, l'homme qui perçoit déploie l'activité de ses sens, de ses yeux, etc., il a la perception de l'esprit agissant au dehors, dans la nature. C'est pourquoi, durant cette époque, le regard se tourne vers les objets matériels répandus dans l'espace, vers les étoiles et les orbes qu'elles dessinent au ciel. Tout ce qui a une forme sensible dans l'espace agit sur l'âme de sentiment. A l'époque chaldéo-égyptienne, il n'existe encore

que peu de développement personnel, d'activité intellectuelle. On ne se représente pas exactement aujourd'hui ce qu'a pu être la sagesse égyptienne de cette époque. A proprement parler, elle n'a rien de commun avec ce qui, plus tard, est né de la pensée spéculative. Quand l'homme de ce temps observait ce qui se déroulait autour de lui, il ressentait quelle loi s'exprimait dans le tableau que ses sens lui offraient. Il apprenait à lire les lois dans les choses mêmes, et non pas à les apprendre comme une science théorique ; c'était une connaissance vivante et ressentie. Si nos savants réfléchissaient – je suis peut-être un peu dur – ils toucheraient du doigt pour ainsi dire ce que nous venons d'exposer, – d'un doigt spirituel. Car si l'on n'a pas pensé à cette époque au moyen de facultés intérieures, de l'entendement proprement dit, c'est qu'il n'existait pas alors à proprement parler de véritable science logique. L'histoire nous apprend que le fondateur de la logique fut au fond Aristote. Si une logique avait déjà existé auparavant, un ensemble de notions scientifiques, ces hommes d'autrefois auraient été déjà capables de déposer leur science dans un livre. On ne trouve de logique, de réflexion intérieure, dans le « Je », qu'avec la quatrième époque de civilisation, quand on commence à analyser les concepts, à les combiner pour en découvrir la loi, au lieu de trouver directement par intuition cette loi dans les choses. Voilà pourquoi nous appelons cette quatrième époque celle de l'âme d'entendement.

Actuellement, nous vivons à l'époque où le « Je » pénètre dans l'âme de conscience ; nous y sommes entrés vers le milieu du Moyen-Age, à partir des Xe, XIe, XIIe siècles. Cette pénétration n'a pas eu lieu auparavant. Il serait facile de le démontrer historiquement jusque dans les détails ; ce serait une question de temps. Une notion très précise fait alors son apparition dans l'être humain : celle de la liberté individuelle, de ce que peu le « Je » par lui-même. Si vous observiez la première moitié du Moyen-Age, vous trouveriez que partout encore l'homme n'a de valeur, en un certain sens, que d'après la place qu'il occupe dans la société. On hérite de la condition du père, de son titre, de son rang, et le rôle qu'on joue dans le monde est déterminé par ces influences entièrement impersonnelles et qui n'ont aucun rapport conscient avec le « Je ». Ce n'est que plus tard, quand le commerce se développe et qu'il se fait des découvertes, des inventions techniques, que la conscience du « Je » commence à s'éveiller ; nous voyons partout en Europe cette âme consciente s'exprimer extérieurement d'une manière toute spéciale par les chartes, les constitutions que se donnent les villes, les bourgs, etc. Il serait facile de trouver dans l'histoire de la ville de Hambourg, par exemple, une illustration de ce fait[1]. Ce qu'on appelait au Moyen-Age « ville franche » est l'expression de ce souffle de conscience personnelle qui traverse l'humanité.

Et si maintenant nous tournons notre regard vers l'avenir, nous dirons : nous sommes en train actuellement de développer dans l'âme de conscience le sens de l'individualité. Ce qu'exigent les temps nouveaux, n'est rien d'autre qu'un appel encore inconscient pour que les hommes répondent à ce que demande d'eux l'âme de conscience. Si nous regardons plus loin, nous apercevons en esprit encore autre chose. Nous voyons, à l'époque qui suivra la nôtre, l'être humain s'élever jusqu'au « Je » spirituel ou Manas. Á cette époque, il possédera, à un degré bien plus élevé qu'aujourd'hui, une sorte de sagesse universelle dont il sera pénétré. On en verra poindre quelque chose lorsqu'on ressentira que ce qui est le plus profondément

---

[1] Ce cycle de conférences a été donné à Hambourg.

individuel en l’homme est en même temps le bien universel de tous les hommes. Être soi-même, être un individu, comme on le comprend aujourd’hui, ce n’est pas encore être soi-même à un degré bien élevé. Á l’individu, à la personnalité, se rattache le plus souvent le fait que les hommes se disputent, ont des opinions divergentes, et s’imaginent que s’ils ne cultivaient pas en eux des opinions particulières, différentes des autres, ils ne seraient pas eux-mêmes. C’est justement parce que les hommes veulent être indépendants qu’ils arrivent fatalement à des divergences d’opinion. ; mais c’est là un point de vue secondaire. En fait, la paix et l’harmonie se réaliseront le mieux parmi les hommes lorsque ceux-ci auront le plus développé leur individualité. Leurs opinions différeront tant qu’ils ne seront pas encore complètement adombrés par le « Je » spirituel, et que ces opinions ne seront pas véritablement éprouvées au plus profond du cœur humain.

Il existe aujourd’hui certaines opinions ressenties en commun, signes avant-coureurs de l’union qui pourra venir plus tard ; ce sont les vérités mathématiques et géométriques. Il ne peut y avoir qu’une seule opinion sur leur compte. Si un million d’hommes disaient que 2 x 2 = 5, et que vous reconnaissiez en vous-même que 2 x 2 = 4, rien ne vous en ferait démordre ; vous sauriez que les autres se trompent. De même, si on vous affirmait que la somme des trois angles d’un triangle n’est pas égale à 180°, on ne vous persuaderait pas. Quand les sources de la vérité seront toujours plus ressenties dans l’individualité humaine fortifiée, ce sera l’époque du développement du *Manas*, ce que l’on considèrera comme la plus haute vérité, même avec son sentiment, sera accepté par tous les hommes comme le sont aujourd’hui les vérités mathématiques. Sur ces dernières, l’accord est déjà fait aujourd’hui ; on discute quant aux autres vérités, non point qu’il puisse y avoir deux avis différents et tous deux exacts au sujet d’une même chose, mais parce que les hommes ne sont pas encore avancés pour vaincre les sympathies et les antipathies personnelles qui élèvent entre eux des barrières. Si les opinions intervenaient encore à l’égard des vérités mathématiques, on verrait peut-être les ménagères être d’avis que deux et deux font cinq, au lieu de quatre ! Et de même que ces vérités sont aujourd’hui reconnues, on comprend, lorsqu’on entre plus profondément dans la nature des choses, qu’il doit être également impossible d’être d’avis différents à l’égard des vérités supérieures, – mais faut-il encore s’être élevé jusqu’à elles. Quand on y arrive, ce qu’une âme découvre alors concorde exactement avec ce que trouve l’autre, sans discussion possible. C’est là seulement la garantie de la véritable paix, de la fraternité ; car il n’y a qu’une seule vérité, qui est l’expression du Soleil spirituel. Regardez donc que les plantes poussent : chaque plante, séparément, est tournée vers le soleil, et pourtant il n’y a qu’un Soleil. Ainsi, lorsqu’au cours de la sixième époque, Manas pénétrera les hommes, il y aura réellement alors comme un Soleil spirituel vers lequel tous tendront et en qui tous s’accorderont. Telle est l’immense perspective que nous ouvre la sixième époque. Et la septième, c’est l’esprit de vie ou Bouddhi qui pénétrera en un certain sens dans notre évolution[1].

C’est là un avenir encore bien lointain, et nous ne pouvons que le pressentir ; mais dès à présent nous sommes sûrs d’une chose, c’est que cette sixième époque sera très importante, car à l’aide d’une sagesse universelle elle fera régner la paix et la fraternité. Il en sera ainsi parce que le « Je » supérieur, sous sa première forme (« Je »

[1] Rudolf Steiner, l’Apocalypse – GA 104

spirituel), descendra en l'homme, non plus seulement pour quelques élus, mais pour tout être humain parvenu à un degré normal d'évolution. Un lien s'établira entre le « Je » de l'homme ainsi développé et le « Je » supérieur, celui qui unifie. Nous pouvons appeler cela des épousailles spirituelles. Et c'est le nom de « noces » qu'on a toujours donné au sein de l'ésotérisme chrétien à l'union du « Je » de l'homme et du « Je » spirituel ou Manas. Mais tout se tient profondément dans le monde, et l'homme ne peut pas pour ainsi dire tendre simplement la main pour attirer à lui Manas ; il faut qu'il parvienne à un degré plus avancé d'évolution pour qu'il puisse s'aider lui-même à cet égard. L'union de l'homme avec le « Je » supérieur n'aurait pu se faire sans un secours à l'époque atlantéenne. Pour que quelque chose en principe puisse arriver, une préparation est toujours nécessaire. Pour qu'un enfant atteigne à quinze ans un certain résultat, il faut s'y prendre dès qu'il a six ou sept ans. À la base de toute évolution, il y a une impulsion. Ce qui doit arriver à la sixième époque a dû lentement être préparé. Du dehors, ont dû venir des forces qui formeront l'humanité à ce temps. La première impulsion fut tout à fait extérieure ; elle émanait du spirituel et ne pénétra pas encore dans le monde physique. C'est ce qu'exprime la grande mission du peuple hébreu. Quand Moïse, initié aux mystères égyptiens, reçoit de la direction spirituelle de l'humanité la mission qu'on peut caractériser par ces mots : « Quand tu me nommeras en promulguant ma loi, dis-leur que je suis le *Je suis.* », – cela signifie : « Prépare-les, en leur parlant du Dieu sans forme, invisible. Montre-leur que tandis que Dieu le Père agit encore dans le sang, le *Je suis* qui descendra jusque sur le plan physique se prépare déjà pour ceux qui peuvent le comprendre ! » La base est donnée pour ainsi dire à la troisième époque, et nous voyons le peuple hébreu donner naissance à une mission, celle de transmettre aux hommes le Dieu qui descend jusque dans une chair humaine. Il est d'abord annoncé, et c'est ensuite qu'il apparaît aux yeux de tous dans un corps extérieur. Il est l'expression exacte de ce qui a été annoncé à travers Moïse.

Saisissons bien ce moment : La prophétie spirituelle donnée à Moïse et son aboutissement, – l'apparition du Messie dans le Christ. Depuis cette époque, que nous pouvons appeler le premier chapitre de l'histoire du christianisme, l'impulsion qui doit aboutir à cette unité, à cette fraternité qui adviendront à la sixième époque, a été déposée dans l'évolution. C'est comme une force qui a été déversée et qui continue à mûrir pour qu'avec le temps le fruit soit peu à peu formé. Ainsi, cette force agit jusqu'à notre époque, celle où l'humanité plonge profondément dans la matière et y entraîne son activité intellectuelle et spirituelle. On pourrait se demander maintenant : « On pourrait se demander maintenant : « Pourquoi le christianisme est-il apparu dans le monde précisément comme le précurseur immédiat de l'époque la plus profondément matérialiste ? »

Représentez-vous que l'humanité soit entrée dans cette époque sans le christianisme. Il lui serait alors impossible de retrouver l'impulsion qui doit la ramener vers les hauteurs. Imaginez que la puissance qui vient du Christ ne lui ait pas été donnée ; elle tomberait en décadence et s'unirait pour l'éternité à la matière ; elle serait saisie « par la pesanteur de la matière », comme on dit en occultisme, et jetée hors de l'évolution. Aux temps qui ont suivi l'Atlantide, l'humanité a dû descendre, plonger dans la matière ; mais avant qu'elle n'ait atteint le degré le plus bas, il lui a été donné l'impulsion qui doit l'aider à remonter : celle du Christ. Si l'action du Christ s'était fait sentir plus tôt, les hommes n'auraient pas pu accomplir cette descente dans la matière.

Si elle s'était fait sentir dès l'époque hindoue, l'humanité l'aurait reçue et n'aurait pas atteint le degré de matérialisation nécessaire pour produire les formes extérieures physiques que nous connaissons aujourd'hui. Cela peut paraître étrange de dire que si le christianisme n'était pas apparu à son époque, il n'y aurait pas aujourd'hui de bateaux à vapeur, de chemins de fer, etc. Mais pour celui qui voit le fond des choses, il en est ainsi. Jamais l'Inde antique n'aurait pu produire ce genre de civilisation. Il y a un rapport secret entre le christianisme et ce qui fait aujourd'hui la fierté des hommes. C'est parce que le christianisme attendit son moment que cette civilisation extérieure a été possible ; et c'est également pourquoi il donne aux hommes qui le reçoivent le moyen de ressortir de la matière. Mais là où le christianisme a été reçu sans être vraiment compris, on l'a matérialisé profondément. On l'a si mal saisi qu'on lui a imposée des idées matérialistes. Il a revêtu un aspect déformé, travesti, au cours des siècles qui se sont écoulés jusqu'à nous et que nous pouvons considérer comme le second chapitre de son histoire.

Par exemple, au lieu de comprendre l'idée hautement spirituelle de la Cène, on a matérialisé cette Cène, on y a vu une transformation de substance matérielle. Et nous pourrions donner des centaines d'exemples semblables pour montrer que le christianisme n'a pas encore été compris dans sa portée spirituelle. Nous avons actuellement atteint à peu près le moment où ce second chapitre prend fin, où la nécessité s'impose à l'humanité de se rattacher à un christianisme spirituel, à ce que le christianisme doit être véritablement. Et cela, afin d'en retirer l'esprit véritable qu'il contient. Une étude anthroposophique du christianisme pourra y conduire. Elle répondra en cela à une nécessité historique, celle de préparer le troisième grand chapitre de l'histoire chrétienne, qui fraye la voie à la pénétration de Manas au cours de la sixième époque. Ainsi, le premier chapitre est celui où le christianisme est annoncé prophétiquement jusqu'à l'apparition de Jésus-Christ et un peu au delà . Le second chapitre est celui de la descente la plus profonde qu'accomplisse l'esprit humain dans la matière, et le troisième chapitre devra être celui de la spiritualisation du christianisme, qui sera obtenue au moyen d'une étude anthroposophique. Qu'un document comme celui de l'Évangile selon Jean soit resté incompris jusqu'à nos jours, cela tient à toute notre mentalité matérialiste. Une culture matérialiste ne peut comprendre cet évangile. La civilisation spirituelle qui doit commencer avec le mouvement anthroposophique saura saisir l'aspect véritable de ce document et préparer ainsi l'avènement de la sixième époque.

Un fait particulier se révèle à celui qui passe par une initiation chrétienne ou rosicrucienne (d'une manière générale, à celui qui est initié). Les choses qui se produisent prennent pour lui une double signification : l'une se rapporte à ce qui se déroule extérieurement ; l'autre lui fait voir dans les faits physiques le symbole, l'indication d'événements spirituels immenses. Vous me comprendrez donc si j'essaie de vous décrire quelque chose de ce que ressentit, en une certaine occasion, celui qui écrivit l'Évangile de Jean.

Il y eut dans la vie du Christ un événement particulier qui survint sur le plan physique. Dans l'Évangile de Jean, la description en est faite par un initié. C'est pourquoi cet événement représente en même temps les résultats de ce qu'il vit pendant le moment de l'initiation. Représentez-vous le dernier acte de cette initiation.

Le candidat à l'initiation était plongé dans un sommeil léthargique, ainsi que nous l'avons vu, pendant trois époques et demie qui, dans les anciens temps, étaient représentées par trois jours et demi. Il passait chaque jour par une expérience différente du monde spirituel. Le premier jour, il passait par l'expérience qui représentait pour lui certains événements spirituels, il en faisait d'autres le second jour et d'autres le troisième. Or, ce qu'a vu celui dont il est question ici, c'est ce qui est toujours visible au clairvoyant : l'avenir de l'humanité. Si nous connaissons les impulsions de l'avenir, nous pouvons les faire entrer dans le présent et conduire ainsi le présent à la rencontre de l'avenir.

Représentez-vous le voyant de cette époque ; il ressentait la signification spirituelle de ce premier chapitre historique dont nous avons parlé, et qui s'est écoulé depuis le « Dis-leur que je suis le *Je suis* » jusqu'à la venue du Messie. Puis il vivait le second chapitre, – la descente du Christ. Enfin, pour le troisième chapitre, il voyait tout ce qui allait préparer peu à peu l'humanité à recevoir l'esprit, le « Je » spirituel ou Manas à la sixième époque. Et il voyait tout cela en une vision astrale prophétique ; il contemplait les noces de l'homme et de l'esprit. C'est une expérience importante, mais dont la réalisation extérieure n'a été rendue possible que par la venue du Christ dans le temps, dans l'histoire. L'humanité n'a pas encore vécu cette fraternité qui naît de l'avènement de l'esprit en chaque être, et qui fait régner la paix parmi les hommes. L'amour qui a précédé est un amour qui résulte matériellement des liens du sang. Cet amour doit se transformer peu à peu en amour spirituel ; c'est cet amour spirituel qui descend. Le résultat du troisième chapitre de l'initiation, c'est donc la célébration des noces entre l'humanité et le « Je » spirituel. Cet événement n'arrivera qu'au moment voulu, quand les temps seront mûrs pour une pleine réalisation de l'action christique. Jusque-là prédominent encore les liens qui reposent sur la consanguinité ; jusque là l'amour n'est pas spirituel.

Dans tous les anciens documents où il est fait mention de nombres, le secret des nombres est contenu. Nous lisons :
« Trois jours après, il se fit des noces à Cana en Galilée... » ; tout initié sait que ces trois jours signifient quelque chose de spécial. Que veut dire ce troisième jour ? L'auteur de l'Évangile selon Jean indique par là qu'il ne s'agit pas seulement d'un événement réel, mais en même temps d'une grande prophétie. Ce mariage symbolise les grandes noces de l'humanité qui, dans l'initiation, se dévoilent au troisième jour. Le premier jour montrait ce qui s'est passé de la troisième à la quatrième époque ; le second jour, ce qui arrive de la quatrième à la cinquième ; au troisième jour, on voyait le temps où l'humanité passera de la cinquième à la sixième époque. Tels sont les trois jours de l'initiation. Avant la troisième époque, le temps n'est pas venu où l'impulsion du Christ puisse agir. L'évangéliste fait allusion à ce rapport particulier qui va du
« Moi au Toi », celui de « Nous deux ». Le texte ne contient pas la phrase absurde :
« Femme, qu'y a-t-il de commun entre toi et moi ». Lorsque, à l'instigation de sa mère, le Christ dit : Mon heure n'est pas encore venue, cela veut dire l'heure d'agir sur le mariage, sur la manière d'unir les êtres humains. Ce temps est encore à venir. Ce qui agit encore actuellement, c'est ce qui unit par le sang. Et de là vient l'allusion à ce qui rattache la mère au fils. Quand nous étudions ainsi ce texte, toute la réalité extérieure se détache sur un fond spirituel plein de sens. Notre regard plonge dans un abîme de profondeur quand nous pénétrons ce qu'un initié comme l'auteur de l'Évangile selon

Jean a donné à l'humanité, à ce qu'il n'a pu lui donner que parce que, le Christ avait fait pénétrer son impulsion au sein de l'évolution humaine.
Ainsi. nous venons de voir que ces textes doivent être expliqués, non par des allégories ou des symbolismes creux, mais par la réalité des visions astrales que contemple l'initié. Il ne peut s'agir ici d'une interprétation symbolique, mais de l'expérience d'un initié. S'il n'en était pas ainsi, il serait tout naturel que ceux qui n'acceptent pas la science spirituelle n'y voient rien de plus que des affirmations Symboliques. Si par contre nous appliquons les données de la science spirituelle comme nous venons de les étudier, nous comprenons comment l'impulsion du Christ agit réellement au sein de l'humanité pendant ces trois jours cosmiques, – celui de la troisième époque à la quatrième, puis de la quatrième à la cinquième, enfin de la cinquième à la sixième. L'impulsion du Christ a été si formidable que l'humanité l'a à peine comprise jusqu'à présent et qu'elle ne pourra la comprendre totalement que dans un temps à venir[1].

---

[1] Rudolf Steiner, Pierres de construction pour la compréhension du mystère du Golgotha, 5e conférence – GA 175

XI

L'initiation chrétienne
Hambourg, le 30 mai 1908

Pour que nous puissions nous faire une idée plus profonde de ce qu'entend l'Évangile selon Jean par les expressions « le Père et la Mère de Jésus », et que par là nous pénétrions le christianisme dans son essence, réunissons les matériaux qui vont nous aider à découvrir le sens spirituel de « Père » et de « Mère ». Car il ne s'agit pas pour nous d'interprétations allégoriques et symboliques, mais de réalité.

Il faut d'abord se rendre compte de ce que signifie le fait de s'unir aux mondes supérieurs, de s'ouvrir au monde spirituel. C'est l'idée même de l'initiation qu'il faut approfondir, et notamment en regard de l'Évangile selon Jean. Qu'est-ce qu'un initié ?

A toutes les époques d'évolution qui ont suivi l'Atlantide, un initié a été l'homme capable de s'élever au-dessus du monde physique et sensible, capable de passer par des expériences personnelles dans les mondes spirituels. Cet être par conséquent connaît le monde de l'esprit comme l'homme connaît le monde physique, au moyen de ses organes sensibles, ses yeux, ses oreilles, etc. Un initié de cette nature est un véritable témoin des mondes spirituels et de leur réalité. C'est là le premier point. Mais il y a encore quelque chose de capital que tout initié acquiert pendant l'initiation, – c'est la faculté de s'élever au-dessus des sentiments et des sensations qui sont justifiés, et même indispensables, dans le monde physique, mais qui ne peuvent se retrouver de la même manière dans le monde spirituel.

Il faut bien comprendre la chose, et ne pas croire que l'initié, lorsqu'en plus du monde physique, il perçoit le monde spirituel, doive se déshabituer de tous les sentiments qui sont à leur place ici-bas, de toutes les sensations, et les troquer contre d'autres sentiments d'une nature différente. Il n'en est pas ainsi. L'initié n'échange pas les uns contre les autres ; il ajoute ceux-ci à ceux-là. S'il faut d'une part que l'homme spiritualise ses sentiments, il est d'autre part non moins nécessaire qu'avec une force accrue il conserve les sentiments qui le rendent capable d'agir dans le monde physique. C'est dans ce sens qu'il faut comprendre l'expression : déraciné, libre (heimatlos), qui le caractérise. Non pas que sa patrie ou sa famille doivent le moins du monde lui devenir étrangères tant qu'il vit dans le monde physique. L'acquisition des sentiments dont nous parlons dans le monde spirituel embellit, affine les sentiments du monde physique. Qu'est-ce qu'un homme libéré des liens du pays ? C'est celui qui ne crée pas dans le monde spirituel les affinités particulières qui nous rattachent dans le monde physique à certains lieux, à certaines conditions. Personne ne peut acquérir l'initiation véritable s'il n'a passé par là. Dans le monde physique, on appartient toujours à un peuple, à une famille, on relève d'un Etat, – et il est nécessaire qu'il en soit ainsi. Nous en avons besoin sur la terre. Mais si l'on voulait emporter ce sentiment dans le monde spirituel, ce serait y introduire quelque chose de très faux pour ce monde. Il ne s'agit pas d'y développer quelques sympathies personnelles que ce soient,

mais de laisser agir sur soi-même objectivement tout ce qu'on y rencontre, d'après la valeur propre de chaque chose. On pourrait dire aussi, si tout le monde pouvait le comprendre, que l'initié doit être au plein sens du mot un homme objectif.

Au cours de son évolution terrestre, l'humanité est sortie d'un état primitif, celui de l'ancienne clairvoyance nébuleuse, et dans cet état il n'y avait pas de différence de patries entre les hommes. Nous avons suivi cette descente depuis les sphères spirituelles jusqu'au monde physique. Dans ces sphères originelles d'où elle est venue, l'humanité n'a pas connu le patriotisme ni aucun sentiment .de ce genre. En prenant pied sur terre, des hommes peuplèrent telle région, d'autres telle autre ; ces divers groupes humains reçurent l'empreinte des lieux qu'ils occupaient. Le nègre est noir non seulement pour des raisons psychiques, mais aussi parce qu'il s'est adapté à la région qu'il occupe ; et il en est de même pour le blanc et pour les autres races de différentes couleurs ; quant aux différences de moindre importance qu'on trouve en
entre les peuples, elles proviennent des influences que le milieu a sur l'homme. Et ce fait à son tour se rattache aux formes spécialisées qu'a« l'amour sur terre. C'est au sein d'un même groupe, entre les membres d'une même communauté que l'amour tout d'abord se développe. Ensuite, au fur et à mesure qu'ils se dégageront de ces communautés, les hommes pourront s'élever vers un amour collectif, total, celui qui s'épanouira précisément sous l'action du « Je » spirituel. L'initié a donc dû s'efforcer d'atteindre avant l'heure le but qu'en réalité poursuit toute l'humanité, celui de réaliser une paix entière entre les hommes, une harmonie et une fraternité qui surmontent toutes les barrières. Pour développer cette fraternité totale, l'initié doit déjà, par son égalité à l'égard des patries, rassembler les germes de cet amour.
C'est ce que symbolisaient dans l'antiquité les grandes pérégrinations que faisaient les initiés, par exemple Pythagore. L'initié élargissait les sentiments qu'il avait reçus de sa communauté primitive et leur donnait une objectivité nécessaire à l'égard de toute chose.

Or la mission du christianisme est d'apporter à l'humanité entière ce qui a toujours été le bien de quelques initiés. Considérons ce qui est l'essence la plus profonde du christianisme, l'idée que le Christ est l'Esprit même de la Terre, que notre terre est devenue le corps et le vêtement du Christ. Et étudions textuellement chaque parole de l'Évangile selon Jean. Y est-il question de ce « vêtement » terrestre ? Comment se présente-t-il dans l'évolution ? Nous savons que tout d'abord ce vêtement de la terre, c'est-à-dire les parties solides, a été réparti entre les hommes, les territoires séparés les uns des autres. L'un prit possession de tel lieu, l'autre de tel autre. Il se fit un morcellement. La propriété, l'extension de la personnalité sur ce qu'elle possède, voilà en un certain sens ce qui a divisé au cours des temps le vêtement, la robe que porte le Christ, l'esprit de la terre. Une seule chose ne pouvait pas être partagée ; elle appartient à tous ; c'est l'enveloppe atmosphérique qui entoure la terre. Comme l'indique la légende du Paradis, cette enveloppe d'air fut en partie insufflée à l'homme, par le souffle divin ; ce fut là le premier rudiment du « Je » dans le corps physique. L'air ne peut pas être divisé. Voyons si celui qui par l'Évangile selon Jean nous a décrit le christianisme avec le plus de profondeur, ne nous indique pas ce rapport. Il y a un passage où il est dit :

« Et ils déchirèrent son vêtement ; mais la tunique, ils ne la déchirèrent pas. »

La voilà, cette parole révélatrice qui nous fait comprendre comment la terre toute entière, y compris son atmosphère, est le corps, le vêtement et la tunique du Christ. Le vêtement a été partagé en continents, en territoires, mais pas la tunique. L'air n'a pas été partagé, il est le bien commun. Il est le symbole matériel, extérieur, de l'amour qui enveloppe le globe terrestre et qui se réalisera plus tard.

Et à bien d'autres égards aussi, le christianisme mènera les hommes à prendre en eux ce que donnait l'antique initiation. Pour le comprendre évoquons cette initiation. Envisageons le caractère essentiel des trois principales sortes d'initiation : celle du yoga des temps antiques, l'initiation spécifiquement chrétienne, et celle qui s'adapte absolument à l'homme actuel, et qui est à la fois chrétienne et rosicrucienne. Décrivons maintenant comment l'initiation se passa dans ces trois formes différentes et ce qu'elle représente.

Qu'est-ce qui rend un homme capable d'avoir la vision du monde spirituel ? Réfléchissez à ce qui vous rend capable de percevoir le monde physique. C'est que votre corps physique a pour cela des organes sensibles. Si vous remontez très loin en arrière dans le cours de l'évolution, vous trouverez qu'à des époques primitives, l'homme n'avait pas encore d'œil pour voir, d'oreille pour entendre ; il n'avait que des organes « neutres, non différenciés », comme dit Gœthe. Songez en effet à certains animaux inférieurs qui n'ont encore jusqu'à présent que ces organes indifférenciés. Il y en a qui possèdent certains points sensibles par lesquels ils ne peuvent que distinguer la lumière de l'obscurité. Nous sommes partis de ces organes qui se sont peu à peu transformés en, œil, oreille, etc. ; nos sens ont été comme modelés dans la substance plastique du corps physique. Et tandis qu'ainsi se modelait l'œil, pour lui naissait la couleur ; tandis que se modelait l'oreille, pour elle naissait le monde physique des sons. Personne n'a le droit d'affirmer qu'un monde n'existe pas ; il ne peut que dire : je ne le perçois pas. Car voir un monde, cela signifie en réalité avoir les organes qu'il faut pour le percevoir. Il faudrait donc dire je ne connais que ce monde-ci, mais non pas : le monde que cet homme perçoit n'existe pas. Parler ainsi, c'est refuser aux autres le droit de voir ce qu'on ne voit pas soi-même ; c'est exiger que les autres ne discernent que ce que l'on peut discerner. Et si l'on dit : La science spirituelle n'est qu'une rêverie à laquelle ne correspond rien de réel, – on prouve simplement qu'on ne perçoit pas ce que décrit cette science. Nous adoptons un point de vue positif. N'accepter que ce qu'on perçoit soi-même, c'est prétendre pouvoir trancher de ce qu'on ne sait pas. Il n'y a pas de pire intolérance que celle de la science officielle de nos jours à l'égard de la science spirituelle, et elle augmentera encore. Elle prend toutes les formes. Les hommes n'ont pas conscience d'émettre des jugements qu'ils ne sont pas fondés à porter. On entend dire également par de bons chrétiens : Les anthroposophes enseignent une sorte d'occultisme chrétien, mais le christianisme n'a besoin d'aucune doctrine secrète, car la seule chose qui vaille, c'est ce qu'une âme simple et sincère peut voir et comprendre (autrement dit : ce que nous qui parlons pouvons voir et comprendre) ! On exige ainsi que personne n'admette plus que ce qu'on admet soi-même. L'infaillibilité du pape n'est pas nécessairement admise par ces chrétiens. Mais de nos jours on fait appel sans discussion, et même parmi les chrétiens, à l'infaillibilité de sa propre personne. On s'érige en pape pour condamner l'anthroposophie. Mais songeons que ce monde physique existe à nos yeux parce que

tous nos organes ont été ciselés, modelés dans le corps physique ; il ne nous paraît plus dès lors surprenant que la perception d'un monde supérieur puisse dépendre de la formation d'organes capables de le percevoir. Ces organes se modèlent dans le corps éthérique et dans le corps astral. Notre corps physique est dès aujourd'hui muni d'organes physiques ; le corps éthérique et le corps astral n'ont pas encore leurs organes appropriés ; ils doivent être modelés. Avec eux apparaîtra la perception des mondes supérieurs.

Etudions maintenant comment se fait cette formation des organes dans l'éthérique et l'astral. Chez celui qui recherche l'initiation et qui l'obtient, ces organes se modèlent. De quelle façon ? Il s'agit de prendre le corps astral là où il existe dans toute sa pureté. A l'état de veille, le corps physique dans lequel il plonge agit sur lui ; l'astral n'est pas libre ; il obéit à ce que veut le corps physique ; on ne peut travailler directement sur lui, pour ainsi dire. Il n'y a moyen d'y travailler, de le modeler, que lorsqu'il se trouve en dehors du corps physique, durant le sommeil. On ne peut arriver à former les organes des sens supérieurs du corps astral que lorsque l'homme est endormi et qu'on peut travailler pendant le sommeil à l'élaboration de ces organes. Toutefois, il n'est pas possible d'agir sur un homme pendant son sommeil. C'est une impossibilité lorsqu'il s'agit de l'homme moderne, car il ne pourrait percevoir ce qui se fait en lui. Il doit être conscient ; or, dans l'état inconscient du sommeil, il ne percevrait pas ses actions. Il semble que nous touchions à une contradiction, puisque pendant le sommeil le corps astral a perdu conscience de son rapport avec le corps physique. Mais on peut y remédier indirectement en agissant durant le jour sur le corps physique pour que les impressions reçues physiquement pendant la veille demeurent dans le corps astral quand celui-ci se dégage. Tout ce qui nous vient du monde physique pénètre d'impressions notre corps astral ; il s'agit donc d'apporter au corps physique certaines impressions qui vont s'imprimer dans le corps astral et y produire ensuite le résultat qu'on veut obtenir. C'est ce qui arrive quand l'homme cesse de se laisser aller au hasard des impressions qui lui viennent du dehors, comme c'est ordinairement le cas, mais qu'il prend au contraire en main la direction de sa vie intérieure et suit méthodiquement une discipline. Cette discipline consiste en ce qu'on appelle la méditation, et la concentration ou contemplation. Ce sont là des exercices prescrits avec autant de rigueur dans les écoles appropriées que les études qui se font dans les laboratoires. Quand ces exercices sont pratiqués, ils ont une action si intense que le corps astral en est transformé lorsqu'il se dégage du physique pendant le sommeil. Exactement comme cette éponge que j'ai ici d'adapte à la forme de ma main aussi longtemps que je la tiens, le corps astral obéit aux forces astrales qui ont été déposées en lui, lorsqu'il est dégagé de l'homme endormi ; il faut donc à l'état de veille passer par la discipline spirituelle nécessaire pour que le corps astral se modèle plastiquement pendant le sommeil et développe en lui les organes de la perception supérieure.

Il existe trois manières de méditer. On peut travailler de préférence sur les idées, sur ce qu'on appelle les éléments de la sagesse, de la connaissance, de la pensée. C'est le yoga qui travaille principalement avec l'élément de la pensée, avec la contemplation. Ou bien on peut agir sur le sentiment d'une certaine façon : c'est l'orientation spécifiquement chrétienne. Ou bien encore on peut agir en combinant le sentiment et la volonté, et c'est la méthode à la fois chrétienne et rosicrucienne. Nous

étendre sur le yoga nous entraînerait trop loin et serait sans rapport avec l'Évangile selon Jean[1]. En étudiant l'initiation spécifiquement chrétienne, nous verrons sur quoi elle repose. Mais rendez-vous bien compte qu'il ne serait guère possible de la réaliser dans le milieu social actuel. Elle exige du candidat un isolement, momentané du moins. Quant à la méthode rosicrucienne, son but est précisément de permettre à l'homme d'entrer dans les mondes supérieurs par la force de son travail et sans abandonner pour cela ses devoirs terrestres. Mais pour ce qui est du principe général de l'initiation, nous pouvons le comprendre déjà par l'initiation chrétienne.

Elle travaille exclusivement avec le sentiment, et l'on peut indiquer sept sortes de nuances dans ce sentiment, qui donnent lieu à sept expériences par lesquelles on passe ; le corps astral qui les a faites peut pendant le sommeil développer ses organes supérieurs. Voyons comment doit vivre le disciple chrétien qui passe par ces degrés. Le premier degré est celui qu'on appelle le « lavement des pieds »[2]. Le maître dit au disciple : « Considère la plante, elle prend racine dans le sol ; le sol minéral est d'une nature inférieure à la plante. Si la plante pouvait se représenter sa nature propre, elle devrait dire au sol : Certes ma nature est supérieure à la tienne, mais si tu n'existais pas, je ne pourrais pas être non plus ; car c'est de toi, sol, que je tire en grande partie ma nourriture ! Et si la plante pouvait transformer cela en un sentiment, elle devrait s'incliner vers la pierre et lui dire : Je m'abaisse vers toi, pierre qui m'es inférieure, car je te dois mon existence ! Et si nous nous élevons à l'animal, celui-ci devrait sentir le même rapport à l'égard de la plante et se dire : Certes je suis supérieur à la plante, mais c'est à ce règne au-dessous de « Je » que je suis redevable de mon existence ! — Et si, nous élevant encore, nous arrivons à l'homme, chaque être qui est à un degré de l'échelle sociale devrait se pencher vers l'échelon inférieur et se dire : C'est à lui que je dois mon existence ! Et il pourrait en être de même jusqu'au Christ Jésus. Les Douze qui l'entourent sont inférieurs à lui, mais comme la plante se développe en sortant du sol, ainsi le Christ Jésus s'élève du sein des Douze. Il se penche vers ces Douze et dit : C'est à vous que je dois mon existence.

Quand le maître avait expliqué cela au disciple, il ajoutait : Livre-toi pendant des semaines à ce sentiment cosmique du supérieur s'inclinant devant l'inférieur ; et quand tu l'auras complètement fait vivre en toi, tu éprouveras alors deux symptômes dont l'un est interne et l'autre externe ! Mais ces symptômes n'étaient pas l'essentiel ; ils étaient seulement l'indice que le disciple avait médité assez longtemps sur cet exercice. Quand le corps physique avait été ainsi suffisamment influencé par l'âme, le résultat en était un symptôme extérieur : on avait le sentiment d'une eau qui ruisselait sur les pieds. C'était une sensation tout à fait réelle, et non moins réelle était l'autre impression, celle d'avoir devant soi, dans l'astral, comme une puissante vision, la scène du lavement des pieds, du « Je » supérieur s'inclinant vers le « Je » inférieur. Cette vision astrale fait vivre concrètement ce que l'Évangile de Jean décrit comme un fait historique.

Le second degré consiste en ce que le maître explique ainsi à son disciple : «Éveille encore en toi un autre sentiment. Représente-toi que toutes les douleurs du monde, toutes les souffrances possibles t'assaillent ; ressens-toi comme entouré de tout ce mal, et pénètre-toi du sentiment que tu dois rester debout même si toute la misère

---

[1] Rudolf Steiner, L'Orient à la lumière de l'Occident. – GA 113.
[2] Rudolf Steiner, L'Évangile de Jean dans ses rapports avec les trois autres évangiles, GA 112, Kassel 1909

du monde t'assaille ! » Quand le disciple s'est suffisamment exercé à ce sentiment, deux symptômes apparaissent de nouveau : l'un est la sensation d'être frappé de tous côtés et le second est la vision astrale de la « flagellation ». Je vous raconte là des choses que des centaines d'hommes ont expérimentées, par quoi ils ont acquis la faculté de s'élever dans les mondes, supérieurs.

En troisième lieu, le disciple devait se représenter que ce qu'il possède de plus sacré, ce qui met en jeu son être le plus intime, est couvert de mépris, de railleries. Il devait se dire alors : Quoi qu'il puisse arriver, il faut que je tienne bon et que je défende la chose qui m'est la plus sacrée ! Quand il s'était pénétré de ce sentiment, il éprouvait comme des piqûres dans la tête et en une vision astrale il avait devant lui « le couronnement d'épines ». Et je répète encore que ce ne sont là que des symptômes, mais ils sont la conséquence des exercices ; et toutes les mesures nécessaires sont prises également pour qu'il ne puisse être question de suggestion ou d'autosuggestion.

En quatrième lieu, pour le sentiment du disciple son corps doit lui devenir aussi étranger qu'un objet extérieur, qu'un morceau de bois. Il faut qu'il sente cela si fortement qu'il se dise Je porte sur moi mon corps comme je porte un manteau. Il ne rattache plus son « Je » à son corps. Alors arrive quelque chose qu'on appelle l'épreuve du sang. Ce qui, dans de nombreux cas, peut être un état maladif est ici (tout ce qui peut être maladif étant exclu) une conséquence de la méditation. Aux pieds, aux mains, au côté droit de la poitrine, apparaissent ce qu'on appelle les stigmates, et comme un symptôme intérieur on a la vision de la « crucifixion ».

Nous ne pouvons décrire que brièvement les cinquième, sixième et septième degrés d'initiation. Le cinquième comprend ce qu'on appelle la « mort mystique ». Les sentiments par lesquels passe alors le disciple, l'amènent à sentir comme si subitement tombait sur tout ce qui est physiquement visible, un rideau noir, comme si tout disparaissait. Autre chose encore rend ce moment important et il faut l'avoir traversé si l'on veut parvenir réellement à l'initiation chrétienne au vrai sens du mot. On éprouve alors qu'on descend dans les tréfonds du mal, de la douleur, du péché, dans tout le mal qui vit dans l'âme humaine. C'est ce qu'on appelle « la descente aux enfers ». Lorsqu'on a éprouvé cela, c'est comme si le rideau noir se déchirait et l'on voit le monde spirituel.

Le sixième degré est celui qu'on appelle « la mise au tombeau » et la Résurrection. C'est à ce degré que l'élève se sent « Un » avec le corps entier de la Terre : il se sent comme plongé dans la planète terrestre, comme en faisant partie. Sa vie s'est élargie jusqu'à la sensation de la vie planétaire. Le septième sentiment ne peut pas être rendu en paroles ; seul celui qui serait capable de penser sans l'instrument du cerveau physique pourrait le rendre et pour cela il n'existe pas de langue, car la nôtre n'a de mots que pour le plan physique. C'est pourquoi on ne peut que mentionner ce degré. Il dépasse tout ce qu'on peut imaginer. On l'appelle « Ascension » ou entrée définitive dans le monde spirituel. Là se termine dans un certain sens l'échelle des sentiments dont le disciple doit se pénétrer à l'état de veille dans un recueillement intérieur- total. Quand le disciple s'est livré à ces épreuves, elles agissent si puissamment sur lui, que durant la nuit les organes des sens intérieurs se développent, qu'ils se forment plastiquement.

Dans l'initiation Rosicrucienne, on ne parcourt pas cette progression de sentiments, mais l'effet obtenu est le même que celui dont nous venons de parler[1].
Vous voyez donc que, dans l'initiation, il s'agit d'abord d'influencer le corps astral par le détour des expériences de veille, de manière à ce qu'une fois entièrement libre, il se donne à lui-même une nouvelle forme plastique. Ceci fait, il est en réalité devenu un élément nouveau de l'être humain. Il est alors complètement pénétré de Manas.
Le corps astral une fois transformé, il s'agit de faire pénétrer dans le corps éthérique ce qui a été acquis. Exactement comme lorsque vous pressez un cachet sur la cire, le corps astral doit plonger dans l'éthérique et lui imprimer ce qu'il possédait seul auparavant. Le processus le plus intérieur, le façonnement du corps astral est identique dans toutes les méthodes d'initiation. Elles diffèrent dans la manière d'en transmettre les résultats au corps éthérique. Nous y reviendrons demain et nous montrerons en quoi diffèrent les trois modes d'initiation apparus au cours de l'époque post-atlantéenne et quel est d'une façon générale, le sens de l'Initiation. Alors s'éclaireront aussi les parties de l'Évangile de Jean dont nous n'avons pas pu parler encore.

---

[1] Rudolf Steiner, L'Initiation, où Comment acquérir des connaissances sur les mondes supérieurs. GA 10

XII

La nature de la Vierge Sophia et du Saint-Esprit

Hambourg, 31 mai 1908

Nous avons décrit hier les changements que provoquent dans le corps astral la méditation, la concentration et les ‘autres exercices prescrits par les diverses méthodes d'initiation. Nous avons vu que ces exercices permettent au corps astral de former en lui les organes nécessaires à la perception des mondes supérieurs. Bien que les exercices diffèrent suivant les différentes époques de civilisation, le principe de l'initiation est en somme partout le même. Une grande différence ne peut s'établir qu'ensuite. Pour que l'homme puisse avoir la vue des mondes supérieurs, il faut que les organes développés dans le corps astral s'impriment dans le corps éthérique.

D'après une ancienne expression, on nomme cette formation du corps astral par la méditation, purification ou « Catharsis ». Elle a pour but en effet d'enlever au corps astral tout ce qui l'empêcherait d'avoir une structure régulière et harmonieuse, et de posséder des organes supérieurs ; le germe de ces organes est en lui, il n'y a au fond qu'à les dégager. Nous avons dit qu'il existait toutes sortes de méthodes pour produire cette catharsis. On peut déjà faire de grands progrès en ce sens si l'on s'assimile ce qui est donné dans « La Philosophie de la Liberté », si on le vit intensément en soi-même, au point qu'on puisse se dire : Ce livre m'a donné une impulsion, et maintenant je peux vraiment reproduire par moi-même cet ensemble de pensées en toute exactitude. On peut entrer dans un certain rapport avec ce livre (c'est ainsi qu'il a été écrit), le rapport qui unit à un compositeur l'artiste qui exécute son œuvre, c'est-à-dire qui recrée cette oeuvre, toutes proportions gardées ; l'enchaînement des pensées qui forme dans ce livre un tout organique peut conduire jusqu'à un haut degré à la catharsis. Car ce qui est essentiel dans un cas comme celui de ce livre, c'est que les pensées soient précisément exposées de telle manière qu'elles agissent. Dans bien d'autres livres actuels, on pourrait modifier au fond quelque chose du mode d'exposé, intervertir des parties. Pour la « Philosophie de la Liberté », ce n'est pas possible. Il est tout aussi impossible d'y intervertir les passages de la page 50 avec ceux de la page 150 que de mettre les pattes de devant à la place des pattes de derrière à un chien. Ce livre est un tout organique ; l'étude approfondie de ce qu'il renferme constitue au fond quelque chose comme un entraînement intérieur. Ainsi, il existe plusieurs méthodes pour aboutir à la catharsis. Si l'on a travaillé sur ce livre sans y arriver, il ne faut pas en conclure que le livre ne puisse pas la donner, mais plutôt qu'on n'a pas travaillé avec assez de constance et d'énergie.

Considérons maintenant un autre point. Quand la catharsis a été produite et que les organes du corps astral sont formés, il faut que ces résultats soient imprimés dans le corps éthérique.

Or, dans les initiations pré-chrétiennes, voici ce qu'on disait au disciple quand il avait accompli les exercices préparatoires voulus qu'il devait exécuter souvent pendant plusieurs années : Ton corps astral est arrivé maintenant à la possession de ses organes de perception ; le moment est venu où ceux-ci peuvent être imprimés dans le corps éthérique. Le disciple était alors soumis à un procédé qui, de nos jours — pour notre

époque du moins — non seulement n'est pas nécessaire, mais qu'on ne peut tenter avec sérieux de mettre à exécution. Durant trois jours et demi, il était plongé dans un état léthargique. Puis il était soumis à un procédé qui, non seulement amenait le même résultat que le sommeil de nuit ordinaire (c'est-à-dire le corps astral quittant les corps physique et éthérique) mais qui détendait aussi les liens du corps éthérique et l'on prenait soin également que le corps physique n'eût pas à en souffrir et que l'homme ne mourût pas pendant ce temps. Le corps éthérique était donc délivré des forces du corps physique qui agissaient sur lui. Une fois devenu en quelque sorte élastique et plastique, si l'on y plongeait alors les organes des sens formés dans le corps astral, le corps éthérique recevait l'impression de tout le corps astral. Quand le hiérophante ramenait ensuite le disciple à l'état normal et que le corps astral et le « Je » se trouvaient de nouveau réunis aux corps physique et éthérique (au moyen d'un procédé connu de l'initiateur), alors avait lieu non seulement la catharsis, mais ce qu'on appelle l' « illumination », Photismos. Le disciple pouvait désormais percevoir dans le monde qui l'entourait toutes les choses qui ne sont pas seulement sensibles aux organes physiques il savait faire usage des organes de perception spirituels autrement dit il voyait le spirituel et pouvait le percevoir. L'Initiation consistait essentiellement en ces deux procédés purification et illumination.

Au cours du développement de l'humanité, l'homme atteignit une phase où il devint peu à peu impossible de dégager ainsi le corps éthérique du corps physique sans troubler considérablement son fonctionnement, parce que toute l'évolution qui suivit l'Atlantide tendait à attacher de plus en plus le corps éthérique au corps physique. C'est pourquoi il devint nécessaire d'employer d'autres méthodes qui, sans qu'il fût nécessaire de séparer le corps physique du corps éthérique, permissent au corps astral, lorsqu'il avait atteint un assez haut degré de catharsis, d'imprimer ses organes sur le corps éthérique quand il rentrait en lui dans le corps physique ; malgré, l'obstacle que lui opposait celui-ci. Il fallait donc que des forces plus grandes entrent en jeu dans la méditation et la concentration, afin qu'il se trouve dans le corps astral des impulsions assez fortes pour vaincre la résistance du corps physique. L'ancienne initiation fut ainsi suivie d'abord de l'initiation spécifiquement chrétienne qui exige que l'être se soumette à cette conquête des sept degrés que nous avons décrite hier. Ces sentiments et ces sensations agissent si intensément sur le corps astral (il se peut que ce ne soit qu'au bout de plusieurs années mais tôt ou tard cela se fait toujours) que le corps astral donc forme plastiquement ses organes de perception et les imprime ensuite au corps éthérique le résultat en est l'illumination.

Si je devais décrire en détail ce genre d'initiation qu'est l'initiation chrétienne proprement dite, il faudrait que je fasse des conférences non seulement pendant, plusieurs jours mais pendant deux semaines tous les jours, en traitant tous les détails. Mais ce n'est pas possible. Hier, j'en ai indiqué certaines particularités ; l'essentiel est d'en comprendre le principe. Ces exercices rendent effectivement l'être capable d'atteindre l'initiation sans passer par le sommeil léthargique de trois jours et demi ; notamment si le disciple chrétien médite sans cesse les paroles de l'Évangile selon Jean, s'il laisse journellement agir sur lui les premières phrases de cet évangile : « Au commencement était le Verbe... » jusqu'à ces mots : « plein de grâce et de vérité... », elles constituent une méditation d'une prodigieuse importance. Elles possèdent cette force, car tout cet évangile n'a pas du tout pour but de n'être que lu et compris

intellectuellement ; son but est d'être entièrement et intimement vécu et ressenti : il est alors lui-même une force qui vient en aide à l'initiation et qui travaille pour elle. Alors le « lavement des pieds », la « flagellation », etc., deviennent des visions astrales intérieures, répondant complètement à la description qu'en donne l'évangile lui-même à partir du XIIIe chapitre.

L'initiation rosicrucienne, bien que reposant absolument sur une base chrétienne, travaille davantage au moyen d'autres représentations symboliques qui amènent la catharsis, notamment avec des imaginations. Cette nouvelle modification devint nécessaire quand l'homme eut fait un nouveau pas en avant dans son évolution, parce qu'il faut que l'initiation s'adapte à ce que l'humanité développe peu à peu..

Or, il. faut que nous comprenions qu'en atteignant l'initiation, l'homme se transforme de fond en comble. Tandis que jusqu'à ce moment il n'était en relation qu'avec le monde physique, la possibilité lui est alors donnée d'entrer en relations exactement de la même façon avec les événements et les êtres du monde spirituel. Ce qui signifie que l'homme arrive rive à une connaissance infiniment plus réelle que ce que d'ordinaire on appelle abstraitement, froidement, prosaïquement, la connaissance. Pour qui atteint la connaissance spirituelle, c'est quelque chose de tout différent. C'est une réalisation complète de cette belle sentence « Connais-toi toi-même ».

Rien n'est plus dangereux dans le domaine de la connaissance que de mal comprendre cette sentence, et c'est ce qui n'arrive que trop souvent de nos jours. Bien des personnes la comprennent ainsi : Il ne faut plus regarder le monde mais se perdre dans une contemplation béate de son for intérieur et y chercher la source de toute spiritualité. Ceci est une conception tout à fait erronée de cette sentence, car telle n'est pas du tout sa signification. il faut se rendre compte qu'une véritable connaissance supérieure de soi est aussi une évolution d'un stade déjà atteint vers un stade non encore atteint. Si l'on exerce la connaissance de soi en se plongeant en soi-même, on n'atteint que ce que l'on a déjà : on n'arrive à rien de nouveau, mais uniquement à une connaissance du « Je » inférieur. Cet être inférieur n'est qu'une partie de ce qui est nécessaire à la connaissance. L'autre partie doit venir s'y unir. Sans les deux parties on n'arrive à rien. Intérieurement, un peut arriver à développer en soi les organes par lesquels on perçoit, mais de même que l'œil en tant qu'organe extérieur ne connaîtrait jamais le soleil s'il regardait en lui-même, mais doit chercher le soleil au dehors, de même l'organe intérieur de perception doit se tourner vers le dehors, c'est-à-dire vers la spiritualité extérieure, pour connaître véritablement.

Au temps où la pensée donnait plus de réalité aux choses du domaine spirituel, le concept de connaissance avait un sens beaucoup plus profond, plus réel. Ouvrez la Bible et voyez ce que signifient ces mots : « Abraham connut sa femme », ou bien tel autre patriarche connut sa femme. Sans chercher bien loin, vous comprendrez que cela signifie la. fécondation. Et quand on étudie en Grec la sentence : « Connais-toi toi-même », elle ne signifie pas « contemple-toi intérieurement », mais « féconde ton « Je » de ce qui afflue vers toi des mondes spirituels ! » Deux choses sont nécessaires pour cela : que l'homme s'y prépare par la catharsis et l'illumination, et qu'il ouvre ensuite librement son être intérieur au monde spirituel.

L'être intérieur de l'homme, nous pouvons ici, sous le rapport de la connaissance, le comparer à l'élément féminin, la spiritualité extérieure à l'élément masculin. Que l'intérieur soit rendu réceptif et le « Je » supérieur de l'homme y

affluera ; car où est le « Je » supérieur de l'homme ? Est-il là, en l'homme ? Non ! Durant l'évolution des anciens globes Saturne, Soleil et Lune, le « Je » supérieur était déversé dans le Cosmos tout entier. Le « Je » du Cosmos était répandu sur l'homme ;, ce « Je », l'être humain doit le laisser agir sur lui. Il doit laisser agir ce « Je » sur son âme qu'il a préparée auparavant. Ce qui signifie que l'être, autrement dit le corps astral, doit ,être intérieurement purifié, ennobli, soumis à la catharsis. Alors il peut attendre que la spiritualité du dehors, entre en lui et provoque l'illumination. Elle intervient quand l'être s'est suffisamment préparé en soumettant son corps à la catharsis et qu'il a ainsi développé ses organes de connaissance. Le corps astral est alors dans tous les cas suffisamment développé pour qu'en plongeant dans, les corps éthérique et physique, l' « illumination », Photismos, en résulte. De fait, ce qui se passe, c'est l'impression des organes intérieurs du corps astral dans le corps éthérique et il en résulte la perception du monde spirituel.

L'ésotérisme chrétien appelait ce corps astral purifié, qui au moment de l'illumination est libre de toutes les impressions impures du corps physique et ne possède que les organes de perception du monde spirituel : « la pure, chaste et sage Vierge Sophia ». Grâce à toutes les forces que l'être humain reçoit dans la carthársis, il nettoie et purifie son corps astral qui devient la Vierge Sophia. Et à sa rencontre vient le « Je » cosmique, le « Je » du monde qui produit l'illumination, qui entoure l'homme par conséquent de lumière spirituelle. Ce second principe qui s'ajoute à celui de la Vierge Sophia était appelé par l'ésotérisme chrétien le « Saint-Esprit » et l'est encore aujourd'hui. D'après l'ésotérisme chrétien il est donc très juste de dire : l'occultisme chrétien, par le processus de son initiation, arrive à la purification de son corps astral ; il en fait la Vierge Sophia et il est illuminé (si vous voulez, vous pouvez aussi dire adombré par le Saint-Esprit, le « Je » cosmique.

Celui qui est ainsi illuminé, qui, en d'autres 'termes, au sens de l'ésotérisme chrétien, a reçu le Saint-Esprit, parle dorénavant dans un autre sens. Comment parle-t-il ? De telle façon que ce n'est pas son avis personnel qu'il exprime quand il parle de Saturne, du Soleil, de la Lune, des parties constitutives de l'être humain, de l'évolution du monde. Ses opinions n'entrent aucunement en jeu ici. Quand il parle de Saturne, c'est Saturne qui parle à travers lui. Quand cet être parle du Soleil, c'est l'Entité spirituelle du Soleil qui parle à travers lui. Il est l'instrument ; son « Je » s'est effacé, c'est-à-dire qu'il devient impersonnel pendant ces instants et c'est le « Je » cosmique qui se sert de lui comme d'un instrument et parle à travers lui. C'est pourquoi, considérant des doctrines ésotériques véritables qui émanent de l'ésotérisme chrétien, il ne faut pas parler d'opinions et d'avis. Cela n'est pas juste au plus haut sens du mot. Il n'y a pas là d'avis et d'opinions. Celui qui parle du monde au sens de l'ésotérisme chrétien et qui est animé de l'esprit qu'il faut, se dit : Il ne s'agit pas ici de parler comme si je disais : il y a dehors deux chevaux, l'un me plaît moins que l'autre, et je crois qu'il est paresseux. Ce qu'il faut c'est que je décrive exactement les deux chevaux et que je rapporte aux autres des faits. Voilà ce qui importe. Il faut qu'en excluant tout avis personnel, on raconte ce qu'on a observé dans les mondes spirituels, sans que s'y mêle rien de personnel.

Nous avons donc compris deux grandes idées dans toute leur portée spirituelle : la nature de la Vierge Sophia, qui est le corps astral purifié, et le Saint-Esprit, le « Je » cosmique qui est reçu par la Vierge Sophia et qui peut alors parler par le corps astral. Il

y a encore un degré plus élevé à atteindre ; c'est de pouvoir aider quelqu'un, de pouvoir lui donner les impulsions qui le guident vers ces deux réalités. Les êtres de notre période d'évolution peuvent recevoir la Vierge Sophia (le corps astral purifié) et le Saint-Esprit (illumination), comme nous l'avons décrit. Seul le Christ Jésus pouvait donner à la Terre ce qui était nécessaire pour cela. Il a imprégné l'élément spirituel de la Terre de forces sans lesquelles l'initiation chrétienne n'eût point été possible. Comment cela s'est-il fait ?

Pour le comprendre, il faut que nous prenions connaissance d'un fait purement historique : la manière de donner les noms à l'époque où les Évangiles furent écrits, manière toute différente de ce qu'elle est aujourd'hui.

Les commentateurs actuels des Évangiles ne comprennent pas du tout de quels principes s'inspirent les noms au temps des Évangiles, et en conséquence ils n'en parlent pas comme il faudrait. Il est extrêmement difficile de décrire ce qu'était autrefois ce principe. C'est cependant possible de le comprendre, bien que nous ne puissions que l'esquisser. Représentez-vous que nous soyons en présence d'un être et que nous ne nous contentions pas du nom qui ne lui convient pas du tout et qu'il a reçu de la façon abstraite dont on baptise les gens aujourd'hui. Supposez que nous l'écoutions, que nous prêtions attention à ses qualités les plus remarquables, au trait le plus saillant de son caractère, que nous soyons en mesure de rechercher par la clairvoyance le fond même de son être ; nous lui donnerions alors un nom, selon les qualités les plus importantes que nous croyions devoir lui attribuer. Si nous nous conformions jamais à cette manière de donner un nom, nous ferions à peu près à un degré inférieur, élémentaire, ce qu'ont fait ceux qui donnèrent des noms comme l'auteur de l'Évangile selon Jean. Pour bien comprendre comment il s'y est pris, voici ce qu'on peut dire.

Cet auteur a considéré la mère de Jésus au point de vue de ses qualités les plus saillantes et s'est dit alors : où trouverai-je un nom pour elle ? un nom qui exprime le plus parfaitement sa nature ? Parce que à travers ses incarnations antérieures, elle avait atteint la hauteur spirituelle où elle se trouvait, parce qu'en sa personnalité extérieure, elle apparaissait comme une expression, une manifestation de ce que l'ésotérisme chrétien appelle « la Vierge Sophia », il appela la mère de Jésus « Vierge Sophia ». Tel fut toujours son nom dans les centres ésotériques où le christianisme fut enseigné ésotériquement : la vierge Sophia. Exotériquement il ne fui donne aucun nom, contrairement aux autres qui ont choisi pour elle le nom profane de Marie. L'auteur de l'Évangile selon Jean n'avait pas le droit de donner le nom profane. Jean devait exprimer, dans le nom, la profonde évolution historique universelle. C'est ce qu'il fait en indiquant qu'elle ne peut être appelée Marie ; bien plus, il place a son côté sa sœur Marie, la femme de Cléophas ; elle, il l'appelle simplement « la Mère de Jésus ». C'est elle dont la personnalité historique extérieure est identique à « la Vierge Sophia ».

Si nous voulons ensuite pénétrer plus avant dans la nature du christianisme et de son fondateur, nous devons examiner encore un autre mystère. Il est important de distinguer entre ce qu'on appelle dans l'ésotérisme chrétien « Jésus de Nazareth » et ce qu'on appelle « le Christ Jésus », le Christ et Jésus de Nazareth. Qu'est-ce que cela signifie ?

Dans la personnalité historique que nous trouvons en Palestine, nous sommes en présence d'un Être hautement développé qui a passé par un très grand nombre

d'incarnations, qui se réincarne alors à un degré d'évolution supérieure, qui pour cela a été attiré vers une mère si pure que l'auteur de l'Évangile selon Jean peut lui donner le nom de « Vierge Sophia ». Nous avons affaire en Jésus de Nazareth à un homme extrêmement avancé en évolution dès ses précédentes incarnations et qui, en celle-ci, atteint un haut degré de spiritualité. Les autres évangélistes n'ont pas atteint un degré d'illumination aussi élevé que l'auteur de l'Évangile selon Jean. Par eux, c'est plutôt le monde sensible réel qui se révèle, ils y voient cheminer leur Maître, le Messie, sous l'aspect de Jésus de Nazareth. Par contre, les rapports spirituels plus secrets leur échappent, du moins dans les hauteurs jusqu'où pénètre l'auteur de l'Évangile selon Jean. C'est pourquoi ils doivent donner une importance particulière au fait qu'en Jésus de Nazareth s'exprime le principe qui vécut toujours dans le judaïsme, le Dieu des Juifs qui s'est transmis à travers toutes les générations, le Père. C'est ce qu'ils traduisent ainsi : En poursuivant l'ascendance de Jésus de Nazareth, en remontant de génération en génération, nous pouvons démontrer que le sang qui coule en lui est véritablement celui qui a traversé toutes les générations. Nous pouvons le démontrer. C'est pourquoi ils donnent la généalogie. Et ils la donnent telle qu'elle se présente à leur esprit, suivant leurs divers degrés de développement. Saint Matthieu est surtout préoccupé de montrer qu'en Jésus de Nazareth on est en présence d'un homme en qui vit le Père Abraham :
« le sang du Père Abraham a coulé jusqu'à lui » ! C'est pour cela qu'il donne la généalogie de Jésus jusqu'à Abraham. Il se place à un point de vue plus matériel que l'auteur de l'Évangile selon Luc. Celui-ci ne se préoccupe pas seulement de montrer qu'en Jésus vivait le Dieu qui avait déjà vécu dans Abraham, mais il s'attache à montrer qu'on peut remonter encore plus haut dans cette généalogie, jusqu'à Adam qui était le fils de la Divinité même. C'est l'époque où les hommes venaient de passer de la vie dans l'esprit à la vie dans le corps. Matthieu et Luc cherchent donc à montrer que ce Jésus de Nazareth temporel s'insère absolument dans la lignée qu'ils font remonter jusqu'à la force divine du Père lui-même. L'auteur de l'Évangile selon Jean, qui voyait en esprit, se préoccupait moins de cela ; l'essentiel pour lui n'était pas contenu dans cette parole : « Moi et le Père Abraham nous sommes Un » ; il voulait montrer ceci : Il y a constamment dans l'homme quelque chose d'éternel qui existait en lui avant même que ne fût le Père Abraham ! Au commencement était le Logos qui se nomme « Je suis ». Il était avant que n'existassent toutes les réalités et tous les phénomènes extérieurs, il était au commencement. Pour ceux qui cherchaient avant tout à dépeindre Jésus de Nazareth, et qui ne pouvaient dépeindre que lui, il s'agissait de démontrer comment le sang coula à travers les générations. Il importait, pour eux, de montrer qu'en Joseph, le père de Jésus de Nazareth, vivait le sang qui avait coulé à travers les générations.

Naturellement, il faudrait ici, si nous voulions parler tout à fait catégoriquement, envisager le principe de ce qu'on appelle « l'immaculée conception » — « conceptio immaculata » ; mais, celui-ci ne peut être dévoilé que dans les cercles les plus fermés. Il fait partie des mystères les plus profonds qui soient au monde, et les malentendus qui l'entourent dérivent du fait que les hommes ne savent pas ce qu'il faut entendre par « immaculée conception ». Ils croient que cela signifie qu'il n'y a pas de paternité. Ce n'est pas cela. Une chose infiniment plus profonde se cache là, avec laquelle s'accorde précisément ce que les autres

évangélistes veulent démontrer, à savoir que Joseph est le père ; et s'ils le contestaient, ce qu'ils s'efforcent de démontrer n'aurait plus aucun sens. Ils veulent prouver que le Dieu des origines vit dans Jésus de Nazareth. Saint Luc s'y efforce. C'est pourquoi il rattache toute la suite des générations jusqu'à Adam, et d'Adam à Dieu. Comment en arriverait-il là s'il disait : je vous démontre que cet arbre généalogique existe, mais en somme Joseph n'avait pas affaire avec lui. Il semblerait étrange qu'il se donne autant de peine pour montrer que Joseph est un maillon d'une telle importance et ensuite qu'il l'écarte complètement.

Dans cet événement de Palestine nous n'avons pas affaire seulement à cette personnalité hautement évoluée qui, ayant passé par de nombreuses incarnations, s'est développée au point d'avoir besoin pour s'incarner d'une mère si remarquable. Nous avons affaire encore à un second mystère.

Quand Jésus de Nazareth atteignit l'âge de trente ans, il s'était encore développé par cette nouvelle incarnation jusqu'à devenir capable de se soumettre à un processus qui peut être accompli au sein de l'évolution humaine dans des cas exceptionnels. Nous savons que l'homme se compose des corps physique, éthérique et astral, et aussi du « Je ». Cette quadruple constitution est celle de l'homme normal actuel. Quand l'être humain a atteint une certaine hauteur d'évolution, il lui devient possible à un moment donné de retirer son « Je » des autres corps, et ceux-ci pourtant demeurent intacts, en parfait état. Le « Je » s'élève dans les mondes spirituels, et les trois corps restent sur terre. Nous rencontrons de race en race ce phénomène au cours de l'évolution du monde. Un moment d'élévation particulièrement grande arrive qui, dans certaines circonstances, peut s'étendre sur une période de temps plus ou moins longue, où le « Je » d'un homme s'élève dans les mondes spirituels et les trois corps hautement développés par ce « Je » deviennent des instruments dont une entité plus haute encore peut prendre possession. Quand Jésus de Nazareth eut trente ans, l'Être, que nous connaissons sous le nom de Christ, prit possession de ses corps physique, éthérique et astral. Cette entité du Christ ne pouvait pas s'incarner dans un corps ordinaire d'enfant. Elle ne pouvait entrer que dans un corps préparé par un « Je » extrêmement développé ; car cet être du Christ ne s'était pas encore incarné auparavant dans le monde en un corps physique. Ainsi, à partir de l'âge de trente ans nous avons affaire au Christ dans la personne de Jésus de Nazareth.

Que s'est-il donc passé en réalité ? En réalité, la partie corporelle de Jésus de Nazareth ; abandonnée par son « Je », était si mûre, si parfaite, qu'en elle pouvait pénétrer le Logos Solaire, l'entité des six Élohim, que nous avons décrite comme étant l'entité spirituelle du Logos. Cette entité a pu s'incarner pour trois ans dans cette partie corporelle ; elle a pu se faire chair. Le Logos solaire qui brille alors dans l'être humain par l'illumination, le Saint-Esprit lui-même apparaît ; le « Je » du Monde, le « Je » cosmique apparaît ; et désormais c'est le Logos solaire qui parle, durant ces trois années, par le corps de Jésus de Nazareth. Ce phénomène se trouve indiqué dans l'Évangile selon Jean (et dans les autres également) par la descente de la colombe[1], du Saint-Esprit, dans Jésus de Nazareth. Dans le christianisme ésotérique, on exprime ce

[1] Rudolf Steiner, L'Évangile de Jean dans ses rapports avec les trois autres évangiles, GA 112, Kassel 1909, conférence II.

fait en disant qu'à cet instant, le « Je ». de Jésus de Nazareth abandonna son corps et qu'en lui régna désormais l'Esprit du Christ qui nous parle, nous instruit et agit à travers Lui. Au sens de l'Évangile selon Jean, c'est là le premier événement qui se produit. Le Christ se trouve donc maintenant dans le corps astral, éthérique et physique de Jésus de Nazareth ; son action y est celle que nous avons décrite, jusqu'au mystère du Golgotha. Que s'est-il donc passé sur le Golgotha ?

Considérons le moment réellement essentiel où le sang, coula des blessures du Crucifié. Je voudrais essayer de vous faire mieux comprendre ce qui arriva, en employant une comparaison.

Imaginez que vous ayez ici un récipient plein d'eau. Dans cette eau serait dissous un sel, en sorte que l'eau serait assez transparente. Vous auriez en la chauffant dissout le sel. Vous laissez maintenant l'eau se refroidir ; le sel se dépose et vous le voyez se solidifier en commençant par en bas et se déposer au fond. Tel est le phénomène pour qui ne le voit qu'avec ses yeux physiques ; mais pour celui qui le voit avec des yeux spirituels, il se passe autre chose encore. Tandis que, le sel se dépose dans le fond, l'esprit du sel parcourt l'eau et l'emplit. Si le sel peut se condenser, c'est parce que son esprit le quitte et se répand dans l'eau. Qui connaît ces choses sait que partout où il y a solidification, a lieu par contre-coup une spiritualisation. Toute condensation produit donc un phénomène opposé de spiritualisation, de dégagement vers le haut ; quand le sel est précipité vers le fond et s'y solidifie, l'esprit du sel s'échappe et se répand vers le haut. Il se produisit donc non seulement un phénomène physique au moment où le sang coula des blessures du Sauveur ; cette condensation du sang fut accompagnée vraiment d'un phénomène spirituel : Le Saint-Esprit qui était descendu au moment du Baptême, s'unit à la Terre ; le Christ lui-même s'épandit dans l'entité de la Terre. Et de ce moment la Terre fut transformée. C'est la clé de tout ce qui vous a été dit au cours de ces conférences. Si l'on avait contemplé la Terre depuis une lointaine étoile, on aurait pu voir changer tout son aspect au temps de l'événement du Golgotha. Le Logos Solaire devait se communiquer à la Terre, s'allier à elle, devenir l'esprit de la Terre. La voie qu'il prit pour cela fut d'entrer dans le corps de Jésus de Nazareth quand celui-ci eut atteint l'âge de trente ans ; il y agit pendant trois ans et resta ensuite attaché à la Terre.

Et maintenant il faut que cet événement ait une influence en tout vrai chrétien ; il faut que quelque chose lui permette de recevoir peu à peu le germe d'un corps astral purifié au sens christique. Quelque chose devait exister qui permît au chrétien de rendre son corps astral, peu à peu, semblable à une Vierge Sophia, et de le préparer ainsi à recevoir en lui le Saint-Esprit. Sinon cet Esprit-Saint pourrait bien être répandu dans la Terre. Il ne serait pas pour cela reçu par un être dont le corps astral serait pareil à la Vierge Sophia. Une possibilité devait exister, autrement dit il devait y avoir quelque chose qui possédât la force, la véritable force de transformer le corps astral en Vierge Sophia. Où réside cette force ? Elle réside dans le fait que le Christ Jésus donna au disciple qu'il aimait, à l'auteur de l'Évangile selon Jean par conséquent, la mission de transcrire fidèlement et en toute vérité, à l'aide de son illumination, les événements de Palestine ; il le chargea de transmettre le récit de ce qui s'était passé là, afin que les hommes puissent le laisser agir sur eux. Et s'ils se livrent suffisamment à l'action qui les pénètre, leur corps astral est en voie de devenir une Vierge Sophia et de se préparer à recevoir le Saint-Esprit. En absorbant en soi la force des impulsions qui émanent de

l'Évangile selon Jean, le corps astral se rend capable peu à peu de sentir d'abord, et plus tard de connaître la vraie spiritualité. Telle est la mission que le Christ Jésus donna à l'auteur de l'évangile selon saint Jean. Et il suffit de lire l'évangile pour voir que cela est vrai.

« Près de la croix se tenaient la mère de Jésus (la Vierge Sophia au sens ésotérique du christianisme), et du haut de la croix Il dit au disciple qu'Il aimait : « Voilà ta Mère ! » Et depuis cette heure-là, le disciple la prit chez lui ». Ce qui signifie : La force qui se trouvait dans mon corps astral et qui le rendit capable de devenir le réceptacle du Saint-Esprit, cette force, je te la transmets, tu déposeras par écrit ce que ce corps astral peut atteindre par son développement. « Et le disciple la prit chez lui », c'est-à-dire qu'il écrivit l'Évangile selon Jean. Et c'est dans cet évangile que son auteur a déposé les forces d'éclosion de la Vierge Sophia. Au pied de la croix, la mission lui échoit de la prendre pour mère, d'être le réel, le véritable interprète du Messie. En réalité, cela signifie donc : Pénétrez-vous complètement du sens de l'Évangile selon Jean, connaissez-le spirituellement, car il contient la force de nous mener à la catharsis chrétienne ; il contient la force de nous donner la Vierge Sophia. Alors le Saint-Esprit qui est uni à la Terre vous communiquera l'Illumination, Photismos, dans le sens du Christ. Et la force de ce que les disciples les plus intimes avaient appris en ce temps-là en Palestine était si grande, que dorénavant ils avaient pris en eux-mêmes une disposition, tout au moins, à la vision spirituelle. Il en était ainsi du plus intime des disciples, car voir en esprit dans le sens chrétien, c'est transformer son corps astral par la puissance de l'événement du Golgotha de telle façon que ce que l'on doit voir n'ait pas besoin d'être présent extérieurement, physiquement. L'être possède alors ce qu'il faut pour voir spirituellement. Il y eut de ces disciples intimes. La femme qui oignit le Christ à Béthanie avait pris en elle la grande force qui émane de l'événement de Palestine, aussi se trouva-t-elle au nombre des premiers qui apprirent que le Principe qui avait vécu en Jésus continuait à exister après la mort, était ressuscité. Comment avait-elle cette possibilité ? Parce que les organes des sens intérieurs s'étaient ouverts en elle. L'évangile le dit-il ? Certainement. Nous apprenons que Marie de Magdala vint au tombeau ; le cadavre avait disparu ; elle vit alors près du tombeau deux formes spirituelles. On voit toujours ces deux formes spirituelles à l'endroit où séjourna un cadavre quelque temps. On voit d'un côté le corps astral, et de l'autre le corps éthérique qui se détache peu à peu et passe dans l'éther cosmique. Abstraction faite du corps physique, il y a là deux formes qui appartiennent au monde spirituel.

> « Les disciples s'en retournèrent donc chez eux. Cependant Marie se tenait près du sépulcre versant des larmes, et en pleurant elle se pencha vers le sépulcre et elle vit deux anges vêtus de blanc assis... »

Elle vit ce qu'elle devait voir, étant devenue clairvoyante par la force et la puissance de l'événement de Palestine. Et elle vit encore davantage : elle vit le Ressuscité. Fallait-il donc pour cela qu'elle fût clairvoyante ? Croyez-vous que vous trouvant en présence d'un être que vous n'auriez pas vu depuis quelques jours, vous ne le reconnaîtriez pas ?

« Ayant dit ces mots, elle se retourna et vit Jésus
« debout elle ne savait pas que c'était Jésus. Jésus
« lui dit Femme pourquoi pleures-tu ? Qui cherches-
« tu ? Elle pensait que c'était le jardinier »...

Et afin de nous dire ceci aussi exactement que possible, cela nous est répété une deuxième fois lors d'une autre apparition au lac de Génézareth.

« Le matin venu, Jésus se trouva sur le rivage, mais
« les disciples ne savaient pas que c'était Jésus... »

Les disciples ésotériques le trouvent là. Ceux qui avaient reçu toute la force de l'événement de Palestine purent s'en rendre compte, savoir que c'était Jésus ressuscité qu'on pouvait voir en esprit. Si les disciples et Marie de Magdala le virent, il y en avait d'autres cependant parmi eux, qui étaient un peu moins doués de clairvoyance, entre autre Thomas. On nous dit que Thomas n'était pas présent la première fois que les disciples virent le Seigneur, et il déclare qu'il ne croirait pas avant d'avoir mis ses mains dans les plaies, avant d'avoir eu un contact physique avec le Ressuscité. Qu'arriva-t-il ? Il fallait essayer de lui venir en aide afin qu'il devînt à son tour spirituellement voyant. Et comment ? Ces paroles vous le disent :

« Huit jours après, les disciples étaient encore dans
« le même lieu et Thomas avec eux. Jésus vint, les
« portes étant fermées, et se tenant au milieu d'eux
« il leur dit : La paix soit avec vous ! Puis il dit à
« Thomas : Mets ici ton doigt et regarde mes mains ;
« approche aussi ta main et mets-la dans mon côté ;
« et ne sois pas incrédule mais croyant. Et tu verras
« quelque chose si tu ne te fies pas seulement à
« l'apparence extérieure, mais si tu te pénètres de la « force intérieure. »

Cette force intérieure qui doit émaner de l'événement de Palestine, on l'appelle la « Foi ». Ce n'est pas une foi banale, mais une force intérieure clairvoyante. « Pénètre- toi de la force intérieure, alors tu n'auras plus besoin de ne prendre pour vrai que ce que tu vois extérieurement car heureux sont ceux qui connaissent ce qu'ils ne voient pas extérieurement ! »

Ainsi se révèle que nous sommes en face de toute la réalité, toute la vérité de la Résurrection et que, seul, celui-là peut la comprendre et la reconnaître pleinement, qui a d'abord acquis la force intérieure de voir en esprit. Le dernier chapitre de l'Évangile selon Jean l'explique clairement. De plus en plus il y est montré comment les disciples les plus intimes, cela va sans dire, par le fait que l'événement de Palestine s'est accompli devant eux, sont parvenus à la Vierge Sophia. Mais la première fois qu'ils furent éprouvés, la première fois qu'un véritable événement spirituel leur fut présenté, ils en furent encore éblouis et il leur fallut d'abord le temps de se reprendre. Ils ne reconnurent pas que c'était le même Être qui avait été avec eux auparavant. Tout ceci doit être compris avec une infinie subtilité ; car l'esprit grossièrement

matérialiste dirait : L'idée de résurrection est donc ébranlée ! Non ; le miracle de la résurrection doit être pris tout à fait à la lettre et jusque dans cette parole : « Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin des temps du monde. »

Il est là et il reviendra, non pas il est vrai sous une forme charnelle, mais sous une forme que les hommes qui se seront d'ici-là développés par la force de l'Évangile selon Jean pourront voir, reconnaître ; ils cesseront d'être incroyants quand ils auront la force spirituelle de le voir. Une mission incombe au mouvement de la Science spirituelle : préparer cette partie de l'humanité qui veut s'y laisser préparer, à la réapparition du Christ sur terre. Telle est la signification du mouvement de la Science spirituelle dans l'histoire du monde. Préparer les hommes à avoir les yeux ouverts lorsqu'à la sixième époque le Christ réapparaîtra agissant parmi les hommes, en sorte que pour une grande partie de l'humanité puisse s'accomplir ce que le chapitre sur les noces de Cana en Galilée, nous annonce.

Ainsi l'enseignement de la Science spirituelle est comme une exécution testamentaire du christianisme. Pour aboutir au véritable christianisme, l'homme à l'avenir devra accueillir les enseignements de cette science spirituelle. Il se peut qu'aujourd'hui certains pensent que ces enseignements contredisent le vrai christianisme ! Mais ceux qui parlent ainsi érigent des dogmes avec ce qu'ils ignorent. Cette intolérance-là ne fera que grandir dans l'avenir et le christianisme sera exposé aux plus graves dangers par ceux qui, précisément, croient pouvoir se dire de bons chrétiens. Dans la science spirituelle, c'est le christianisme qu'ils attaqueront. Mais toutes les conceptions devront se transformer si une véritable compréhension du christianisme doit se faire jour. Avant tout, il faudra que le legs de l'Évangile selon Jean, la grande école qui conduit à la Vierge Sophia, pénètre de plus en plus dans les âmes et soit compris. Or la science spirituelle peut en faire toujours plus comprendre la profondeur. Ces conférences ne devraient être qu'un exemple de la façon dont elle peut faire pénétrer le sens de cet évangile, car il est impossible d'expliquer l'Évangile selon Jean tout entier. Dans l'Évangile selon Jean même il est dit :

> « Jésus a fait encore bien d'autres choses ; si on les rapportait en détail, je ne pense pas que le monde puisse contenir les livres qu'il faudrait écrire. »

Pas plus que l'Évangile selon Jean ne pouvait s'étendre sur tous les événements de Palestine, le plus long cycle de conférences ne peut rendre tout ce qu'il renferme spirituellement. C'est pourquoi nous nous bornons aux indications qui ont pu être données. Mais contentons-nous-en dans le sens que c'est par des explications semblables précisément que le véritable testament du christianisme se réalise au cours de l'évolution humaine. Et laissons-les agir sur nous afin que nous ayons la force de nous maintenir fermement sur ce terrain quand d'autres viendront qui diront : Vous nous donnez des conceptions compliquées que vous prétendez nécessaires pour comprendre l'Évangile selon Jean ; mais l'évangile est pour les simples et les naïfs. et l'on ne peut pas, avec eux, en appeler à toutes ces idées complexes. Beaucoup parlent ainsi, aujourd'hui ; peut-être s'appuient-ils sur une

autre parole : « Bienheureux les pauvres d'esprit, car le royaume des cieux est à eux. »

On ne peut s'appuyer sur une sentence semblable qu'aussi longtemps qu'on ne la comprend pas bien, car voici quelles sont en réalité ces paroles : « Bienheureux les mendiants en esprit, car ils accèderont en eux-mêmes aux royaumes du ciel. » Cela signifie : ceux qui sont comme des mendiants d'esprit, qui veulent recevoir toujours plus d'esprit, ceux-là trouveront en eux les royaumes du ciel.

On n'est que trop d'avis, de nos jours, que tout ce qui est religieux est identique à ce qui est primitif et simple. On accorde à la science la nécessité d'avoir des notions nombreuses et compliquées, mais on ne l'accorde pas à la foi et à la religion. La foi et la religion, disent aujourd'hui beaucoup de « chrétiens », doivent être simples et naïves ! Et beaucoup s'appuient sur une opinion qui est peut-être rarement exprimée mais qui ne hante pas moins les esprits de nos jours, que Voltaire, un des grands maîtres du matérialisme a prononcée : « Qui veut être prophète doit se servir de la foi ; car ce qu'il avance doit être cru et seulement ce qui est simple et qui est toujours répété dans sa simplicité trouve croyance. »

Il en est bien souvent ainsi de nos jours chez les prophètes, vrais et faux ; ils s'efforcent de dire une seule chose et de la répéter avec insistance, et les gens se prennent à la croire parce qu'elle est constamment répétée. Nous ne devons ni ne voulons être de ces prophètes ; si même l'on nous dit : non seulement vous répétez les mêmes choses, mais constamment vous les abordez par un nouveau côté ; vous les reprenez toujours d'une autre façon, — nous n'y verrons pas de blâme. Un prophète veut qu'on croie en lui ; or nous ne voulons pas conduire à la croyance, mais à la connaissance. Reprenons donc à notre façon la phrase de Voltaire : « On croit à ce qui est simple, et c'est l'affaire du prophète » dit-il. — « On connaîtra le divers » disons-nous. Efforçons-nous de nous familiariser toujours plus avec l'idée que la science du spirituel est infiniment diverse, et non un dogme, un article de foi ; elle est un chemin de connaissance ; de là sa diversité. Ne craignons donc pas de faire appel à un grand nombre d'idées pour arriver à comprendre un des documents les plus importants du christianisme. Essayons de rassembler les matériaux les plus divers qui puissent nous mettre en état de comprendre toujours davantage les profondes vérités de l'Évangile selon Jean, de voir que la mère charnelle de Jésus fut une révélation extérieure, une image de la Vierge Sophia, de savoir quelle valeur spirituelle eut pour le disciple aimé du Christ la Vierge Sophia ; nous comprenons alors le rôle que joue pour les autres évangélistes la descendance corporelle, le père charnel, qui a son importance en ce qui concerne la manifestation extérieure de la notion de Dieu dans le sang ; nous concevons enfin que, pour Jean, dans la personnalité de Jésus, le Christ soit engendré par le Saint-Esprit, l'Esprit symbolisé par la colombe qui descend sur Jésus au moment du baptême de Jean.

Sachons donc appeler le Saint-Esprit le Père du Christ Jésus, celui qui, dans le corps de Jésus engendra le Christ, et nous n'aurons pas de peine à trouver alors, si nous sommes en demeure de saisir les différentes faces d'une même chose, que les disciples qui étaient moins initiés n'aient pu nous renseigner aussi profondément sur les événements de Palestine que le disciple que le Seigneur aimait. Quand des personnes disent aujourd'hui que seuls les évangiles synoptiques. comptent pour elles, elles prouvent qu'elles n'ont pas la volonté de s'élever à la compréhension de

l'Évangile selon Jean, car chacun ressemble à l'Esprit qu'il comprend ! Essayons de transmuer en sentiment intime ce que la science spirituelle nous apprend sur cet évangile et nous pressentirons que ce n'est pas seulement un livre mais une force qui peut agir sur nous.

Si ces courtes conférences vous ont donné le sentiment que l'Évangile selon Jean ne contient pas seulement, ce qui fut exprimé ici, mais qu'il peut éveiller, par le moyen de la parole, la force qui fait avancer l'âme par elle-même, alors le but qu'elles poursuivaient aura été bien compris. Ces conférences n'ont pas l'intention de nourrir seulement l'entendement, la faculté intellectuelle de compréhension, mais la force qui se sert de cette voie doit se condenser en sentiments profondément vécus, et ceux-ci doivent être la résultante des divers points exposés. Si l'on saisit cela, on comprendra aussi de quoi il est question quand nous disons que la science spirituelle a pour mission d'élever le christianisme vers la connaissance, la Sagesse, de faire comprendre réellement le christianisme par la voie de la Sagesse spirituelle. On comprendra que le christianisme n'est qu'au début de son action et ne remplira sa véritable mission que lorsqu'il sera saisi dans sa forme véritable. Plus ces conférences seront comprises dans ce sens, plus elles le seront dans le sens où- elles ont été conçues.

Table des matières

J

K

L

M

N

O

P

R

S

T

V

W

Liste des œuvres de Rudolf Steiner citées en note de bas de page

- La Science de l'occulte, GA 13, Editions Triades
- Théosophie, GA 9, Editions Triades
- L'ésotérisme chrétien, Paris 1906, GA 94, Editions Triades
- Les Mystères de la Genèse, GA 122, Editions Triades
- De Jésus au Christ, GA 131, Editions Triades
- Mystères chrétiens, mystères antiques, Editions Anthroposophiques Romandes
- Évangile de Jean dans ses rapports avec les trois autres évangiles, Kassel 1909, GA 112, Editions Triades
- L'Univers, la Terre et l'Homme - GA 105 - Editions Triades.
- L'Apocalypse, GA 104, Editions Triades
- L'Orient à la lumière de l'Occident, GA 113, Editions Triades.